

PREAMBULE

Les textes qui suivent reflètent une partie des activités scientifiques, en principe récentes, de l'Association. Vous y trouverez toutefois celui de S. Resnik qui aurait dû paraître dans le N°5 (février 1972) de DOCUMENTS ET DEBATS. Des circonstances astreignantes ont retardé cette diffusion.

Ce contretemps aura au moins l'avantage de nous permettre de revenir sur un document étoffé, cohérent et nettement "kleinien", apte à relancer notre réflexion sur cette question, à mon sens non encore suffisamment épuisée, du "self".

G.R.

Salomon Resnik

LE MOI, LE SELF ET LA RELATION D'OBJET NARCISSIQUE⁽¹⁾

1 - Aperçu théorique

Le terme self⁽²⁾ est une notion complexe, importante, et qui n'est pas nécessairement claire dans la littérature psychanalytique. Comme Heinz Hartmann le

-
- (1) Conférence faite aux Entretiens de Vaucresson, juin 19711,
- (2) Le terme self dérive de l'ancien anglais seolf et sylf, étant en relation avec l'ancien allemand selb et avec l'allemand moderne selbst. Dans l'ancien celte, selva signifie possession. Cette dernière signification étymologique acquiert un sens quand on parlera ensuite du moi narcissique ou égocentrique (moi en tant que partie d'un soi possessif). Selbst en allemand est lié, comme self en anglais, à la notion d'identité : sein ganzes Selbst (son être total). Mais aussi bien l'anglais self ou l'allemand selbst ont aussi un sens fonctionnel particulier en tant que préfixe qui détermine la signification du mot qui le suit. Dans ce cas, ils sont déterminants et indicatifs. On ne pourrait pas dire exactement la même chose du mot soi en français. Le mot même en français complète le sens de soi, en marquant la notion d'identité, mais "soi-même" n'a pas la plasticité de self et de selbst. Dans The Concise Oxford Dictionary, au mot self, l'accent est mis sur le sens de sameness, être soi-même, impliquant ainsi l'importance de la notion de self dans l'affirmation de l'individualité et de l'identité de la personne et de la chose.

dit dans son article "The Ego Concept in Freud's Works " ⁽¹⁾ ; Selbst, Self en anglais, est une notion très ambiguë chez Freud. Parfois, il est utilisé comme équivalent de "moi", et d'autres fois, comme quelque chose en relation avec la personne propre. Freud parle de Selbstgefühl (sentiment de soi-même).

Jung, dans ses Types Psychologiques ⁽²⁾, fait référence au mot selbst pour indiquer l'ensemble du psychisme, conscient et inconscient. Il fait une différenciation entre "ich" et "Selbst", en disant que le "moi" n'est que le sujet de la conscience, tandis que le "Selbst" est le sujet de la totalité de la psyché, y compris l'inconscient. Pour Jung, le Selbst apparaît dans "l'imagination" inconsciente sous l'aspect d'une personnalité supérieure ou idéale : Faust, Zarathoustra, le Christ, l'Antéchrist.

La notion du moi chez Freud est influencée par Herbart Fechner, certains philosophes dont Nietzsche ⁽³⁾

(1) International Journal of Psychoanalysis, vol. 37, Part. VI, novembre-décembre 1956.

(2) Librairie de l'Université, Genève, 1968, p. 457.

(3) "Tu dis" "Je" et tu es fier de ce mot, mais il y a quelque chose de plus grand, à quoi tu ne veux pas croire, c'est ton corps et sa grande raison; il ne dit pas "Je", mais il agit comme un "Je" ... Intelligence et Esprit ne sont qu'instruments et jouets; au-delà se situe le Selbst ! (Zarathoustra, Des Contemplations du corps).

et Schopenhauer, et en particulier par Meynert. Meynert parlait d'un moi primaire, ou moi archaïque, et d'un moi secondaire ou plus développé (cité par Freud dans "L'interprétation des rêves", ainsi que par Jones).

Chez Freud, le concept du moi est une notion structurale et fonctionnelle, liée au corps (puisque'il parle aussi de moi corporel). Je pense que ce dualisme, moi psychique et moi corporel, naît de son approche clinique, de l'hystérie de conversion en particulier. Dans ce cas-là, Freud parle de libidinisation de certaines parties du corps ou bien de conversion ou transformation d'un fait psychique en fait corporel. C'est surtout dans "The Ego and the Id"⁽¹⁾ (1923) que Freud parle de la notion du moi en relation avec la surface du corps. "Le moi est au début surtout un moi corporel ; il n'est pas seulement une entité de surface mais il est en lui-même la projection de cette surface". Le moi dérive, d'après Freud, des sensations corporelles, surtout de celles qui prennent place à la surface du corps. C'est la surface de son corps qui rend possible au bébé le contact corporel avec sa mère. Winnicott a signalé dans son article « Primitive Emotional Development »⁽²⁾, l'importance des techniques corporelles utilisées par la mère au moment de soigner, alimenter et baigner l'enfant, cette expérience modèle le type de relation mère-enfant,

(1) Standard Edition, The Hogarth Press, Vol. XIX, p.26.

(2) International Journal of Psychoanalysis, parts 3&4. vol. 26, 1945.

ainsi que tout le développement de la personnalité de l'enfant.

La notion de self, familière aux analystes de langue anglaise, a été utilisée par William James, dans ses "Principles of Psychology" (1890)⁽¹⁾. Il parle du Je comme étant l'entité qui a conscience de son propre moi. C'est l'équivalent de ce que Jung appelle le moi comme sujet conscient de son Selbst. C'est comme si un aspect de la personnalité était capable de se doubler pour se voir en tant que sujet, comme objet⁽²⁾ .

Le sociologue George H. Mead dans "Mind, Self and Society", The University of Chicago Press, Chicago et Londres, 1965, s'occupe de la notion de self en sociologie. Il établit la relation entre self et langage et met l'accent sur le fait que le self est le produit d'un processus social. C'est le Je qui pour Mead "regarde" les différents changements du moi dans le passage du temps. Le Je et le moi sont envisagés par lui comme différentes faces du self.

Pour Freud, le problème du self et du moi se pose déjà dès les premiers travaux. On connaît sa définition du moi qui n'est que la partie du ça modifiée par la proximité du monde extérieur. Mais pour parler de la connaissance de soi-même, expérience qui joue un

(1) Dover, U.S.A., 1950.

(2) Principles of Psychology, 1890.

rôle fondamental dans la thérapeutique, il doit parler de Selbstgefühl ou sentiment de soi-même. Les notions de conscience de soi-même et sentiment de soi-même posent le problème de la relation entre la psyché et le corps.

Dans son livre On Aphasia⁽¹⁾, de sa période pré-analytique, publié pour la première fois en allemand en 1891, Freud étudie le problème de la relation entre organisme, langage et appareil psychique. Il parle des "Images" ou des idées qui impliquent la présence d'un appareil psychique, images qui sont localisées d'après Broca et Wernicke, dans certaines zones du cortex. C'est à partir de là que la notion de moi paraît préoccuper Freud au niveau neuro-physiologique. Il traite aussi du problème de la représentation du corps dans le cortex cérébral, en utilisant, après Meynert, le terme de projection pour parler de cette représentation. Meynert disait que le cortex cérébral est particulièrement adapté à la réception et à la rétention des stimuli sensoriels. D'autre part, certaines cellules nerveuses sont supposées contenir les images des mots, cellules reliées entre elles par des fibres associatives. Freud essaie d'établir une relation entre les phénomènes anatomo-physiologiques et le processus mental (p. 55). Pour lui, la relation entre les événements physiologiques dans le système nerveux et le processus mental ne peut pas être envisagée seulement comme une relation de cause à effet. Il y a certainement, dit-il, une correspondance entre le phénomène mental et les différentes parties de la chaîne physiologique. Freud se fonde sur

(1) "On Aphasia", Imago Publishing, Londres 1954.

E. Jackson pour réfuter la théorie de la localisation dans les aphasies et élaborer une conception plus globale du processus mental et du langage. Il refuse la notion de localisation spécifique du langage à l'intérieur d'une zone (région corticale). Nous apprenons à parler, dit-il, en associant l'image du son avec certains mouvements du corps qui le produisent.

Dans son "Projet pour une psychologie scientifique" (1895), Freud reprend la problématique de la relation entre organisme et psyché. D'un côté, il représente l'appareil psychique avec une terminologie neurologique. De l'autre côté, il essaie de comprendre le langage de l'organisme à travers la psychologie. Il s'occupe d'autre part, de la représentation du processus psychique dans une perspective quantitative et qualitative à la fois. Au cours de ce travail, les trois approches que Freud développera plus tard sont déjà signalées topographique, dynamique et économique. La conception la plus primaire de Freud sur le moi est explicitée dans le langage de la physiologie : le moi est un groupe de neurones.

Dans le chapitre du Projet qui s'intitule "Introduction à la notion du moi" ⁽¹⁾ la notion du moi est en relation avec celle de désir et de refoulement, comme un état ou fonction particulière du Psy Ψ (système imperméable, différent du Phi ϕ ou système perméable). Freud lie la notion de moi à la capacité de

(1) The Origine of Psychoanalysis Imago Publications, Londres, 1954 p. 384.

rétention d'énergie Le moi peut être défini, d'après lui, comme la totalité de la cathexis, ou investissement du système psychologique. La perméabilité entre les neurones Psy Ψ relève du moi et représente la possibilité de changement du moi d'un moment à l'autre. Le moi se débarrasse (gets rid) de l'énergie à travers "le principe du plaisir -déplaisir". Le moi peut être imaginé, dit Freud, comme un réseau de neurones "cathexisés" ou investis par la libido, contrôlés par ce qu'il appelle "cathexis latérale" (Nebenbesetzung, en français, investissement latéral), qui inhibe le passage de la quantité d'énergie. Freud conçoit une sorte de "jeu" dialectique entre le cours de l'énergie à travers les différentes "barrières de contact" et de résistance qu'elles offrent à son passage. Dans une lettre à Fliess du 6.12.96 ⁽¹⁾, Freud dit à propos de la mémoire qu'elle se manifeste sous forme de divers signes dont les véhicules sont des neurones. La notion de conscience serait donc en relation avec la rétention de certains signes ou traces. Il y a un deuxième "registre" de ces traces au niveau inconscient qui correspond à la mémoire neuronale. Freud parle déjà de processus primaire et secondaire. L'énergie, ou cathexis, ou investissement, lié à l'hallucination de l'objet de désir comme compensation du déplaisir peut être décrit comme un processus psychique primaire. L'expression plus élaborée de ce processus peut être décrite comme un processus secondaire.

(1) Idem

En parlant par la suite de processus cognitif (p. 391 de la version anglaise), Freud pose un problème intéressant que je crois être en relation avec certaines idées ultérieures reprises par Melanie Klein et par Bion. "La vision frontale de la poitrine de la mère par le petit bébé, dit Freud, lui donne une image du sein avec un mamelon. Mais l'enfant commence par avoir une vue latérale de ce même objet sans le mamelon". Il lie cette expérience avec le phénomène perceptif du mouvement de la tête de l'enfant et la perspective de l'objet-poitrine de face et de profil. Mais évidemment cela implique déjà le problème de l'apparition de l'objet et de la disparition d'une partie de l'objet, donc de sa négation.⁽¹⁾ Pour Freud, affirmer ou nier, c'est l'expression d'une fonction affective intellectuelle et de jugement. Cela exprime aussi une décision, celle d'accepter ou non l'existence d'une chose.

Laplanche reprend quelques problèmes posés par le "Projet pour une psychologie scientifique" de Freud en relation avec la notion de moi et de narcissisme dans son livre Vie et mort en psychanalyse⁽²⁾. D'abord, il remarque que le moi dans ce travail de Freud n'est pas essentiellement un sujet, au sens philosophique du terme, sujet de la perception et de la conscience. Il n'est pas l'ensemble de Ψ comme le dit Freud, mais une

(1) Voir l'article sur la négation, "Die Verneinung", (1925), Standard Edition vol. XIX, Hogarth Press, London 1961.

(2) Flammarion, 1970.

formation particulière à l'intérieur des systèmes mnésiques, un "objet interne" investi par l'énergie de l'appareil psychique. Cet objet est susceptible d'agir et se caractérise par une double fonction : inhibitrice et défensive. En tout cas, le moi est utilisé par Freud comme un objet, dans la dialectique sujet-objet. Soit dans "le moi et le ça", ou dans "Two Principles of Mental Thinking", ou dans "L'interprétation des rêves", ou dans "Au-delà du principe de plaisir", le moi est parfois conçu comme le selbst ou self ou sujet d'expérience ou bien comme une entité investie de plusieurs fonctions : défense, test de la réalité, perception, mouvement, pensée, attention, jugement. C'est la notion de narcissisme qui apparaît chez Freud comme le point de rencontre des différents aperçus théoriques. Le terme moi signale le sujet de l'expérience en contraposition avec ses objets. La personne propre devient différenciée des autres en étant sujet d'expérience. Jusqu'à un certain point, pour Hartmann, le moi est synonyme de ce que Freud appelle appareil psychique. L'expérience objective d'être soi-même est une fonction du moi mais ce n'est pas le moi. Perception et capacité de penser, d'après Freud, dépendent du moi. Mais ces activités même peuvent être aussi objet de perception. Il n'y a aucun doute sur l'ambiguïté de l'utilisation des termes moi et self dans certains passages de Freud. Il les utilise parfois comme synonymes, d'autres fois comme différents. De plus, quand il parle parfois de self, c'est en termes de self-representation (Selbstdarstellung), ce qui n'est pas nécessairement la même chose que l'expérience globale d'être soi-même.

En se référant au narcissisme, Freud parle d'un investissement libidinal du self, qui passe implicitement par un investissement libidinal du moi. De plus, la libido narcissique a une disponibilité, une mobilité, soit vers l'objet, soit vers soi-même. Laplanche se demande dans son livre, déjà mentionné, si le moi n'est pas d'emblée implicite dans la notion de narcissisme primaire ou quelque soit la qualification, dès les phénomènes libidinaux. Pour Freud, ce qui existe au début, ce sont des pulsions érotiques plutôt que le moi. Le moi apparaît plus tard comme quelque chose de déjà développé. Le narcissisme chez Freud se situe chronologiquement entre l'auto-érotisme et la relation d'objet. Mais pour comprendre le narcissisme, ce qui compte, c'est que le moi, comme un objet extérieur, est un objet d'amour, chargé de libido et investi par elle-même. Du point de vue économique, le moi est un réservoir de libido dirigée normalement vers les objets. Le moi est à la fois objet accumulateur et émetteur de libido, selon ses différents aperçus.

Dans "L'interprétation des rêves", Freud pose le problème de notions de self et de moi d'une manière théorique et pratique à la fois. Dans la technique kleinienne, on fait référence précisément à cet aspect souligné par Freud. A ceci près que ce n'est pas seulement dans le rêve, mais dans tout le travail de transfert que la notion des parties du moi et des différents aspects du self est utilisée par l'analyste pour essayer d'éclaircir la signification de ce qui est dramatisé dans la rencontre analytique. Bien sûr, quand je parle

des différents aspects du self, je fais référence aussi aux "objets internes". Des entités telles que le Sur-moi, pour Mélanie Klein, sont vécues par le patient aussi comme des objets : le bon objet surmoïque, le mauvais, objet surmoïque. Quelle que soit la fonction de l'objet internalisé - moïque ou surmoïque - ce qui compte c'est de rendre conscient au malade qu'il s'agit toujours de parties de son monde personnel. Parties qui, selon le contexte donné, peuvent appartenir à la réalité endopsychique ou bien qui peuvent être projetées sur le propre corps de malade (défense hypocondriaque) ou au dehors. Stimuler la connaissance de soi ou rendre conscient l'inconscient, comme dirait Freud, c'est un phénomène d'insight ou de self-observation. A ce propos, on connaît déjà le rôle du moi observateur d'après Freud, et en particulier d'après les études de Nunberg ⁽¹⁾, et encore dans sa Théorie Générale des Névroses.

George S. Klein, dans son article "Ego Psychology" ⁽²⁾ parle du système du moi en suivant la terminologie de son école. Il parle de la capacité de Selbstgefühl, ainsi que de la capacité de se différencier d'autrui en tant que self. D'après lui, Freud voulait se débarrasser de ses idées sur le système neuronal en ce qui concerne le moi, idées développées dans le Projet. Freud étudie les fonctions du moi dans le contexte psychopathologique. Ces observations l'ont mené à étudier

(1) " The Synthetic Function of the Ego" et "Ego Strength and Ego Weakness", in Practice and Theory of Psycho-Analysis (International University Press, New York, 1948).

(2) International Encyclopedia Of the Social Sciences, the Macmillan Company & the Free Press, 1968.

plus tard le problème de l'anxiété (Inhibition, symptôme, angoisse) comme produit d'une transformation de libido et à d'autres moments comme une réaction aux dangers du moi. C'est dans ce sens que le moi joue un rôle fondamental dans la régulation économique du vécu en tant que structure individualisée dans le self. D'autre part, Hartmann met l'accent sur l'activité économique principale du moi : fonction synthétique ou fonction organisatrice du moi. D'après lui et David Rapaport, le moi émerge comme un organe d'adaptation à la réalité, étant le responsable de la confrontation avec la réalité. Ernst Kris, Rudolph Loewenstein et Erik Erikson ont suivi cette ligne de pensée en partant d'une conception bi-sociale. Le moi devient, dans cette perspective, un "balance-inducing-system" et non un système de tension.⁽¹⁾

Dans L'interprétation des rêves ⁽²⁾, Freud dit : "C'est la personne même du rêveur qui apparaît dans chacun des rêves, je n'ai trouvé aucune exception à cette règle. Le rêve est absolument égoïste. Quand je vois surgir dans le rêve non pas mon moi, mais une personne étrangère, je dois supposer que mon moi est caché derrière cette personne grâce à l'identification. Il est sous-entendu. D'autres fois, mon moi apparaît dans le rêve et la situation où il se trouve me montre qu'une

(1) G.S. Klein, op cit., p. 21.

(2) P.U.F., 1971, p. 278.

autre personne se cache derrière lui grâce à l'identification. Il faut alors découvrir par l'interprétation ce qui est commun à cette personne et à moi et le transférer sur moi". Ce qui compte, d'après Freud, c'est de faire en sorte que le moi du rêveur se mette en contact avec diverses parties de soi-même. Cette conception est tout à fait linguistique et nous renvoie à la conception originelle du rêve aux périodes pré-scientifiques : le rêve comme message. L'analyste, au niveau du transfert et dans la situation analytique, a la possibilité de jouer le médiateur, "l'oniromancien", et d'interpréter le message que l'individu adresse à lui-même et à son interlocuteur. Je voulais transcrire cette citation pour la confronter une fois de plus avec un aspect de la théorie kleinienne, où le self joue un rôle particulier. Soit dans le rêve ou dans le langage du transfert en général, l'accent de l'interprétation kleinienne est mis sur la prise de conscience, de la part du patient, de différentes parties de son self qui appartiennent à son monde personnel ou bien qui sont projetées au dehors de l'appareil psychique.

Pour Melanie Klein, le développement de la notion de self ou vision globale de l'être est en relation avec la capacité de surmonter la situation d'abandon, processus qui fait partie de toute situation de passage à un stade nouveau. M. Klein s'appuie, pour définir la position dépressive, sur la "situation de deuil" que Freud a étudiée dans son article "Deuil et mélancolie" (1915). Dans cet article, Freud confronte le sentiment de perte d'un objet avec l'acceptation de perte de l'objet

en tant que fait réel. La libido reste attachée à l'objet perdu et le moi se trouve placé devant le dilemme d'accepter ou non "l'existence de cette absence". Surtout quand il s'agit d'une relation anaclitique ou relation d'étayage (Anlehnung) très intense, ou encore plus quand il s'agit d'une relation d'objet narcissique, la difficulté à surmonter la perte devient de plus en plus grande. Dans le processus normal de personnalisation⁽¹⁾, l'enfant doit traverser différents états, comparables à ceux du deuil chez l'adulte. C'est d'abord dans la situation de sevrage que le problème de la différenciation⁽²⁾ entre le sujet et l'objet-source arrive à un climax. L'objet de la peine est la poitrine maternelle et son contenu, le lait, qui représente pour l'enfant nourriture, chaleur, sécurité et amour. L'enfant sent qu'il perd tout cela dans la différenciation originelle et lie ce fait à son "avidité incontrôlable" et à ses pulsions et phantasmes hostiles vers l'objet qui prend sa distance. Cette séparation est vécue comme frustration, ce qui stimule encore plus son hostilité envers l'objet qui l'abandonne; hostilité qui rend plus difficile pour l'enfant de maintenir vivante et intégrable

(1) Notion utilisée par Winnicott et que j'ai reprise dans le premier chapitre de on livre Personne et psychose (à paraître en français).

(2) La notion de différenciation est au niveau de la conception de l'objet global ce que le mécanisme de dissociation est à la relation partielle d'objet.
L'un peut être conçu comme le dérivé élaboré de l'autre.

l'image aimée de l'objet maternel internalisé. L'ambivalence amour-haine vis-à-vis de l'objet-source est la rencontre conflictuelle de deux sentiments opposés. Si l'enfant ne peut élaborer ce conflit, il retombe dans la dissociation de la bonne poitrine et de la mauvaise poitrine. La dissociation de l'objet désiré en objet d'amour et objet de haine doit passer par l'ambivalence qui permet d'aboutir à un état d'ambiguïté que le moi de l'enfant doit tolérer pour développer sa personnalité. C'est la dramatisation du conflit amour-haine qui stimule chez l'enfant le sentiment de responsabilité et de culpabilité envers l'objet du désir. Le sentiment de soi primitif se cristallise et se formalise à travers cette expérience de rencontre conflictuelle si pénible. L'enfant se rend compte que le même objet qui était frustrant et donc mauvais pour lui, était celui-là même qui le nourrissait, lui donnait chaleur et sécurité. L'enfant arrive alors à faire la différence entre le dedans et le dehors, entre lui et la mère (catégorisation de l'espace), en même temps qu'entre lui et le père. La notion de soi-même est inséparable de l'existence d'autrui. La situation, soit diactique, soit triangulaire se formalise à un niveau assez primitif ou pré-génital; cette possibilité de reconnaître autrui, la mère et le père comme des objets totaux, est parallèle à la capacité de se sentir soi-même comme une totalité animée. La notion de self, pour Melanie Klein, telle qu'elle la conçoit, est liée à ce qu'elle appelle l'élaboration de la position dépressive" ⁽¹⁾. Le moi,

(1) "A Contribution to the Psychogenesis of Manic-Depressive States" (1935) et "Mourning and its Relation to Manic-Depressive States" (1940) in Contributions to Psycho-Analysis, The Hogarth Press, Londres, 1950.

pour Melanie Klein, existe à l'état embryonnaire dès le début, du moment que pour manifester ses anxiétés, le petit bébé a déjà besoin d'une certaine organisation moïque. Et c'est précisément Melanie Klein qui a étudié les anxiétés précoces de l'enfant. S'il y a attachement trop fort à la mère ou relation trop érotisée avec elle, l'acceptation de l'objet maternel comme séparé et, implicitement production d'une image globale de soi-même en sont perturbées. L'attachement fusionnel-érotique à la mère est une attitude narcissique du petit enfant qui ne tolère pas l'identité de l'autre comme tel. Il n'accepte pas l'indépendance de l'objet par rapport au sujet, ou la qualité de sujet de l'autre.

Génétiqument, l'auto-érotisme chez Freud est placé avant le narcissisme; mais cliniquement, les deux aspects sont assez liés; Freud lui-même a attiré l'attention sur la composante érotique propre à l'acte de sucer, qui devrait être distingué de l'acte de se nourrir. Mais pour que le mamelon devienne pour la bouche de l'enfant un "organe" qui lui appartient et à travers lequel il peut satisfaire son "auto-érotisme", l'objet-source doit être ressenti comme fusionné au moi de l'enfant. C'est-à-dire qu'un investissement narcissique de l'objet, le mamelon, doit s'opérer.

Le sentiment de soi, ainsi que la vision de soi, font partie de la capacité d'insight (phénomène qui joue un rôle très important dans le processus thérapeutique). Dans son livre Narrative of a Child Analysis⁽¹⁾, Melanie Klein donne un exemple d'une suite

(1) The Hogarth Press, Londres, 1961.

assez prolongée de séances d'un enfant de dix ans, et précise la notion de self dans sa pratique analytique. Elle met l'accent sur l'importance qu'il y a à relier l'interprétation avec ce qui se passe au niveau du moi et de ses objets internes comme partie constitutive du self. Elle ouvre ainsi la perspective d'un self capable de se reconnaître dans ses différents mécanismes et types de relation d'objet. Mais, parfois, dit Melanie Klein (p. 217), l'intégration des différentes parties de l'objet et du moi se fait d'une façon constructive et d'autres fois chaotique ou catastrophique (dans la psychose en particulier). C'est ce qui arrive dans le fausse réparation ou fausse restauration du monde du schizophrène. Une bonne structuration du self est liée à la capacité du moi à réduire les mécanismes d'identification projective pathologique (s'introduire de force dans autrui), ainsi qu'à tolérer ses propres sentiments dépressifs et persécuteurs (position dépressive). Ce processus intégratif contraste avec l'attitude dissociative de Split off ⁽¹⁾ ou manière de se débarrasser projectivement des parties de soi-même. L'intégration de sentiments opposés ou dissociés permet de renforcer le moi et de prendre confiance en soi-même et dans le monde extérieur. Melanie Klein éclaircit la différence entre la notion de moi et de self, dans son article ⁽²⁾ "Adult World and its Roots in Infancy". Elle dit en

(1) Le français ne connaît pas d'équivalent de cette notion qui veut dire à la fois dissocier et exclure-rejeter.

(2) in Our Adult World and other Essays, William Heinemann, Londres, 1963, p.4.

suivant Freud : "Le moi est la partie organisée du Self constamment influencée par des pulsions (instincts), mais les gardant sous contrôle par la répression; d'ailleurs, il dirige toutes les activités et établit et maintient la relation avec le monde extérieur. Le self enveloppe la totalité de la personnalité qui inclut non seulement le moi mais la vie des instincts, que Freud a appelé le ça". Melanie Klein met l'accent sur l'importance de la fonction défensive du moi contre l'anxiété stimulée par le conflit entre le dedans et le dehors. De plus, la fonction de moi est liée, d'après elle, aux mécanismes projectif et introjectif, ainsi qu'au mécanisme dissociatif. Ce dernier est le point de départ de la capacité de discrimination et différenciation de ses propres pulsions aussi bien que des qualités de ses objets (bons ou mauvais).

Dans son article "On Identification"⁽¹⁾ Melanie Klein parle du cas d'un héros de roman, Fabien : elle étudie les mécanismes d'identification projective de Fabien à travers son identification pathologique à certains personnages liés à sa réalité. Ils représentent les contenants de bons ou de mauvais aspects projetés de son self. Elle montre aussi comment Fabien cherche à s'identifier avec le diable, qui représente soit un aspect séducteur et dangereux de son père en tant qu'objet interne, soit une partie du moi, ou encore, par moments, un aspect de son sur-moi ou de son ça. Elle se réfère aussi au fait que les parties du self qui se projettent sur ces personnages sont en danger de

(1) Our Adult World and Other Essays , William Heinemann, Londres, 1963.

se perdre et de lui faire perdre son identité (dreads of loosing himself...). Parfois, et cela est un des aspects principaux de cet article, ces parties essaient de devenir vraiment autrui, en prenant possession absolue de son identité. Chez le schizophrène, l'identification projective pathologique des parties de soi-même joue un rôle très important dans le processus du transfert. Le patient psychotique cherche à tester l'analyste pendant longtemps pour voir s'il peut être le contenant des parties valorisées de lui-même qu'il projette sur l'analyste; ou bien pour voir si l'analyste est un bon "asile" pour "hospitaliser" des aspects malades persécuteurs ou dépressifs de soi-même. Mais soit en raison du morcellement (découpage), soit de la fragmentation du moi dans l'identification projective du schizophrène, la confusion augmente. Il ne peut pas différencier les morceaux ou les fragments en tant que parties de lui comme sujet ou partie des objets de la réalité extérieure. C'est un travail de sémiologie minutieuse du self du malade dans ses différentes vicissitudes vis-à-vis d'autrui (dans le transfert) qui permet de développer un processus intégratif et structurant de la personnalité du malade.

Winnicott parle de vrai self et de faux self dans "Ego Distorsion in terms of true and false self".⁽¹⁾ Derrière le faux self, il y a le vrai self dit-il. Le faux self enveloppe le vrai et ne lui permet pas de se montrer. Il parle d'après une expérience

(1) 1960 - The Maturation Process and the Facilitating Environment, The Hogarth Press, Londres 1965 .

clinique, de "self-caretaker" (gardien ou concierge du self). Mais parfois le vrai self se manifeste, malgré son "caretaker" à travers un geste, par exemple. Le vrai self se caractérise par la spontanéité, le faux par l'artificialité. Dans son article "Playing"⁽¹⁾, Winnicott dit que le vrai self se dessine à travers le jeu (p. 154). C'est à travers l'activité ludique que l'enfant apprend à être créatif et à utiliser dans ses propos toute sa personnalité. C'est dans l'espace mère-enfant que se donne potentiellement l'expérience culturelle où la vraie personnalité va se développer. Dans une lettre datée du 19 janvier 1971, envoyée par Winnicott à sa traductrice en français, à propos de son article "Le corps et le self", paru dans La Nouvelle Revue de psychanalyse n°3, 1971, Gallimard, il dit en substance : pour moi, le self qui n'est pas le moi, c'est la personne qui est moi et seulement moi ; le self est constitué de parties ; le self se trouve placé dans le corps , mais dans certaines circonstances, il peut être dissocié du corps ou bien le corps dissocié de lui. Le self se reconnaît dans les yeux et le visage de la mère comme plus tard dans le miroir.

D'autres auteurs se sont occupés de la notion du self, tels que Edith Jacobson⁽²⁾ influencée

(1) Playing and Reality, Tavistock Public., Londres, 1971.

(2) Dans The Self and the Object World (The Hogarth Press Londres 1955), elle parle du self comme expression de la personnalité totale, qui inclut aussi le vécu du corps. Le self signale la personne comme sujet pour la distinguer du monde d'objets qui l'entoure.

par Hartmann et Harry Guntrip⁽¹⁾ , qui développe la pensée de Fairbairn. En France, Jacques Lacan étudie la fonction du Je dans plusieurs de ses articles. Dans ce qu'il décrit comme le stade du miroir⁽²⁾, il s'occupe de l'enfant qui doit assumer son image spéculaire. Ce stade, il le place au déclin du sevrage (après six mois). La perception de la forme du semblable a un caractère structurant. C'est là le point d'origine de ce que Lacan appelle le Je idéal. Le Je résout sa discordance avec sa propre réalité à travers l'image spéculaire. Le Je projeté se donne sous la forme du corps ou comme Gestalt, en train de se constituer comme totalité. Le corps non intégré ou morcelé cherche un objet où s'intégrer.

Winnicott, déjà mentionné, pose aussi le problème du miroir, comme "formateur", à propos de la relation de l'enfant avec le visage-miroir de la mère.

(1) Harry Guntrip, dans son livre Psychoanalytic Theory, Therapy and the Self (The Hogarth Press, Londres, 1971) parle de system-ego (système du moi) et de person-ego (système de la personne). D'après l'auteur, le système de la personne est plus large et plus complexe que le système du moi.

(2) "Le complexe, facteur concret de la psychologie familiale" in Encyclopédie Française, 2ème partie, section A, Paris, 1928^T et "Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je", in Ecrits, éditions du Seuil, Paris, 1966).

II - Aperçu clinique

Je m'occuperai de montrer comment le self est conçu et vécu par le malade lui-même à travers une expérience clinique. Je crois qu'il est important de revenir toujours de la théorie à la praxis analytique même. C'est sur ce terrain que l'analyste et le patient se rencontrent, chacun avec leur langage personnel. Ce qui est à observer dans cette situation, c'est comment peut naître le langage commun, langage qui deviendra l'instrument essentiel utilisé dans le travail analytique.

Je voudrais illustrer un aspect de l'expérience de self-observation, ou développement d'un moi observateur dans le transfert. Il s'agit d'un patient de trente-cinq ans, de langue anglaise. II avait des tendances autistes très marquées et c'est après la quatrième année d'analyse qu'il commença à montrer une préoccupation particulière en ce qui concernait la connaissance de soi-même. Il exprimait son désir de savoir quel était son self dans ces termes : "Avoir un self signifie être complet : avoir un je (to have an I). Je ne sens pas que j'ai un self quand je n'ai rien à penser... quand je me sens vide. Je peux penser seulement quand je me sens quelqu'un, quand je suis avec moi-même."

Après cela, il dit : "Je me vois maintenant dans une maison et j'essaie de me protéger des bombardements sous l'escalier. C'est comme pendant la guerre. J'ai peur d'aller au dehors". Son corps est

représenté ici par un bâtiment, à l'intérieur duquel se protège d'un monde extérieur dangereux et persécuteur, derrière un élément "intra-corporel" : l'escalier (instrument de communication entre "ses" différents étages). Tout de suite après, comme si le patient reprenait le contact avec "l'intérieur de sa maison-corps", il dit : " J'essaye de parler avec moi-même (with myself), mais je me demande ce que c'est que mon self. Est-ce que je peux parler avec mon self et lui avec moi à travers la parole? "⁽¹⁾

Le problème que le malade se pose encore, c'est celui de son regard intérieur ou capacité de self-observation. Il dit : "Je ne peux pas regarder mon self. Qu'est-ce que cela veut dire, avoir une image de soi-même (self-image) ? Est-ce qu'il s'agit d'un miroir ? Est-ce que cela signifie que l'on a l'apparence de quelque chose ? Mais se regarder soi-même veut dire aussi se voir dépendant des autres. Je me vois moi-même avec une bouteille de vin que j'ai achetée et que j'emmène comme cadeau chez John". (Il s'agit d'un ami psychologue qu'il identifie souvent à moi, son analyste). J'interprète : il sent que moi-John, je l'ai aidé à devenir soi-même, à être quelqu'un, à avoir une image de

(1) Le dialogue intérieur apparaît comme un modèle de la communication avec soi-même ou intra-communication. Les mots jouent le rôle de médiateur dans ce dialogue, Dans son article "Notes on Symbol Formation" (The International Journal of Psychoanalysis, vol.38, 1957, Hanna Segal dit que "la capacité de communiquer avec soi-même est à la base de la pensée verbale (verbal thinking) ; c'est-à-dire être capable de communiquer avec soi-même au moyen des mots". Mais toute communication interne n'implique-t-elle pas une pensée verbale ?

soi-même. Il répond : "Je dois vous être reconnaissant. Je deviens de plus en plus sensible au fait que vous m'aidiez". Et j'ajoute : "Et vous exprimez votre reconnaissance envers moi en me faisant un cadeau en la personne de John".

Se reconnaître implique aussi reconnaître l'objet-source, l'analyste-mère, auquel le patient se doit dans la relation de dépendance fonctionnelle du transfert; self awareness ou conscience de soi-même - ou Selbstbewusstsein - implique donc en même temps conscience d'un autrui et conscience de son Je par rapport à autrui. (Dépendance⁽¹⁾ réciproque qui fait partie du contexte communicatif).

Le patient continue en disant qu'il veut "vivre sa propre vie", être soi-même, "avoir son lieu", puisqu'il habite jusqu'à ce moment en tant que locataire dans la maison d'un pasteur. Il se demande donc s'il ne devrait pas essayer de se loger indépendamment. La conscience de soi ou être soi-même, avoir un self, implique pour lui de surmonter la relation d'objet "parasitique" ou exagération de la relation anaclitique (être ajouté à quelqu'un et ne pas prendre conscience de son propre espace, en tant que corps propre). La notion de self dans cette perspective implique aussi une prise de conscience de son propre corps ou corporisation. Le self se fait apparent, soit pour soi-même,

(1) du latin pandere, prendre de ...

soit pour autrui, en tant qu'être "corporisé" ou self qui manifeste en tant que corps. De cette manière, il n'y a pas de dissociation ou dualisme entre moi psychique et moi corporel, tout fait partie d'une totalité incarnée et "vécue" comme existante et "indépendante-dépendante" dans l'espace. La conscience de l'espace corporel propre implique déjà une catégorisation "vécue" du dedans et du dehors. Chez les psychotiques surtout, cette différenciation se perd facilement. Chez l'autiste, le dedans existe mais complètement séparé ou éloigné du dehors. Parfois, son dedans même est nié, devient vide, annihilé (hallucination négative du corps propre - Voir mon article "Syndrome de Cotard...", in Information Psychiatrique, vol. 46, n°5, 1970). Je voudrais mettre l'accent ici sur le Selbstgefühl ou sentiment de soi-même du malade et ses désirs de se regarder soi-même (tendances épistémophiliques), de "sentir" son corps en tant que corps animé et relié au monde, en tant qu'être total ou persona. Cette recherche du soi chez le patient fait partie de toute une phénoménologie à laquelle l'analyste participe en tant que sémiologue et "linguiste" à la fois.

Je voudrais maintenant m'occuper d'un deuxième exemple concernant la relation d'objet narcissique, qui implique en effet, du point de vue clinique, l'aliénation continue de la notion de self. L'investissement narcissique d'objet possède l'objet mais ne le reconnaît pas. Par inférence, ou parallèlement, le self ne reconnaît pas ses propres limites, c'est-à-dire

qu'au fond, il ne se reconnaît pas comme un vrai self (un soi qui n'accepte pas sa démarcation se nie soi-même en tant que tel). Etudier le self à partir de la notion de relation d'objet narcissique, c'est une manière d'envisager le problème à partir de la perspective de sa propre aliénation.

Freud traite du narcissisme à partir de la psychopathologie.⁽¹⁾ C'est-à-dire selon l'attitude décrite soit par Paul Näcke (1888), soit par Havelock Ellis, de celui qui traite son propre corps comme objet sexuel. Son point de départ n'était pas le mythe de Narcisse en lui-même. Le mythe renferme plusieurs aspects. 1) l'aspect cognitif : se voir pour se connaître; 2) le danger de se connaître plus que ce qu'il faut (comme dans le mythe d'Œdipe, d'après Nietzsche⁽²⁾ le nœud embrouillé du complexe se centre dans la transgression voyeuriste : diriger son regard sur l'abîme, et essayer de déchiffrer ce qu'il ne faut pas, l'énigme). L'aspect cognitif de Narcisse a été étudié par Lacan dans son travail "Le stade du miroir comme formateur de la conscience du Je" (op. cit.). Ce mouvement de connaître, se reconnaître, être soi-même est très lié à l'expérience du corps propre et au développement du schéma corporel.

(1) S. Freud, "Pour introduire le narcissisme" (1914), (trad. J. Laplanche), in La vie sexuelle, P.U.F. 1970.

(2) La naissance de la tragédie, chap. 9.

D'après Freud, celui qui s'aime soi-même, le narcissiste, ne choisit autrui qu'en tant que réplique de soi-même ou bien de ce qu'il était ou aimerait devenir (moi idéal). Le mythe même de Narcisse nous fournit des connaissances sur différents aspects de ce que la relation d'objet narcissique signifie. Dans Les Métamorphoses⁽¹⁾, Ovide traite le mythe de Narcisse dans une Perspective non cognitive, mais plutôt érotique : la fascination par sa propre image spéculaire et par sa propre voix, représentée par les sons "spéculaires" de la nymphe Echo. La version d'Ovide correspond plutôt à la notion de narcissisme primaire chez Freud : mais Echo apparaît aussi comme une figure ambiguë, soit comme autrui, soit comme la propre voix de Narcisse qui résonne.

Paula Heimann, dans son article "Function of Introjection and Projection"⁽²⁾, parle de la condition narcissique où l'objet extérieur est haï et rejeté. Ce qu'on aime, c'est le propre self, ainsi que l'objet internalisé, qui est fusionné à lui. L'auteur reprend le mythe de Narcisse dans une autre version, où Narcisse confond son reflet dans l'eau avec le reflet de la nymphe Echo. Cette nymphe tombe amoureuse de lui, mais elle est rejetée et implore Aphrodite pour sa revanche. En exauçant ses vœux, Aphrodite fait de sorte que Narcisse confonde son propre reflet dans l'eau avec le

(1) Les Belles Lettres, Paris 1969, p.111.

2) Melanie Klein and others, Developments in Psychoanalysis, The Hogarth Press, Londres, 1952.

reflet de la nymphe Echo. Il tombe amoureux de ce reflet et essaie de l'embrasser. La frustration même qu'il a éprouvée, il la voit reflétée dans l'image d'Echo dans l'eau. Narcisse l'interprète comme si la nymphe qui était amoureuse de lui était en détresse et il tente de la sauver. Il ne souffre pas seulement des douleurs de ses désirs non satisfaits, mais aussi de la peine de ne pouvoir arrêter la souffrance de cette personne aimée. Il meurt à la fin. D'après Paula Heimann, Narcisse exprime ses sentiments pour un objet interne, Echo, pour lequel il souffre et qu'il essaye de restaurer dans son self. C'est-à-dire de refaire ou réparer ce qu'il a endommagé par sa frustration, par le fait qu'il ne l'aimait pas. Subjectivement, il aime une autre personne qu'il confond par moments avec lui-même. Il s'agit, dit l'auteur, d'une identification narcissique du sujet avec l'objet. Paula Heimann utilise cette version du mythe pour expliquer la notion de narcissisme chez Melanie Klein. D'après celle-ci, il n'existe pas de vrai narcissisme primaire. Il s'agit dès le début d'une relation "narcissique" avec un objet interne idéalisé. En se reportant à l'idéalisation de l'objet d'amour, Freud dit en 1921 que l'objet est traité d'une telle manière que dans l'acte d'aimer une considérable charge de libido envahit l'objet⁽¹⁾. D'après Melanie Klein, l'objet d'amour dans ce cas-là est ressenti comme celui qui contient la partie valorisée du self, partie

(1) Group Psychology and the Analysis of the Ego (1921)

qui continue à "exister" dans l'objet aimé. Ainsi l'objet devient-il une extension du self."⁽¹⁾

Dans tout processus amoureux, il y a une certaine idéalisation de l'objet d'amour lui-même, qu'il faut distinguer de la projection "excessive" de la partie idéalisée de soi-même (Idéal du moi). Dans ce cas, l'objet aimé devient surtout le réservoir de l'amour pour soi-même. La relation du Je avec l'Autre acquiert donc un caractère excessivement narcissique.

Herbert Rosenfeld reprend le thème du narcissisme dans son article "On the Psychopathology of the Narcissism"⁽²⁾ et dans "A Clinical Approach to the Psychoanalytic Theory of the Life and Death Instincts : an investigation into the aggressive aspects of narcissism"⁽³⁾. Il remarque le caractère contradictoire du narcissisme primaire chez Freud, vécu comme le désir

(1) "On Identification", New Directions in Psychoanalysis, Tavistock Publications, Londres, 1955, p. 313.

Dans une note, M. Klein dit que Freud, dans Psychologie collective..., traite du processus d'identification par projection, mais sans le différencier explicitement de l'identification par introjection.

(2) Psychotic States, 1954.

(3) International Journal of Psychoanalysis, vol. 52, part 2, 1971.

de communication avec Dieu et l'univers ⁽¹⁾. Balint (1960), suggère que ce que Freud appelle narcissisme primaire devrait être appelé "primary object love" (amour primaire d'objet). La notion d'amour pour le self est conçue con-me indifférenciée de celle d'amour pour le premier objet.

Ce que Rosenfeld appelle la relation narcissique d'objet est une expérience particulière du self ou bien un type de relation d'objet très primitif où l'omnipotence et la magie jouent un grand rôle. Le petit enfant internalise l'objet de ses besoins, l'objet-source, la poitrine, d'une manière omnipotente. La poitrine, comme l'objet partiel (vécu comme total par l'enfant), est incorporée possessivement par l'enfant. C'est un self primitif et possessif comme dans l'ancien celtique selva,

(1) Dans Civilisation and its Discontent (Malaise dans la civilisation) S.E. 1930, vol.21, p.72), Freud tend à rapporter le "sentiment océanique" à une phase précoce du Selbstgefühl. Ce sentiment doit être considéré d'après lui comme la source de l'inquiétude religieuse. La communion avec l'univers paraît être une façon de s'opposer au danger qui vient du "dehors".

Freud (1930, Idem, p.68) fait référence à des situations primordiales dans lesquelles le moi englobe tout ce qui l'entoure, et c'est seulement plus tard qu'il arrive à différencier ce qui lui est extérieur. La notion de relation narcissique d'objet paraît être implicite dans cette remarque de Freud.

qui fait de l'objet-source sa propriété. Quand l'objet est incorporé de cette façon, le self devient si fusionné avec l'objet internalisé que toute limite ou frontière entre les deux est effacée. C'est une sorte de "faux narcissisme primaire" dans lequel l'individu croit que l'objet internalisé a toujours fait partie de lui-même. C'est dans cette fusion, ou parfois confusion, selon le degré auquel P. Heimann fait allusion en parlant du mythe, que Narcisse ne peut pas distinguer entre lui et l'objet d'amour. L'identification narcissique d'objet peut être de caractère introjectif, comme dans le cas où le self de Schreber devient la personnification de Dieu, son porte-parole; donc tout ce qui existe sur la terre existe par référence à lui (égocentrisme). Ou bien, il peut s'exprimer aussi, d'une façon projective, comme une sorte de "transvestissement mental". La partie projetée "s'habille d'autrui" et finit par se sentir autrui. Cette projection du self narcissique apparaît dans le transfert avec des malades psychotiques - comme dans le cas du petit bébé avec sa mère - sur n'importe quel aspect de la personne de l'analyste. Si c'est sur la voix de celui-ci, ses mots ne sont pas ressentis comme lui appartenant, mais comme la résonance ou l'écho de la voix du malade lui-même. Cette expérience peut être - introjectée sous la forme d'un dialogue intérieur. L'autrui n'existe pas comme identité propre, la voix de l'analyste semble lointaine, étrange ou bien inexistante. Un de mes malades schizophrènes, David, parlait souvent, au cours des séances, en prenant le ton de ma voix. C'était ma voix qui faisait partie de sa voix ou bien

qui résonnait, ou existait seulement quand il parlait. Je l'ai vécu dans mon contre-transfert comme si le malade était sûr, en parlant avec ma voix, qu'elle était sa possession et qu'elle lui avait toujours appartenu. Avec ou sans moi, il continuait une sorte d'analyse éternelle. Lui, il était le patient et l'analyste à la fois. Pas de concurrence, pas d'envie, pas d'avidité puisqu'il était le besoin et la source à la fois. Il s'agissait d'une analyse hallucinée qu'il portait avec lui, dans son corps, qu'il pouvait projeter quand il voulait, n'importe où. Parfois, dans sa propre chambre, j'apparaissais tout d'un coup assis à côté de lui, en lui parlant. Parfois, j'étais projeté visuellement sur un mur qui lui parlait avec ma voix, mur qui réfléchissait l'écho de la voix qu'il projetait. Il n'avait pas besoin de l'analyste "réel" en tant que mère nourricière ou père pour le guider. Tous ces personnages et objets étaient "transvestis" par "son self-monde".

H. Rosenfeld donne une importance particulière au mécanisme d'identification projective, qui est quantitativement massif et qualitativement tout-puissant dans les cas de relation d'objet narcissique. Les parties du self qui pénètrent de force dans l'analyste au cours du transfert font en sorte que la différenciation entre lui et l'analyste se perde. La dépendance formelle dans la situation analytique est absente. Le patient est "indépendant" dans son propre monde dont l'analyste peut faire partie. Mais l'analyste ne fait pas partie

de ce monde en tant qu'entité propre , mais comme un personnage, ou un objet, ou bien un "meuble" du monde que le patient habite. Un des éléments importants dans la relation d'objet narcissique, d'après Melanie Klein et Rosenfeld, est l'envie vis-à-vis de l'objet-source.⁽¹⁾ Le sujet-patient n'accepte pas dans ce cas-là l'analyste en tant qu'objet-sujet. Il peut arriver à l'admirer - ce qui joue un rôle très important dans l'envie - mais il ne peut pas l'accepter comme le porteur maternel de la poitrine-source, ou paternel du phallus-guide, de ce dont il a besoin. Au fond, il n'y a pas d'admiration sans envie, mais le problème de la personnalité narcissique est qu'elle ne peut pas reconnaître la valeur de l'objet en ce qu'il est. Il prend possession de l'objet d'envie, il "oublie" l'existence propre de l'objet et ne se "manifeste" pas : en effet, le narcissique a une mauvaise "mémoire". Il ne se rappelle pas de ce que quelqu'un a fait ou peut faire pour lui. Il ne se doit à personne et n'admet pas la dépendance. Il oublie la "bibliographie", tout a toujours été connu par lui. Dans la situation analytique, on peut reconnaître ce phénomène chez le patient qui "savait" déjà tout ce qu'on lui interprète. Dans la perspective de cette "indépendance hallucinée" du patient, on peut rappeler l'opinion de Freud sur les névroses narcissiques, dans le sens où il est très difficile ou impossible pour le malade de développer un transfert.

(1) Melanie Klein, dans son livre Envy and Gratitude, Tavistock, 1957, l'envie est présente dès la naissance, ce qui est discutable, mais en tout cas, pour elle, l'envie est un des facteurs essentiels de l'identification projective.

Un autre aspect qui se présente dans la relation narcissique d'objet, c'est le fait que l'objet-source d'admiration devient souvent dégradé ou bien dépourvu de vie par l'envie. L'objet perd sa qualité de sujet et devient "réifié", instrumentalisé, c'est un objet-chose que le narcissisme peut utiliser ou manipuler dans n'importe quel but. Au niveau du transfert, l'analyste devient inanimé pour le patient, un objet pétrifié, qui ne bouge pas. Mais s'il bouge tout d'un coup, il devient terrifiant et persécuteur. C'est comme un vieux meuble qui commence à faire des bruits et qui finit par parler. Cet aspect magique et sinistre à la fois est un cauchemar "réel" pour le patient. L'analyste dégradé à la position de chose "endort" l'envie du malade, mais peut devenir un persécuteur s'il se réveille de sa réification. Parfois, l'analyste, dans cette relation chosifiante-chosifiée, devient seulement un dépotoir - ou la mère-cabinet, comme dirait Meltzer - que le patient utilise pour se débarrasser de ses ordures, de tout ce qui l'embête psychiquement et physiquement. La "mère idéale" est conçue parfois par le patient narcissique comme celle qui se laisse faire, "chargée" de contenir tout ce dont il veut se débarrasser, ou bien d'accomplir toutes les fonctions qu'il ne veut pas assumer, fonctions qui n'existent pas par elles-mêmes, mais qui sont contrôlées par la toute-puissance magique du malade.

Le self chez le psychotique ou dans la personnalité narcissique est un self possessif et omnipotent. Dans la mesure où il doit exercer son pouvoir sur le monde, il n'accepte ni ne respecte le territoire corporel

de personne ou de rien. Ou bien, il manipule les objets de la réalité en transformant la réalité extérieure en pure facticité ou monde de faits dont il est le maître. Il n'est pas capable de recevoir dans le contexte dynamique de rencontre (donner-recevoir), puisque d'après son egocentrisme ou plutôt son self-centrisme, tout lui appartient ou bien le monde se doit à lui. Dans le délire de référence⁽¹⁾, phénomène qui joue un rôle essentiel au début de la crise du schizophrène, le malade est à la fois centre et point de référence de toutes les intentions existant dans le monde. Il n'accepte pas la réalité comme telle et s'il ne peut pas saisir le monde tel qu'il est, il peut le transformer en recourant à ses " pouvoirs magiques". Ce dernier aspect joue un rôle important comme défense d'une situation existentielle persécutrice chez le schizophrène. A ce propos, je voudrais revenir au cas de David. Ce patient décrit le début de sa maladie de la façon suivante : il était seul dans sa chambre et se sentit tout d'un coup anxieux. Sa crainte se lia à ce moment-là surtout à l'image de son père dont il avait peur d'être attaqué - surtout après avoir été dans la cuisine et avoir pris et mangé un morceau de fromage dans le réfrigérateur- il était en état de panique, craignant d'un moment à l'autre l'apparition du persécuteur, quand en effet il réveilla

(1) Notion souvent utilisée par Bleuler, liée à la position égocentrique de la conception du monde du schizophrène. Cf le chapitre VIII de mon livre Personne et Psychose à paraître.

son père par le bruit qu'il faisait en marchant d'un côté à l'autre de sa chambre. Son père apparut pour lui demander ce qui se passait. Mais pour David, c'était la matérialisation de la relation délirante persécutrice avec son père. Il était pétrifié de terreur par sa présence, mais à mesure que son père s'approchait de lui, un phénomène curieux de transformation s'est opéré sur la personne du père : magiquement, il est devenu un objet plat, qui ne bougeait pas, il est devenu une photographie encadrée et contrôlée. Pendant le traitement analytique, dans la situation de transfert, ce phénomène est revenu de la manière suivante : David avait développé pendant le traitement un tic. Il s'agissait d'un clignotement compulsif qu'il ne pouvait pas arrêter. C'était comme une expression corporelle inconsciente qu'il ne pouvait pas contrôler consciemment. Mais dans la chaîne de signifiants de ses associations, il était clair que David liait ses yeux qui clignotaient à un appareil photographique, en prenant des photos, comme dans la situation persécutrice avec son père au début de sa crise. Chaque fois que j'apparaissais à son regard, ou bien à travers ma voix à son œil-oreille comme un objet persécuteur, il m'incorporait dans son appareil photo et me gardait paralysé comme une photographie, au-dedans de sa rétine. Sa persécution était liée, d'une part, à une avidité hostile envers moi comme mère, et parfois à une concurrence ou défi très intense envers moi en tant que père, qui était le "propriétaire" du lieu-mère où il a "pris" le fromage. Mais dans le transfert, malgré ce contexte paranoïde, il avait

besoin de moi en tant que sur-moi maternel ou paternel. Son self avait besoin de moi comme objet. Quand il avait besoin de moi, l'omnipotence de son "appareil photographique" lui permettait de recréer ma présence en la projetant sur n'importe quel endroit et à n'importe quel moment, soit dans une fonction nourricière - mes mots-lait- soit dans une fonction paternelle -l'objet-guide -. Il était peintre et c'est surtout dans son atelier qu'il pouvait projeter les photos qu'il avait prises chez moi avec son appareil-œil chaque fois qu'il clignotait. Parfois, la projection était tridimensionnelle et j'apparaissais à son côté, ou derrière lui, dans un fauteuil où il me faisait asseoir. La séance analytique était le produit de sa propre "création". Moi je faisais partie de son monde personnel hallucinatoire, en perdant ma qualité d'objet-sujet. J'existais en tant qu'objet interne externalisé, mais en faisant toujours partie de son monde. En tant qu'objet internalisé, je restais à l'intérieur de lui, idéalisé comme un personnage important qui se confondait souvent avec son propre moi idéalisé. En tant qu'objet internalisé, j'étais fusionné à son moi, lui ne pouvant donc pas faire la différenciation. C'est dans ce même sens qu'il ne pouvait pas distinguer entre sa voix et ma voix au-dedans de lui.

Déjà en 1919, Abraham, dans "A particular form of nevrotic resistance against the psycho-analytic method" (Une forme particulière de résistance névrotique contre la méthode psychanalytique), signalait le problème qui se pose avec le type de patient narcissique

Qui s'aime trop soi-même (self-love). L'opinion de soi-même est si idéalisée et son moi si "gonflé" qu'accepter d'être aidé dans la situation analytique est vécu par le patient comme une humiliation. On peut dire que toute analyse est jusqu'à un certain point une blessure narcissique ; situation qui augmente encore dans la névrose narcissique. Abraham signalait déjà comment ce type de patient essaye de dégrader l'analyste, de se montrer supérieur à lui en ses connaissances. C'est évident, dit-il, qu'un élément d'envie joue son rôle. Au lieu de développer un transfert, le patient essaye de s'identifier à l'analyste, en devenant l'analyste lui-même. L'analyse devient ainsi une auto-analyse ou une sorte de "masturbation intellectuelle".

Herbert Rosenfeld reprend les idées d'Abraham et de Melanie Klein et les développe dans son dernier article déjà mentionné⁽¹⁾. Il met l'accent sur l'importance de l'analyse du self narcissique dans la réaction thérapeutique négative. La personnalité narcissique ressent rarement un sentiment de culpabilité envers l'objet de ses attaques. Il y a très peu de chaleur, il y a très peu de vie en lui. Ce qui reste vivant, dit Rosenfeld, c'est la pulsion de mort, c'est-à-dire sa capacité destructrice et sa violence au service de son self égocentrique. Mais cette pulsion hostile

(1) "A Clinical Approach to the Psychoanalytic Theory of the Life and Death Instincts: an investigation into the aggressive aspects of narcissism". Int.J.Psa. vol.52, part 2, 1971.

tile ou destructrice net aussi la partie saine du malade en danger d'être attaquée par ce moi envieux, qui ne peut pas tolérer qu'une partie de son self s'attache à un objet-sujet qui ne soit pas lui-même.

La motion de self, comme la notion d'objet, pose non seulement un problème terminologique en elle-même, mais opérationnel et clinique. C'est dans ce dernier sens, mais lié au premier, que j'ai cru nécessaire d'illustrer, phénoménologiquement, la manière dont différents termes : Self, Moi, Je, Sujet, objet, sont vécus dans la situation analytique. Le narcissisme, d'après Freud, est jusqu'à un certain degré normal et joue un rôle important dans la connaissance de soi-même et dans le développement du self.⁽²⁾

(1) On peut parler d'envie envers les liens patient-analyste aussi bien que de jalousie en ce qui concerne la situation triangulaire : moi envieux moi collaborateur-analyste.

(2) L'aspect cognitif de Narcisse n'a pas été suffisamment traité en psychanalyse. Chez Winnicott et Lacan, il y a une référence à ce problème, de même que chez Nietzsche et certains poètes comme Paul Valéry et Mallarmé.

J'ai moi-même fait une conférence sur ce sujet à l'Institut de Psychanalyse de Milan, le 30 mars 1971. (Il Narcisismo e la Psicosi).

CONCLUSION

J'ai essayé dans cet article de passer en revue les différentes significations de la notion de self, en tant qu'elle traduit l'allemand "Selbst", et en tant qu'elle est marquée en anglais, par son usage théorique dans d'autres disciplines que la psychanalyse.

Chez Freud, "Selbst" reste une notion ambiguë dont les psychanalystes anglo-saxons ont précisé le sens dans l'expérience clinique. C'est pourquoi il importait de discuter l'usage de "self" chez différents auteurs, et surtout dans le discours de la personne en analyse, étant donné l'investissement culturel de cette notion. Mais en tant qu'expérience vécue, la notion de self ou de selbst dépasse les limites d'une culture particulière, même si elle n'a pas d'équivalent exact en français. (Ce problème ouvre certainement des possibilités encore à explorer dans le domaine des rapports entre philologie, linguistique et analyse).

J'ai voulu, dans le premier exemple clinique, illustrer de quelle manière la notion de self est vécue par un patient dans la situation analytique; surtout l'importance de la relation à l'autre (dépendance-indépendance) dans la "découverte" de sa propre identité, dans la quête d'un self, ou d'une image globale de soi-même.

Le second exemple permet d'aborder le problème du trouble de cette relation Je-monde, dans le

cas du narcissisme. Il est donc peut-être ambigu de parler de relation d'objet narcissique, puisque c'est l'existence même de la relation qui est en question, en tant que telle. Au fond, la situation narcissique nie la qualité du sujet et l'identité de l'autre. C'est à partir d'une "élucidation" vécue qu'une vraie relation d'objet peut s'établir dans le transfert, ce qui permet au patient de se différencier, en différenciant les autres. La vraie relation diadique est à la base de la découverte de son self, aussi bien que "l'existence" de l'autre en tant qu'entité indépendante. Ce clivage est lui-même à l'origine de la notion de nombre : le self découvre qu'il est un, c'est-à-dire un vrai self à travers l'altérité ou présence de l'Autre et la relation diadique s'ouvre synchroniquement à la relation triangulaire, donc sur la multiplicité.

S. Resnik

SUR LA PROBLEMATIQUE DE LA PRISE DE CONSCIENCE(1)

(Introduction à la discussion)

par A. Béjarano et L. Couty

LA PRISE DE CONSCIENCE DANS LES PREMIERS

TEXTES FREUDIENS

par A. Béjarano

C'est lors des journées de Vaucresson sur "le moi et le self" que s'est précisé mon intérêt, avant tout clinico-technique, pour cette problématique de la prise de conscience. Les discussions montraient surtout, à mon sens, que l'interprétation qui, chez le névrotique, amène à la prise de conscience (et, par là, aux remaniements structuraux permettant le "dégagement

(1) Ces textes ne visaient, lors de la réunion scientifique du 22 novembre 1971, qu'à introduire la discussion sur la prise de conscience. Même s'ils n'ont qu'imparfaitement, alors, rempli cette fonction, il semble qu'ils peuvent maintenant aider à la réflexion sur ce thème, central pour notre pratique. Les auteurs les ont légèrement remaniés et complétés dans cette perspective.

du moi" - ceci dit bien rapidement), ne provoque rien de tel chez les (pré-)psychotiques (les "cas difficiles" apportés par les intervenants), pour qui ladite interprétation reste lettre morte ou suscite désarroi, angoisse, voire acting out.

Qu'après Freud, tôt confronté à ce problème, nous y revenions sans cesse pour remettre en cause la technique (et donc la métapsychologie qui la sous-tend), c'était bien là l'une des visées de ces journées.

Aussi ai-je volontiers accepté, avec L. COUTY, d'introduire la discussion sur cette question à partir de la notion de prise de conscience - ma contribution (limitée) consistant à interroger là, brièvement, les premiers textes freudiens, à l'orée de la découverte de la psychanalyse.

L'expression "prise de conscience"

Je ne mets pas en question ici cette expression même dans son sens dit "courant" en pratique psychanalytique française, tout en notant :

- qu'il y a là problème : celui de la traduction (nos germanistes pourront y apporter quelque lumière) ⁽¹⁾

(1) Lors de la discussion, J. Laplanche précisera en effet (et nous complétons avec l'aide du "Vocabulaire") : les textes allemands donnent : das Bewusstwerden (le "devenir conscient", l'accès à la conscience) et das Bewusstmachen (le fait de rendre conscient tel contenu). N.B. Le mot de base "bewusst" signifie "conscient", au double sens actif (conscient de) et passif (qualité de ce qui est objet de conscience.)

- que l'expression fait référence à la première topique et, même, à la phase pré-analytique (catharsis).

Est-ce pour ces raisons qu'elle ne figure pas comme telle dans le Vocabulaire de la psychanalyse ?... sinon à la rubrique "conscience", à propos de la "problématique de la prise de conscience" (dans la théorie de la cure), elle-même psychanalytique)".

L'expression comme telle, sans être considérée comme majeure, n'en est pourtant pas tombée en désuétude, au moins quant à ce qu'elle est censée viser (des processus psychiques en cause). Au demeurant, elle surgit à tout moment dans le langage courant des analystes... et de leurs patients.

Il va donc falloir, cette prise de conscience, l'allonger sur notre divan, la faire parler de son passé - sans trop nous faire d'illusions sur son désir d'être élucidée, ni sur nos capacités de mener cette cure à bien, surtout dans un si bref délai. Donnons-nous en tout cas pour règle d'être disponible, "naïf" : d'une part pour tenter, au cours de cette tâche, de ne pas simplement retrouver ce que nous savons déjà, de l'autre parce que nous sommes censés ignorer, du moins comme "représentation de chose", les techniques pré-analytiques dont elle va nous parler.

Les trois surprises d'une re-lecture

Or les premières séances - c'est-à-dire cette relecture "naïve" des Etudes sur l'hystérie et des let-

tres à Fliess nous apportent, à côté de leur richesse clinique et des premières théorisations qui en sont faites, quelques surprises que nous voulons, naïvement, relever comme telles.

1 - La première surprise est que l'expression "prise de conscience" n'est que rarement utilisée dans ces textes (et non répertoriée dans l'index des Etudes).

Par contre, l'expression la plus courante est "rappel de souvenir" ou "retour de souvenir", voire "remémoration".

Doit-on en déduire :

- que "prise de conscience" n'est pas considérée comme expression ou concept technique, mais simplement utilisée à titre descriptif, au sens du langage courant?
- que, techniquement, ce n'est pas la prise de conscience en soi qui est visée, mais le rappel de souvenir, avec ce qu'il comporte de "plus" (nous verrons bientôt que c'est plutôt le cas : je ne veux ici que pointer ce problème).

2 - Deuxième surprise : le rappel de souvenir (plutôt que la prise de conscience, donc) est alors recherché par l'hypnose. Et voilà que notre naïveté va s'en étonner. Ainsi, on endort la conscience ... pour l'augmenter, l'élargir, l'éveiller ? Curieuse contradiction ! Car si la conscience (du patient) est à ce point réduite, dissociée, si elle a oublié un souvenir (pathogène), c'est qu'elle a ses raisons pour cela. Et si ce souvenir

est découvert, deviné par le thérapeute, ceci par voie indirecte (par l'hypnose... voire par un tiers ⁽¹⁾), comment la conscience, qui n'en voulait pas, va-t-elle accepter, intégrer ce souvenir ?

Certes, Freud répond en partie à ces questions: la raison de l'oubli, c'est le refoulement ("l'aversion du moi"); et, quant à l'acceptation par la conscience, il tente d'expliquer comment elle se fait (nous y reviendrons si possible)... mais, bientôt, cette explication ne le satisfait plus - ni non plus, on le sait, les techniques pré-analytiques.

Notre surprise est ainsi justifiée, et les problèmes soulevés mériteront d'être repris.

3° - Troisième surprise, reliée à ce qui précède c'est le caractère littéralement combatif - et avoué comme tel - de la technique ; avec, corrélativement, un fort investissement de cette "arme". En voici quelques exemples :

Dans les Etudes, p. 277 : "Il s'agit surtout pour moi de deviner le secret du patient et de le lui

(1) Un cas de ce genre est cité (Etudes, p. 221), celui d'une jeune femme ayant des accès de torpeur; l'ancien médecin ayant indiqué qu'ils avaient commencé après qu'une gouvernante (renvoyée par la suite) soit venue dans le lit de la patiente enfant- "le traitement consista simplement à révéler l'explication à la jeune femme..."

lancer au visage. Il est généralement obligé de renoncer à nier" ⁽¹⁾. Un peu plus haut : "Les résultats"⁽²⁾ nous ont appris ce qu'il est nécessaire d'imposer au malade". Même page : "Le procédé par pression ne connaît pas d'échec ...". Dans les Lettres à Fliess, p. 200 : "Je parviens à faire plier son caractère" (à propos d'un malade qui "se rebiffe")...

Nais n'insistons pas, là non plus, puisque Freud a rapidement été conduit à abandonner cette technique (il en fera plus tard la critique), ainsi que l'attitude correspondante⁽³⁾.

Prise de conscience et rappel du souvenir

Voilà donc pour les surprises. Quant aux premières explications et théorisations, quelles sont-elles, au niveau de ce qui nous intéresse ?

Sur le premier point, objet du présent travail, qu'est-ce que la prise de conscience, ou le rappel de souvenir ? Là, aucun doute. Dès la "Communication préliminaire" (1893), nous sommes fixés : la méthode

(1) C'est nous qui soulignons.

(2) . . .du procédé par pression.

(3) Toutefois, après l'abandon du procédé par pression, on trouve chez lui - notamment dans les Cinq Psychanalyses - une pression par explications devant laquelle certains patients "se rebiffent". Ce n'est que plus tard (1910) que paraît l'article critique sur l'"Analyse sauvage".

cathartique implique, comme son nom même l'indique, non seulement le rappel de souvenir (pathogène) mais l'éveil de l'affect lié au souvenir, le récit détaillé de ce dernier, le fait que le malade donne à son émotion une expression verbale ("l'affect se déverse verbalement").

L'efficacité vient ainsi de l'abréaction, c'est-à-dire de la décharge d'affects, jusqu'alors étouffé et "liés" à l'acte psychique refoulé. L'accent est donc mis, d'emblée, sur l'aspect économique (et dynamique : conflit entre l'affect et l'aversion du moi). Freud y reviendra sans cesse, soulignant par exemple, dès ce moment, qu'un souvenir sans affect est inefficace.

A partir de là, deux acceptions de la prise de conscience sont possibles :

- L'une, mineure, valorisant le terme "conscience". La prise de conscience indiquerait seulement, soit un changement de système (dans la première topique : passage du système ICS au système perception-CS), soit un changement de "qualité" (dans la seconde topique : ce qui était inconscient prend la qualité de conscience). Dans cette acception, l'expression "prise de conscience" est surtout descriptive, simple moment perceptif.

- L'autre acception, plus métapsychologique, - mettrait l'accent sur "prise de...", à entendre comme processus psychique, non plus seulement au sens topique, mais économique-dynamique de "prise" (emparement, intégra-

tion, possession, investissement) et, Freud le dit, de surinvestissement, comme dans la fonction de l'attention.

Le plein sens de l'expression "prise de conscience" serait ainsi de la voir comme processus, mécanisme psychique (voire concept métapsychologique), et sans que soit précisé l'objet sur lequel elle porte - sous réserve que, dans la pratique, ladite expression est suivie de la désignation de cet objet (prise de conscience de quelque chose : sentiment, etc.).

A partir de là, également, peuvent se différencier prise de conscience et rappel de souvenir - que Freud utilise alors comme équivalents (plus tard, rappel de souvenir deviendra plutôt "remémoration").

En effet, dans "rappel de souvenir", l'accent est davantage porté sur l'objet du processus, à savoir le souvenir, tout en indiquant l'aspect économique-dynamique ("le rappel"). Par contre, l'objet étant ainsi précisé (le souvenir), le processus en cause en est d'autant plus spécifique et étroit. Il ne pourra concerner que le rappel de quelque chose qui existe, qui a existé (le souvenir, oublié). Cette expression ne pourra donc pas être utilisée hors de ce champ - par exemple au sujet d'une dimension (caractéristique) jusque là inconnue de nous qui nous apparaît, brusquement, comme faisant partie de nous : il ne s'agit pas là d'un souvenir oublié, refoulé, mais bien de la prise de conscience de quelque chose de nouveau, d'inconnu.

La prise de conscience apparaît ainsi comme un processus plus large et général que le rappel de souvenir - qui n'en sera qu'un cas particulier et qui même, on le verra plus loin, ne comportera pas nécessairement une prise de conscience, au sens large.

Cette façon de différencier rappel de souvenir et prise de conscience a-t-elle quelque intérêt ? La discussion le précisera peut-être. Mais voyons un cas clinique où elle pourra s'appliquer.

Exemple clinique

Il s'agit d'un homme de trente ans, qui m'est adressé pour névrose obsessionnelle, apparemment légère - en fait, compliquée d'une névrose de caractère (de type obsessionnel) avec sentiments de doute, d'échec, et inhibitions.

Dans la perspective qui nous intéresse, trois étapes de la cure peuvent là être indiquées

1° - Dans une première période le patient, peu à peu, prend conscience de ses échecs comme tels : dans ses études, sa vie amoureuse et sociale, son travail - autrement dit, prend conscience, plus largement que jamais, de ses symptômes. Ceci, certes, grâce à des souvenirs, mais qui sont mobilisables, n'ont jamais été oubliés - voire dont certains ont été ressassés, ruminés.

2° - Dans la seconde phase va se faire progressivement

la prise de conscience que certains de ces échecs puis d'autres, puis presque tous, ont été littéralement préparés, organisés par lui.

Ce n'est pas un rappel de souvenir. Il ne se souvient nullement, à ce stade, d'avoir sciemment voulu ces échecs. Il constate simplement que "tout se passe comme si" et qu'il y était certainement pour quelque chose. Par exemple, à propos de ses études, il n'a jamais oublié son ambivalence : soit s'y intéresser, travailler, soit aller jouer, plus tard aller courir les filles "comme les autres" ("et c'était toujours le second côté qui l'emportait, d'où échec"); même jeu avec les femmes (attiré par l'une, il allait vers une autre, etc.), ainsi que dans ses - rapports avec les parents et les "grandes personnes".

Dans cette deuxième phase, il y a eu ainsi non pas rappel de souvenir mais, peu à peu, élaboration d'une prise de conscience d'un comportement répétitif d'échec qu'il ne s'était jamais "représenté" comme tel (c'était, pour lui, porté au compte de la mauvaise ambiance éducative ou de la malchance). Et déjà, la différenciation que nous avons faite nous permet d'aller un peu plus loin, dans une direction que le travail de L. Couty développera mieux encore : à savoir que ces prises de conscience sont, finalement, des "prises de sens", puisque des événements, facteurs, éléments connus prennent ainsi un autre sens, modifiant toute la perspective du patient sur lui-même, sur sa vie - comme aussi sur la cure et sur ses motivations à cet égard.

Parallèlement, au cours de ces deux premières phases- et comme il est fréquent, du fait de la névrose de transfert (où le conflit défensif est investi, ce qui permet un certain dégagement à l'extérieur) - deux des symptômes majeurs ont pratiquement disparu :

la semi-impuissance (éjaculation précoce) et les mauvaises relations conjugales (disputes, scènes de jalousie). Plus spécialement dans la seconde phase :

- d'une part, il y a quasi-disparition de la motivation explicite qui l'avait amené à l'analyse, à savoir : la peur d'avoir un enfant et, surtout, la peur de mal

l'élever, d'en faire un névrosé comme lui (voire peur qu'il soit anormal). Peur aiguë, à l'époque, sa femme étant alors enceinte (elle fera, bientôt, une fausse couche spontanée). Cette peur passe ainsi au second plan et il envisagera ensuite, sans angoisse particulière, la perspective d'avoir un enfant;

- d'autre part, ses inhibitions sociales sont très atténuées, ses contacts améliorés; ses rougeurs, son érythrophobie ont disparu;

- enfin, ses inhibitions dans le travail diminuent nettement, au point (il en est surpris) qu'il est apprécié, promu - puis entre dans une autre entreprise dans des conditions encore meilleures.

Néanmoins, il se plaint toujours de ses angoisses et inhibitions devant ses responsabilités (certes alors plus larges), les décisions à prendre, les réunions de travail.

3°- Dans la troisième phase, actuelle, nous arrivons à l'orée des rappels de souvenirs (voire de fantasmes).

Certes, il y a eu déjà de nombreux rappels de souvenirs - mais, répétons-le, aucun d'entre eux n'avait été oublié, ni ne lui paraissait indiquer la ou les sources de la répétition des échecs. Certes, aussi, les gains quant à la symptomatologie et à un certain dégagement du moi ne se sont pas faits sans résistance.

Or la phase actuelle, précisément, s'inaugure par une résistance beaucoup plus forte : silences, rêves rares, enchevêtrés ou absents, pratiquement sans associations, séances vécues comme corvées, pas envie d'y venir, voire désir de s'en aller (plusieurs fois, il se lève avec l'intention de partir tout en exprimant sa honte et son mécontentement de soi quant à son incapacité). S'il parle quelque peu, du reste, c'est pour se plaindre : de ses difficultés, de sa tendance à ne rien (savoir) finir, de son incapacité à aller plus loin dans l'analyse, mais aussi de sa difficulté à la quitter.

Ce moment, nous le savons, est signe que nous approchons d'un refoulé plus important Freud l'indique dès les Etudes sur l'hystérie : "Je devais vaincre, dit-il, une force psychique qui s'opposait à la prise de conscience (au retour du souvenir)⁽¹⁾ des représentations pathogènes" (p. 216) et, plus loin : "Sans doute s'agis-

(1) C'est là qu'il donne les deux expressions comme équivalentes.

sait-il justement de la force psychique qui avait elle-même concouru à la formation du symptôme hystérique en entravant, à ce moment-là, la prise de conscience de la représentation pathogène".

C'est ainsi que Freud découvre, à l'époque, la résistance (plus tard, il verra son lien étroit avec le transfert). Nous y reviendrons bientôt, après un rapide retour à notre cas.

La résistance du patient est donc interprétée et perlaborée dans le transfert, mise en rapport avec son histoire, en particulier avec sa relation au père. Dans les phases précédentes, l'Oedipe et les réactions d'échec comme culpabilité et punition avaient été déjà interprétées.

Maintenant, la résistance dans la cure et les formes qu'elle prend nous permettent de les interpréter non plus seulement ainsi, ni comme incapacité (d'aller plus loin), donc comme passivité, mais comme attitude active, désir de rendre l'analyste impuissant, d'être par là plus fort que lui, de lui "résister" et de le frustrer du désir qu'il est censé avoir de guérir le patient - de même que les échecs, notamment dans les études, étaient une façon de châtrer le père (dont il était le fils unique) de son désir que ce fils ne soit pas, comme lui, un simple cheminot, mais un "Monsieur", qui lui fasse honneur.

Une partie de la résistance de transfert étant ainsi dépassée, nous voyons surgir, maintenant, des

rappels de souvenirs selon trois chaînes :

Première chaîne, la plus superficielle : il se rappelle nettement (et "revit") la haine intense éprouvée contre le père - qui lui interdisait de courir les filles ("les études d'abord"). Il se souvient avec précision de tels jours, en tels lieux, où il s'est explicitement formulé qu'il voulait arrêter ses études, travailler ... et courir les filles. Souvenirs pourtant tardifs (14 - 16 ans), mais jusqu'alors oubliés, et qui lui précisent son désir actif de contrarier le désir du père - et, dans la cure, de ne pas aller plus loin.

Deuxième chaîne : il se rappelle brusquement des rêveries, dans sa petite enfance, d'être plus fort que le père, qui l'attrapait sans cesse et le battait : "Je me voyais lui tordre les bras par derrière, comme il me faisait pour me battre, et je lui disais : tu vois, je suis le plus fort, arrête de faire ça ... " ... ces rêveries survenant après une "connerie", quand il savait qu'il serait battu au retour du père. Et il ajoute "C'était un rêve mais, au moment de l'exécuter..."

Là encore il prend conscience, par rappel de souvenir (chargé d'affects) d'un désir actif, dont il se souvient, de dominer son père, de l'immobiliser, voire de "l'exécuter" (lui-même fait l'association). Parallèlement, il voit la répétition de ce désir dans la cure (paralyser l'analyste, supprimer son action... ou le supprimer) et dans son travail : lors d'une dis-

cussion récente sur une décision qu'il a à prendre, il se sent si agressif (comme dans la rêverie de supprimer le père), si angoissé là devant, qu'il se retire et laisse un autre décider à sa place.

Troisième chaîne : en association avec les rêveries de bagarre avec le père (cheminot) il dit son admiration pour les locomotives, pour leur puissance, qui lui faisait peur aussi (à les voir et entendre passer) : "Je tremblais comme une jeune fille " dit-il associant là sur sa peur de la nuit, des fantômes, puis peur des bruits venant de la chambre parentale - bruits déjà évoqués, mais qu'il sait maintenant en connexion avec le père-locomotive et sa position (notamment passive) par rapport à la scène primitive (on voit mieux aussi le : " Arrête de faire ça") - ceci étant lié à deux autres faits :

- un des symptômes qui l'a amené à l'analyse était aussi qu'il se sentait, parfois, efféminé ;
- historiquement, sa mère souhaitait une fille et l'a élevé, dans ses premières années surtout, comme une fille (le père, lui, voulait un garçon ; il y avait déjà une sœur aînée).

Là surgit de nouveau, apparemment, un souvenir : il a souvent regretté d'être un garçon (car "c'est difficile") et souhaité être une fille, une femme.

Cet aveu est fait avec gêne. Car le souvenir n'était nullement inconscient. Ce désir lui vient encore

à l'esprit, actuellement, dans les moments difficiles. Il est donc présent, conscient, mobilisable comme tel.

Ce dernier matériel n'est ainsi ni un rappel de souvenir (puisque'il est présent, n'a jamais été oublié), ni une prise de conscience (il s'agit d'un souhait conscient).

Certes, et notamment dans le transfert, il y a quelque chose de l'un et de l'autre, puisque il a "caché" ce matériel (il y a bien refoulement au niveau des affects, désirs, souvenirs, comme aussi au niveau du lien entre représentation de mot et représentation de chose : notion essentielle encore, à notre avis, pour aborder celle de la prise de conscience; le temps nous manque pour le faire, et nous avons choisi une autre voie - tout en souhaitant que la discussion y revienne) - mais le mécanisme en cause à propos de ce dernier matériel (désir d'être femme) nous paraît être de l'ordre du clivage du moi. Freud y revient souvent, en particulier;

a) à propos du déni chez le fétichiste,

b) à propos de la négation (1925) dont il dit : "Un contenu (de représentation ou d'idée) refoulé peut donc devenir conscient à la condition qu'on puisse le nier. C'est une manière de connaître le refoulé, mais une acceptation intellectuelle, l'effet essentiel du refoulement subsiste". Mieux, ajoute-t-il : on, peut vaincre la résistance, imposer la pleine acceptation intellectuelle (du refoulé) mais le processus de refoulement n'est pas supprimé pour autant.

Il développe du reste ce point pour expliquer le fonctionnement de notre jugement et assimile ensuite :

- la négation, forme de rejet, (appartient) à la pulsion destructrice.

- l'affirmation, substitut de l'absorption, (appartient) à l'Eros, ce qui l'amène, une fois de plus, à évoquer :

c) la psychose, et son négativisme, appartenant donc à la pulsion destructrice (on retrouve là notre question liminaire sur la prise de conscience chez le psychotique).

En guise de conclusion partielle.

Ce cas nous a ainsi permis, nous l'espérons, d'illustrer cliniquement la différence entre prise de conscience et rappel de souvenir (remémoration), avec ce qui peut s'en déduire quant au sens de ces deux ex-pressions, en tant que mécanismes psychiques, et quant à leur place respective dans la théorie et la pratique de la cure.

Si Freud, dans ses premiers textes, les donne comme équivalentes, il apporte bientôt - et dès ce moment, par les faits cliniques eux-mêmes - de quoi les différencier.

Il apporte aussi, dès les Etudes sur l'hystérie, le découverte de la résistance, qui annonce celles

du transfert, de la répétition et de la perlaboration (dont l'exemple cité donne une rapide illustration).

A partir de ces premiers écrits freudiens vont ainsi se mettre en place, peu à peu, ces divers facteurs agissants de la cure (facteurs complexes et étroitement liés entre eux). Parmi eux, la position de la prise de conscience va à la fois se préciser et se compliquer, par les problèmes considérables qu'elle pose.

Après ce que nous en rappelions plus haut (à propos de la négation), Freud dit aussi : "Nous nous rendons constamment coupables d'une confusion entre le fait qu'une perception émerge phénoménalement dans la conscience et cet autre fait qu'elle appartienne à un système psychique hypothétique, auquel nous devrions donner un nom conventionnel quelconque, mais que nous appelons du même nom de conscience (le système CS) (1):

Et, bien que de nombreux textes y reviennent, il semble qu'aucune synthèse n'en ait vraiment été tentée depuis, au moins à notre connaissance, alors qu'un tel travail eût mérité d'être entrepris. Freud lui-même, encore en 1938, - dans l'Abrégé de psychanalyse (p.18) -traite la conscience

(1) ... ceci à propos de la difficulté à distinguer, chez l'enfant, les processus conscients et inconscients (in "L'homme aux loups", Cinq Psychanalyses, p. 406).
(C'est moi qui souligne).

et la qualité de conscience comme "... un fait sans équivalent qui ne se peut ni expliquer ni décrire. Cependant, lorsqu'on parle de conscience chacun sait immédiatement, par expérience, de quoi il s'agit.

Cette "entrée en matière" peut ainsi se suspendre sur les questions qu'elle a pointées ou rappelées et, notamment :

- celle de la différenciation entre prise de conscience et remémoration, confondues dans les premiers écrits de Freud,
- celle de la place de la prise de conscience par rapport aux autres agents de la cure (ce sont ces deux questions, la première surtout, que nous avons tenté d'éclairer et illustrer),
- celle du mécanisme même de la prise de conscience (que nous n'avions ni l'intention ni la possibilité de traiter dans la perspective qui était la nôtre),
- celle de la place et de l'effet de la prise de conscience respectivement chez le névrotique et le psychotique - ceci rejoignant la question même posée au début de ce travail (et semblant mettre en cause le mécanisme de clivage du moi).

A. Béjarano

L. Couty

II - LA PRISE DE CONSCIENCE DANS LA DYNAMIQUE DE LA
CURE

Introduction :

Je reprendrai pour ma part la question du sens et de la portée de la prise de conscience en analyse, en l'envisageant sous différents aspects :

- son objet (ou son champ)
- son processus
- sa fonction

c'est-à-dire la question de son pouvoir et de ses limites. Suffit-elle à rendre compte de tout ce qui advient dans le champ analytique ? Doit-elle être la visée principale de l'analyse ?

Son objet :

En ce qui concerne son objet, un bref rappel historique nous constatons, dans l'évolution de la pensée freudienne, une extension du champ assigné à la prise de conscience. A l'origine, prise de conscience d'un souvenir traumatique (dans les Etudes sur l'hystérie), puis des résistances qui s'opposent au retour du refoulé (De la technique psychanalytique), elle devient la prise de conscience globale de tout un passé vécu

et répété dans le transfert, lui-même n'étant qu'un fragment de répétition au service de la résistance.

Le but cependant reste le même, quelle que soit la technique employée : combler les lacunes de la mémoire ou de la perception consciente et vaincre les résistances de refoulement.

Mais le changement d'objet n'entraîne-t-il pas un changement de sens dans la prise de conscience même ?

Dans "Construction dans l'analyse" en 1937, Freud nous dit qu'en l'absence de certains souvenirs ir-
retrouvables, la reconstruction du passé, à l'aide des indices fournis par le patient, peut en tenir lieu et entraîner la même conviction qu'une remémoration.

L'accent n'est plus mis sur la retrouvaille des souvenirs oubliés mais sur un minutieux travail de reconstitution du passé (comparable à celui de l'archéologue) qui permettra au sujet la connaissance et la maîtrise de sa propre histoire (au delà des déformations et altérations imposées par le refoulement).

Cette décentration de la prise de conscience par rapport au souvenir tient à l'apparition du transfert sur la scène analytique, ou plutôt à sa prise en considération par l'analyste qui, jusque-là, le méconnaissait et à son utilisation systématique comme levier de la cure.

Voici comment Freud décrit la première apparition du transfert positif ou amoureux : "La scène

a entièrement changé, tout se passe comme si quelque comédie eût été soudainement interrompue par un événement réel, par exemple, lorsque le feu éclate pendant une représentation théâtrale". (De la technique psychanalytique, page 119).

L'analyse prendra véritablement naissance dans cette contradiction, voire ce paradoxe, entre le fait de se rappeler et le fait de revivre quelque chose ; "Le patient répète pour ne pas se rappeler", mais ce dont il se défend, il va être amené à le revivre. Le transfert est une mise en acte ou mise en scène de ce qui a été oublié ou refoulé et pourtant c'est sur lui que l'analyste va s'appuyer pour retrouver le chemin du passé.

La prise de conscience du transfert permettra de rompre le cycle de la répétition pour déboucher sur la remémoration et la reconstruction.

Elle ouvrira par là une nouvelle dimension dans l'analyse qui est celle de la reconnaissance d'un vécu actuel avec toutes ses implications émotionnelles comme appartenant aussi au passé. C'est en rétablissant cette communication entre passé et présent que le sujet retrouvera son unité déchirée par le refoulement.

Seule l'interprétation viendra à bout, toujours difficilement, de cette compulsion à la répétition (qui annonce la pulsion de mort) et que Freud oppose à la compulsion au souvenir.

L'analyste, en s'appuyant tantôt sur le trans-

fert positif, tantôt négatif et après un dur labeur de perlaboration des résistances, parviendra à mettre le patient devant cette évidence : le transfert n'était qu'une reviviscence, une illusion. Freud nous dit : "Le transfert crée une sorte de domaine intermédiaire entre la maladie et la vie réelle, domaine à travers lequel s'effectue le passage de l'une à l'autre". ("Remémoration, répétition, élaboration", De la technique psychanalytique, 1914, p. 113).

Son processus

Mais comment s'effectuera ce passage et par quel processus ?

Il s'agira toujours de supprimer le refoulé, mais comme "on ne peut supprimer un ennemi en son absence ou en effigie", il sera nécessaire d'abord de le re-mettre en vie. Le "moi" du patient, pris au leurre de l'objet transférentiel, consentira à abandonner ses résistances, à revivre ce qu'il a banni, chassé de son souvenir.

A la force d'attraction exercée par l'inconscient sur le refoulé s'opposera une force plus grande exercée par le transfert.

Nous pouvons nous demander quelles sont les énergies dont dispose la conscience pour réinvestir les phénomènes inconscients et les sortir de leur état de non-conscience. Comment ce qui avait été soustrait à la conscience peut-il lui être restitué ?

Du point de vue économique, la conscience n'est qu'un surinvestissement des traces mnésiques refoulées, qui nous permet de percevoir les qualités psychiques, par opposition à la quantité qui régit les phénomènes inconscients. Mais dans l'Abrégé de psychanalyse, la question de la nature de la conscience revient, insistante, et nous voyons chez Freud cette double tendance d'en réduire la portée par rapport aux autres phénomènes psychiques et en même temps, tenter d'en maintenir la place de choix : "La conscience n'est qu'un niveau d'organisation psychique plus élevé, elle ne constitue pas l'essence psychisme. Elle n'est qu'une qualité inconstante plus souvent absente que présente... et pourtant c'est la seule lumière qui brille pour nous et nous guide dans les ténèbres de la vie psychique". (Abrégé, 1938, p.19) et dans Métapsychologie : "La conscience est l'aboutissement d'un long processus qui passe par l'inconscient comme par un niveau préparatoire pour atteindre sa plus haute mise en forme psychique dans la conscience".

Dans cette perspective, la prise de conscience n'est qu'une phase terminale qui se produit spontanément, le signe qu'un processus psychique n'a pas été entravé. La prise de conscience viendra prendre la place de la trace mnésique durable, car tout phénomène psychique, qu'on l'appelle charge, excitation ou investissement tend, passé un certain degré d'intensité à devenir conscient.

Sa fonction

Comment le processus analytique va-t-il pouvoir aller contre le courant du refoulement, des résistances et de la répétition, autrement dit du transfert ?

La force principale sera la tendance spontanée de l'inconscient à s'imposer au conscient, à occuper et à investir pleinement le système Pcs-CS, dès que les forces refoulantes sont mises en échec.

L'analyste travaillera sans cesse avec ces deux courants de l'appareil psychique mis en évidence dans le rêve : l'un progrédient, l'autre régrédient; l'énergie libérée progressivement au cours de ce processus ira réinvestir les traces verbales (puisque la seule issue dans la cure est la verbalisation). Celles-ci permettront la traduction des émois refoulés en langage conscient et apporteront la pleine et entière évidence d'un déjà-vécu.

Mais dans cette réélaboration continue des matériaux inconscients par la conscience et (inverse-ment), l'acte de dénouer les associations pathogènes sera aussi déterminant que l'acte de relier les contenus de conscience dissociés et fournira un nouvel apport d'énergie à ce renouveau psychique.

La fonction de la conscience dans cette perspective n'est pas seulement celle d'un organe de perception des qualités psychiques comparable à un organe des sens pour les perceptions extérieures, mais un véritable

organe "du sens psychique".

La prise de conscience aura pour fonction de "redonner sens" aux premières expériences vécues, de les réintégrer dans le courant de conscience après les avoir portées à la connaissance de sujet.

Si nous nous posons maintenant la question des conditions et des limites de cette prise de conscience, nous constatons que cette sorte de mutation du transfert à laquelle nous assistons au cours de l'analyse a pour condition préalable la renonciation à la satisfaction des exigences libidinales et affectives revécues dans la cure et le deuil de "l'objet perdu initial".

Ce changement radical dans l'orientation de la cure repose pour une large part sur des remaniements au niveau même du fonctionnement de l'appareil psychique, survenus à la faveur de nouvelles introjections entraînant la modification des identifications primaires et secondaires et un changement dans la répartition des énergies entre les instances. Ces transformations en grande partie inconscientes se seront produites à l'occasion de l'expérience cruciale du transfert et représenteront les traces laissées par son passage, une fois le transfert résolu.

C'est pourquoi, dans le déroulement de la cure, sans négliger la prise de conscience qui permettra le dégagement de l'emprise du transfert (et par là du principe de plaisir), nous resterons attentifs à ce qui

se déroule en deçà de la prise de conscience, où les processus psychiques s'élaborent en premier lieu : dans l'inconscient.

Les exemples cliniques qui suivent visent à illustrer la fonction de la prise de conscience comme prise de sens à l'intérieur de la cure.

1^{er} cas : celui d'un patient d'une quarantaine d'années, en analyse depuis trois ans.

Il s'agit ici d'un souvenir apporté dès les premières séances, avec un caractère de dramatisation habituellement absent du souvenir-écran :

"J'étais poursuivi par ma mère, je m'enfuyais jusqu'au fond du jardin pour lui échapper et au moment où elle allait me rattraper, j'ai marmonné presque à voix haute : je veux ma mort".

Il est poursuivi de remords à la suite de ce vœu, car il pense avoir commis un péché mortel et n'ose se confesser. Il se confie enfin à sa mère qui le rassure et le renvoie au prêtre, mais au moment d'avouer sa faute, il dit un mensonge à la place, ce qui aggrave son sentiment d'une faute irrémédiable. C'est à cet événement qu'il rattache toutes ses "ruminations mentales" ultérieures et les "tortures morales" de son enfance.

Quelques mois après, il raconte à nouveau cette scène, mais au lieu de dire : "je veux ma mort", il prononce très distinctement. "je veux ma mère". Après

un moment de stupéfaction et de dénégation, il arrive à une nouvelle formulation de son souhait : "J'ai peut-être voulu la mort de ma mère parce qu'elle allait me rejoindre pour me punir et je voulais échapper à cette peur."

En un troisième temps, au moment où son désir possessif et exclusif pour sa mère tend à s'affirmer dans le transfert, il découvre un nouveau sens : "Je veux ma mère pour moi tout seul, je veux la posséder", en même temps qu'il revivra sa haine et sa jalousie vis-à-vis des autres enfants qu'elle a mis au monde.

Ce désir pour la mère frappé d'un interdit de mort barrera la route à tout désir sexuel ultérieur pour les femmes et sa satisfaction restera fixée à des fantasmes masturbatoires fortement culpabilisés tels que : "voir des enfants nus ou assister à leur déshabillage."

Par le moyen de ces fantasmes régressifs, il pourra maintenir son désir pour sa mère malgré l'interdit et, dans le transfert, il cherchera à satisfaire son désir masochiste "d'être un enfant livré sans défense aux mains de la mère".

Ce souvenir a certainement été précieusement conservé en raison de l'extrême condensation de sens dont il était porteur, compromis satisfaisant entre le désir et la défense, fonctionnant à la fois comme masque et révélateur du fantasme.

Son élaboration progressive, après remise en

activité du fantasme par le transfert a permis les remaniements de ce souvenir-écran gardé comme jalon sur le chemin du refoulement.

2ème cas : celui d'un homme de 29 ans, non marié, dont la crainte consciente est celle d'être homosexuel, motif principal de son entrée en analyse.

Ses premières relations sexuelles avec les femmes ont été tardives et insatisfaisantes : "je m'y force sans plaisir, pour me prouver ma virilité", dit-il.

Je citerai deux moments de la cure marquant deux étapes dans la prise de conscience.

La première est la découverte, surprenante pour lui, du rôle qu'il joue auprès des femmes : "Je me laisse aimer": dit-il, "je ne leur donne rien. C'est exactement ce que ma mère attend de moi. Elle m'a toujours parlé des femmes avec mépris, et je me comporte avec celles-ci comme ma mère aurait aimé le faire si elle avait été un homme".

Soulignons que cette prise de conscience a été précédée dans la séance par la communication d'une sensation étrange causée par un jeu de reflet dans la vitre de la fenêtre : le fauteuil et le divan font face à cette fenêtre, la lumière est allumée, les rideaux ne sont pas tirés et il découvre dans la vitre nos deux images réfléchies.

"Ce qui me gêne, dit-il, c'est que vous me

voyez vous regardant". Cette gêne est certes liée au plaisir ressenti comme défendu de me voir pendant la séance, mais cette perception de nos deux images réunies et figées dans un double regard ressemble à un fantasme d'union narcissique à la mère. Cette vitre est le garant contre toute séparation angoissante suscitée par l'analyse tout en maintenant un contact à distance. Ce reflet intrigant joue comme reviviscence, dans le transfert, du moment crucial de réassurance narcissique concomitante de la différenciation d'avec la mère. Elle extériorise, dans ce lieu extérieur privilégié qu'est l'analyse, ce qui se passe en lui comme remaniement de son identification narcissique. Aussitôt après, il pourra reconnaître son identification au désir de sa mère, tout en prenant distance vis-à-vis de ce désir.

Cette phase de l'analyse en prépare une autre où il s'aperçoit de la répétition dans le transfert de sa relation à son père.

Ce patient dit, en commençant sa séance, "qu'il éprouve une vive appréhension devant toute interprétation et qu'il la redoute comme un mauvais coup préparé pour le faire tomber dans un piège".

Il met alors en relation la situation analytique et celle où il se trouvait quand son père le faisait travailler le soir à ses versions latines. A une séance précédente, il est parti en me demandant à quelle heure était mon prochain "cours" et très souvent, après une intervention, il ne répond : "Vous m'avez traduit ceci, mais je n'ai pas compris", etc.

Ce jour-là, il racontera la fin de ces "séances" (de traduction) avec son père : "Mon père, au cours de ces traductions, s'énervait de ma lenteur et finissait par me battre sur la tête avec sa canne (le père est en effet infirme). Aussitôt après, dit-il, ma résistance cédait, mon père devenait très gentil avec moi, je comprenais tout et le travail se terminait facilement."

Le rapprochement entre ce rappel de souvenir et ce qu'il a dit au début de la séance sur "sa crainte des interprétations comme d'un mauvais coup" lui apporte la pleine évidence d'un revécu dans l'analyse, avec la prise de conscience du désir et de la crainte qui sous-tendent le transfert paternel.

3^{ème} cas : celui d'un jeune homme de 24 ans sur le point de terminer son analyse. II s'est marié en cours de traitement (ce qu'il a ressenti comme transgression).

Il parle du dernier obstacle à la terminaison de son analyse : "J'ai peur de rendre ma femme malheureuse, d'être stérile, je continue à me livrer à la masturbation lorsqu'elle me refuse une relation sexuelle."

Après un silence, il ajoute : "L'analyse est un miroir absolu". Puis, sur un ton différent, très concentré : "C'est une idée qui me vient souvent en ce moment, quand je ne suis pas ici, que je traite ma femme comme vous. Je la maltraite et je me venge de vous."

Je lui fais constater l'ambiguïté de cette expression. "Je traite ma femme comme vous".

Il saisit aussitôt et se met a rire : "C'est vrai aussi que je traite ma femme comme vous, comme vous me traitez, ou plutôt comme je ressens que vous me traitez, durement."

Ce qu'il avait fui dans l'analyse en se mariant a fait de sa femme un objet de projection (identification projective) de cette partie de lui-même refusée (a savoir sa position passive masochique féminine dans le transfert).

Ce qui a été soustrait à la situation analytique et agi dans le mariage n'a pu être restitué et réinséré dans le transfert que vers la fin de son analyse comme une partie de lui-même qu'il peut reconnaître sans angoisse.

La prise de conscience a bien une fonction de dégagement par rapport au transfert (miroir absolu où il s'absorbait), mais elle n'est que le signe témoignant du trajet accompli.

L. Couty

Christiane Guillemet

LE SUJET ET LA DIFFERENCE

Comme chaque psychanalyste, je poursuis mon enquête personnelle sur l'analyse. Je poursuis mon enquête et l'enquête se poursuit en moi. De là, je pense, vient le problème, car je suis en accord avec la formulation de PUJOL "être analyste, c'est accepter d'avoir la pensée divisée", accepter d'être, en tant que sujet, dans l'écart de ces deux pensées de nature tout à fait différente, mais étrangement entremêlées l'une à l'autre: l'une d'ordre cartésien, l'autre d'ordre sauvage; l'une qui classe, ordonne, enchaîne; l'autre qui recueille, accumule et garde silencieusement en réserve; l'une docile, maîtrisable; l'autre indomptable, fougueuse, surgissant à l'improviste, étonnante, et ayant la faculté d'étonner; l'une qui nous confère une notion d'identité, l'autre qui nous suggère un peu de folie. Ce qui est le plus sensible, c'est que je suis là, témoin de cette différence, ne me sentant même exister que par elle.

Je voulais donc parler du sujet et de la différence, mais j'ai eu beaucoup de mal à soutenir mon intention première. Que s'est-il donc passé? Je me trouvais probablement comme un auteur en face de ses personnages. Ou bien ces personnages étaient là en quête d'auteur.

Je cherchais "le sujet" au niveau de la différence et continuellement il était masqué, et se présentaient alors des personnages redoutables "les CONCEPTS".

M'inspirant de Gilles DELEUZE je me demandais si la recherche analytique ne devait pas être une espèce particulière de roman policier, c'est-à-dire que "les concepts" doivent intervenir avec une zone de présence pour résoudre une situation locale. Ils changent eux-mêmes avec les problèmes; ils ont des sphères d'influence où ils s'exercent en rapport avec des drames et par les voies d'une certaine "cruauté". Ils doivent avoir une cohérence entre eux, mais cette cohérence ne doit pas venir d'eux. Ils doivent recevoir leur cohérence d'ailleurs. Ils doivent recevoir leur cohérence d'ailleurs.

Ce n'est pas que je m'insurge contre les concepts". Ce n'est pas non plus que je veuille seulement faire appel à une expérience vécue, mais au fur et à mesure de ma recherche, ces concepts faisaient l'objet d'une rencontre, d'une réalité vivante à l'état libre et sauvage et il était alors nécessaire de les dépouiller de leurs vieux vêtements usés, fatigués, déchirés, retournés qui leur donnaient un air de misère, de pauvreté, de lassitude.

L'écrit a toujours eu pour moi une relation particulièrement dangereuse avec la mort. Ecrire, c'est quelque part désirer oublier sa propre finitude, donc sa propre mort. Mais je ne pensais pas qu'à accepter cette relation, quelque chose d'autre se mettrait pour moi à revivre.

La découverte de l'inconscient est la preuve majeure que tout savoir n'est pas connaissance, il y a en nous un savoir que nous ne connaissons pas et la connaissance peut nuire à ce savoir. Je vais donc essayer à la limite de mon ignorance, c'est-à-dire à la limite du savoir de mon inconscient, car j'imagine que rien d'autre ne m'a poussé à écrire, de parler du sujet et de la différence.

Pourquoi la différence ? Parce que le jeu de la différence est ce qui constitue "le sujet" et ce à quoi il aura toujours à faire. Elle est le fond qui va permettre son dégagement, et il faudra ensuite qu'il se situe par rapport à elle, lors de la recherche de son identité en fonction de l'autre, des sexes et des générations. La différence, parce qu'elle est toujours déplacée et que le "sujet" doit se déplacer par rapport à elle, parce que c'est grâce à elle que la répétition pourra se déguiser. Parce qu'elle soutient la qualité, la quantité, l'espacement, le retard; elle soutient aussi bien la structure que l'histoire; elle est au point d'intersection de l'espace et du temps. D'emblée, le sujet est saisi et constitué par elle, et enfin, parce que c'est à travers elle que le sujet va percevoir son manque.

Quant au sujet : c'est du sujet de l'inconscient dont je veux parler. Je ne pouvais le trouver ailleurs que dans la clinique. Je vais donc vous parler d'un patient.

Le fragment d'analyse sur lequel je vais m'ap-

puyer s'est à peu près étalé sur quatre mois. Je le présenterai en raccourci et je n'apporterai dans cette observation que les éléments nécessaires à ma démarche.

Monsieur H. vient à l'analyse pour angoisse de Mort. Cette angoisse se manifeste parfois par des crises d'agitation nocturne assez aiguës.

Juif oriental de trente-quatre ans, bien inséré socialement dans notre civilisation occidentale, il détient un poste de choix et de prestige dans une organisation internationale, son métier l'entraîne à de nombreux déplacements aériens dans les différentes parties du monde et ces fréquents voyages déclenchent son angoisse.

Les deux premières séances tournent autour du "mauvais œil". Bien que cette croyance lui semble tout à fait irrationnelle, il ne peut maîtriser l'angoisse qu'elle provoque en lui. Ses crises se produisent dans des situations souvent analogues toujours après des soirées, avec beaucoup d'amis, dans un milieu oriental (car il n'éprouve jamais la présence du "mauvais œil" dans un milieu occidental), ce sont des soirées où il est très heureux de lui de sa famille, de ses amis, de la vie. Moments où il est particulièrement enviable, car ce sont là les conditions idéales pour être frappé par le "mauvais œil".

Le soir de l'anniversaire de Bruno, son fils, il

a une crise d'angoisse. Ce soir-là, selon les conditions précitées, c'était la fête. Il était très heureux, c'est un de ses amis, un homme "enviant", c'est-à-dire quelque chose de l'ordre de l'envieux qui porte le "mauvais œil" (j'insiste sur le mot enviant, ce n'était pas un lapsus de sa part, je reviendrai sur ce terme plus tard).

Revenons au "mauvais œil".

- il est de type slave,
- la fente en est oblique,
- la couleur bleue, délavée,
- le regard fixe et pâle.

"Vous voyez", dit-il.

En associant sur ceux qui peuvent, en dehors de cet ami, détenir le "mauvais œil", il pense à la mère d'un grand-oncle qui le terrorisait. Elle est morte subitement, un soir. Le matin, en se levant, dans cette immense maison orientale, pleine de monde et d'agitation, on lui a annoncé la mort de la tante. Il avait alors trois ou quatre ans. Cette tante avait ce regard-là. Il poursuit "je ne me trouve pas beau, mais pour ma mère, j'étais le plus beau. J'ai peur quand je regarde mes enfants d'avoir le "mauvais œil" pour eux et de leur nuire. Ils sont trop beaux. Quand ma femme me dit "regarde comme Bruno est beau", je lui dis "tais-toi". Pour ma mère, dès que j'étais malade, elle parlait du "mauvais œil".

Il ne trouve personne d'autre portant ce "mauvais œil" et c'est, pourtant, un regard connu.

Je l'incite à chercher ailleurs.

Il pense alors à un certificat de franc-maçonnerie de son père : il y avait un œil dessiné, mais il n'était pas bleu; il était bordé de rouge. Ce certificat était accroché au mur de la salle à manger. Puis, il se souvient brusquement d'une photo de lui, petit, à côté de son frère aîné, qui est très brun. "Je suis brun moi, mais lui, il l'est cent fois plus", puis regardant cette photo (imaginaire) avec une acuité qui la rendait présente, il découvre avec le plus grand étonnement qu'il a "les yeux fixes et pâles". De là, à s'apercevoir "qu'ici et maintenant", sur cette photo, il a le "mauvais œil", il n'y a qu'un pas, il le franchit allègrement, mais non sans une grande stupéfaction : "mais ce sont mes yeux", ce qui l'entraînera, la séance terminée, alors qu'il re-mettait sa veste, à dire "ce dont je suis sûr maintenant, c'est que c'est bien ce traitement-là qu'il me fallait", et à rejeter "jamais je ne l'aurais pensé, mais ce sont mes yeux".

Signalons qu'il avait subi pour ses crises d'angoisse qui entraînaient de longues nuits d'insomnie de nombreux traitements : du yoga aux tranquillisants.

Ses angoisses disparurent rapidement, presque magiquement, emportées vers d'autres rivages avec le "mauvais œil".

Il s'installe alors un très violent amour de transfert. Lors de ses déplacements, il a envie de m'écrire,

de me rapporter des bagues. Il est beaucoup moins libre dans ses relations avec les femmes, lui pour qui les premiers beaux yeux qui passaient étaient un vrai régal, maintenant non. Il a un point de comparaison et aucune autre n'y résiste. Pour moi, d'ailleurs, c'est un désir d'un autre ordre qu'il éprouve. Ce qu'il voudrait : c'est poser sa tête sur ma poitrine et rester là jusqu'à l'endormissement, dans un merveilleux état d'engourdissement, de nirvana, je dirais presque, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Les séances ne sont plus que prétexte à déclaration de ses feux et de sa flamme. Il parle bien. Et derrière le divan, il m'arrive alors parfois de philosopher intérieurement sur l'amour : ces phrases, ces mots, avec les mêmes accents de vérité, je les ai déjà entendus autre part, et j'étais donc si peu en jeu; "l'amour est un caillou riant dans le soleil" et qui vient là masquer quoi ?

C'est ce que je vais savoir peu après. A l'issue d'une séance, il m'interroge sur la possibilité d'une consultation pour sa fille : sa femme et lui la trouvent un peu troublée actuellement et c'est pour répondre aux désirs de sa femme qu'il me pose cette question.

Je lui suggère que cette demande doit signifier "quelque chose d'autre" qu'il ne peut actuellement formuler différemment, qu'il faut l'inscrire et la déchiffrer dans son analyse et non comme quelque chose d'extérieur

à son propre rébus.

Il revient; entre les deux séances, il a fait une découverte qui a presque pour lui la même puissance que sa découverte sur le "mauvais œil".

Ses heures de séances, qu'il a choisies entre deux horaires totalement différents, ses heures et ses jours d'analyse correspondent point pour point aux heures et aux jours où sa mère le prenait pour confident de ses tourments.

Mais aujourd'hui, c'est lui qui parle sur le divan, et moi dans le fauteuil, qui suis la confidente. Et autrefois, c'était sa mère qui jouait son rôle et lui le mien.

Alors tout cet amour ? "Tu n'es que ce que je suis" (Lacan), voilà donc le langage de l'amour. C'était lui qu'il aimait en m'aimant, c'était lui supportant les confidences de la mère comme je supportais les siennes, il fallait bien aimer avec cette force et cette puissance cet être qui supportait les pleurnicheries d'une mère sans pudeur. Quel grand cœur il avait alors, et pourtant, ce beau rôle masquait sa profonde envie de voir disparaître cette mère aliénante qui ne parlait que de sang, d'accouchement, de mort, de "mauvais œil".

Ses angoisses n'avaient pas réapparues. Mais un soir, après une réunion d'amis, il eut une longue nuit

d'insomnie. Un des participants de cette réunion, très expert dans cet art, lui avait proposé de lui tirer les lignes de la main et, après lui avoir pris la main, la lui avait rendue en gardant le silence. Il était sûr que ce geste avait une signification fâcheuse étant donné le silence de l'ami. Ce devait être un signe de mort imminente, très probablement.

Mais c'était plus une crainte qu'une angoisse qui s'ensuivait; s'il raisonnait, la crainte disparaissait, il pouvait, en quelque sorte, avoir sur elle une certaine maîtrise, ce qu'il n'avait jamais eu pour le "mauvais œil".

Les lignes de la main avaient pour lui une relation avec le "mauvais œil". Le "mauvais œil" se conjure, en effet, de deux façons :

Dans le premier acte, on met sa main retournée devant son visage, dos de la main près des yeux, face palmaire en dehors. On livre encore quelque chose de soi en montrant les lignes de sa main à celui qui détient le "mauvais œil".

Dans le deuxième acte, on jette un couteau, pointe dans la terre (à l'endroit où se trouvait le porteur du "mauvais œil") lorsque celui-ci est parti, avec l'espoir de couper le mauvais sort.

Dans son adolescence, une vieille femme avait prédit, en regardant les lignes de sa main, une vie brève.

Là donc aussi il y avait répétition.

C'est alors qu'intervint un rêve dont il ne gardait qu'une seule image :

"Son frère aîné faisait un drôle de mariage auquel il assistait".

De ce rêve viennent des associations sur son enracinement généalogique : on a toujours dit dans la famille qu'il était de la lignée maternelle, il ressemble physiquement aux hommes de cette lignée et il est l'enfant chéri de la mère. Il a toujours été désigné comme étant un "T." (nom de famille de la mère) ; par contre, on a toujours dit de son frère aîné qu'il était un "H" (nom de famille du père).

Il a toujours désiré épouser une orpheline, une orpheline de père. Une boiteuse a été son premier amour, puis viennent les orphelines. Suivant sa ligne de conduite, il a réellement épousé une orpheline. Il pense alors que sa fille pourrait le devenir, et aussitôt après il réalise, ce qu'il a toujours su cependant, que sa mère est une orpheline. Donc en épousant une orpheline, il a eu la même attitude que son père. Et son père est maintenant d'un certain âge et a une belle santé. Or son frère, lui, n'a pas épousé une orpheline. Ce frère n'a donc pas eu en ceci un comportement semblable à celui du père, lui qui pourtant était désigné comme étant de la lignée des "H." Il trouve que c'est un drôle de rêve et non un drôle de mariage; un rêve qui lui souligne que dans l'alliance,

il a eu le comportement du père, ce qui dans la généalogie le situe d'une façon toute différente de ce qu'il avait pensé jusqu'à maintenant.

Si par la ressemblance, il appartient à la lignée maternelle, par l'alliance, il appartient à la lignée paternelle. Cette constatation va entraîner chez lui une assurance quant à sa longévité.

Ce fragment d'analyse est ce qu'il est. Je veux dire par là qu'avec un autre analyste les choses se seraient sûrement présentées autrement. Chaque analyste, homme ou femme, introduit dans chacune de ses analyses son "propre caractère" disait Freud, moi, je dirais son propre "sujet", qu'il le veuille ou non, ne serait-ce que par sa présentation extérieure, là couleur de ses yeux ou de ses cheveux, sa façon de s'habiller ou de se meubler, le ton de sa voix, sa façon de sourire ou de serrer la main, et bien d'autres choses encore. Tout ce-là bien indépendamment de son savoir ou de son expérience et il livre ainsi à son analyse tout ce qu'il ne sait pas de lui. Donc, entre Monsieur H. et moi, la cure s'est déroulée ainsi, "parce que c'était lui et parce que c'était moi".

Bien sûr, je signale dans ce fragment d'analyse deux de mes interventions :

- l'une, le "chercher ailleurs" où je suggère à Monsieur H. de rompre son face à face avec le "mauvais œil", donc de

sortir d'un phantasme ;

- L'autre : lorsque je réintègre dans son phantasme un élément qui lui paraît surgir dans un contexte indépendant de sa propre histoire: la consultation pour sa fille.

Mais ces deux interventions sont-elles vraiment importantes en elles-mêmes, isolées de tout le contexte de notre relation analytique, isolées de tout ce que je livrais de moi à Monsieur H. sans le savoir.

Je ne pense pas qu'il y ait un inconscient individuel isolé, ni un inconscient collectif, mais un inconscient dans la communication, comme le dit LAVIE, ou un inconscient interpersonnel ou même un inconscient intersubjectif qui constitue la relation analytique comme un "nous".

Je vous ai donc retransmis le discours de Monsieur H. et ce qu'il a été dans l'analyse; je vous ai aussi retransmis ce que j'ai dit. Quant à ce que je suis, ce que Monsieur H. pouvait savoir de moi que je ne savais pas, je vous le livre aussi, puisque je suis là devant vous.

C'est à partir de ce matériel commun que je vais essayer d'aller à la recherche du sujet et de la différence. Pour plus de commodité, je diviserai cette observation en trois périodes :

- la période du "mauvais œil" du moment précédant l'analyse à l'irruption de la photo;
- la période de l'amour de transfert de la disparition du "mauvais œil" à la remémoration des confidences de la mère;
- la période des orphelines de la remémoration au rêve du mariage du frère.

- Première période

Monsieur H. a d'une part une angoisse de la mort et une représentation qui lui est liée, "le mauvais œil". Cette représentation médiatise tout. Elle n'a qu'un seul centre. Monsieur H. est bloqué, fixé, capturé, dans les filets conservateurs de cette représentation comme une araignée dans sa toile; à partir du moment où, dans l'analyse, dans le "hic et nunc" et sur la photo se produisent l'étonnement et la surprise d'une représentation extérieure qui va avoir pour lui effet de sens, il se trouve au centre d'une autre représentation possible. Ce n'est plus l'autre qui détient le "mauvais œil", c'est lui, ce qui entraîne le fondement de l'inexistence en soi du "mauvais œil", car, s'il peut le porter, c'est qu'il n'existe pas seul, il n'y a donc pour lui d'existence possible nulle part. Le "mauvais œil" est mis dans un rapport variable avec lui-même. Il peut le supporter ou l'avoir (il peut l'être ou l'avoir), sa représentation dans laquelle il était fixé avait donc été écartelée, déformée, déchirée. Quelque chose avait été décentré,

il y avait deux pôles, deux centres possibles et entre ces deux centres, comme sujet, il était enfin libre car il se retrouvait au niveau de cette différence des deux représentations.

Quelle est la nature de la rencontre que fait Monsieur H. lorsqu'il se regarde regardant la photo? C'est du jamais vu, mais pourtant du déjà reconnu, c'est de l'ordre de l'inquiétante étrangeté, c'est comme si au départ il y avait lui et le "mauvais œil" et ensuite, lui, son frère et quelque chose qui s'échange : le regard. Mais sur cette photo, les deux frères ne se regardaient pas, ils regardaient ailleurs.

C'est dans la situation analytique, c'est-à-dire dans une situation où le regard ne s'échange pas avec l'autre, que Monsieur H. a pu avoir un autre regard sur lui-même. L'analyse avait arraché le regard au mauvais "œil" et lui avait rendu la possibilité d'être échangé, le "mauvais œil" avait perdu sa fixité en retrouvant le regard. Monsieur H. retrouvait lui, sa liberté de sujet, il n'était plus fixé, ni annulé par le "mauvais œil".

Il pouvait dédoubler son regard, il pouvait être celui qui est vu et celui qui regarde. Il y a eu là pour lui une possibilité de déplacement de type métonymique. Avant, il était agi par son phantasme, maintenant il en était le centre, le sujet.

Mon intervention "cherchez ailleurs" l'avait incité à quitter la représentation contre laquelle il se heurtait, à quitter le face à face avec le "mauvais œil" qui était constitué d'une manière très spéculaire. C'est la relation au double que vivait là Monsieur H. avec le "le mauvais œil" et c'est pourquoi c'était si menaçant pour lui. La notion de la différence était masquée, englobée par ce dédoublement même, la possibilité d'une deuxième représentation lui avait permis de passer du dédoublement à la différence, de retrouver la division du sujet, car le sujet lui même est situé dans cette différence, dans cet écart, dans ce décalage.

- deuxième période

Si dans la première période Monsieur H. vivait dans une relation de double avec le "mauvais œil " dans la deuxième, lors de l'amour de transfert, c'est bien aussi d'une relation de double qu'il s'agissait, puisque c'était lui qu'il aimait en m'aimant. Le premier était le double haï, le deuxième le double aimé.

Le premier avait un aspect terrifiant et mortel, le deuxième un aspect tranquillisant et revitalisant.

Dans "L'inquiétante étrangeté", FREUD parlant des travaux de RANK sur le thème du double dit : "Nous y voyons apparaître les rapports qu'a le double avec l'image dans le miroir et avec l'ombre, avec les génies

tutélaires, avec les doctrines relatives à l'âme et avec la crainte de la mort et du même coup une vive lumière tombe sur la surprenante histoire de l'évolution de ce thème. Car, primitivement, le double était une assurance contre la destruction du moi, "un énergique démenti à la puissance de la mort" (RANK) et l'âme "immortelle" a sans doute été le premier double du corps.

La création d'un pareil redoublement afin de conjurer l'anéantissement a son pendant dans un mode de figuration du langage onirique où la castration s'exprime volontiers par le redoublement ou la multiplication du symbole génital; elle donne chez les Egyptiens une impulsion à l'art en incitant les artistes à modeler dans une matière durable l'image du mort. Mais ces représentations ont pris naissance sur le terrain de l'égoïsme illimité, du narcissisme primaire qui domine l'âme de l'enfant comme celle du primitif, et lorsque cette phase est dépassée, le signe algébrique du double change, et d'une assurance de survie, il devient un étrangeté inquiétant avant-coureur de la mort. L'idée du double ne disparaît, en effet, pas forcément avec le narcissisme primaire, car elle peut, au cours des développements successifs du moi, acquérir des contenus nouveaux (conscience morale)."

Dans notre observation, le "mauvais œil" représentait pour Monsieur H. l'avant-coureur de la mort puis, grâce au transfert après la permutation du double sur moi, le signe algébrique du double change de sens

et, il devient alors pour lui une assurance de survie.

Mais ce n'est pas d'une relation de déplacement linéaire dont il s'agit. Je ne deviens pas le porteur vivant, rassurant, féminin du "mauvais œil", il y a régression, il y a décalage dans le temps, donc décalage dans le mode de sa perception, de lui à autrui.

Avec le "mauvais œil" persécuteur, toujours supporté par un homme, Monsieur H. vit dans une relation à autrui du type de l'identité par similitude. C'est un homme, comme lui, qui peut posséder quelque chose de précieux et de fragile, un homme dont il craint l'envie, comme lui-même à sa place éprouverait cette même envie. Dans la suite de l'observation, bien après la période des quatre mois étudiés, il s'avérera d'ailleurs que sa première crise d'angoisse était survenue après un désir que Monsieur H. avait éprouvé pour la femme de l'ami porteur du "mauvais œil", le soir de l'anniversaire de Bruno. Mais ce souvenir avait été très enfoui et n'a refait surface que d'une façon très anodine et non lié au "mauvais œil" de prime abord.

Donc, dans cette période du "mauvais œil" précédant l'analyse, Monsieur H. vit avec autrui une relation du type de l'avoir (identification secondaire): on peut être enviable ou envieux parce qu'on possède quelque chose,

Lors de l'amour de transfert, il vit avec moi, analyste femme, une relation à autrui du type de la

relation par identité (identification primaire). Il nous vit tous les deux dans une identité de situation, il a été le confident comme je suis la confidente. Mais y a-t-il une importance quelconque à ce qu'il ait choisi une analyste femme ? Je ne crois pas. Car à cette époque de la recherche d'identité, il n'y avait pas de différence de valeur entre féminin et masculin, l'identité de satisfaction entraînait une identité d'être, c'est là une relation d'identification du type de l'être, on peut être mort ou vif.

Mais quelle a été la plaque tournante ? Qu'est-ce qui a fait virer ce premier aspect terrifiant et mortel du double vers l'autre aspect tranquillisant et revitalisant ? C'est le transfert. Mais quoi dans le transfert ? Quoi d'autre, si ce n'est l'automatisme, la compulsion de répétition, qui crée le transfert lui-même.

Mais pourquoi la répétition ? C'est que la répétition n'est pas psychologique, c'est cet ailleurs dont procède la cohérence des concepts, "c'est elle qui soutient EROS et THANATOS, car si l'amour doit être répété, et ne peut être vécu que dans la répétition, cet-te répétition lui est donnée par THANATOS. C'est THANATOS qui soumet EROS à la répétition". (DELEUZE)

Il est assez difficile de parler de la pulsion de mort sans faire référence à des concepts philosophiques, car la pulsion de mort n'est pas psychologique, c'est quand même de la spéculation, cela dépasse la

sphère de notre pensée ordinaire, c'est l'étude d'un monde extérieur aux conditions de notre expérience, c'est au-delà de l'aspect des faits observables et au-delà même de l'existence comme domaine de la communication, nous ne pouvons pas l'aborder directement, nous ne pouvons l'aborder qu'en voyant ses signes et ses symboles dans les choses, la pulsion de mort nous parle par énigme.

Ce que nous pouvons repérer dans la clinique, ce sont les manifestations de cette pulsion de mort au niveau de la répétition. Mais cette répétition ne répète rien. Il n'y a ni copie, ni original, c'est le retour du même, de l'identique et pour ce faire, elle se masque, elle se déguise, elle se travestit.

Pour HUME, "la répétition ne change rien dans l'objet qui se répète, mais elle change quelque chose dans l'esprit qui la contemple".

C'est paradoxal, mais là encore revient la différence, on ne peut parler de la répétition qu'en fonction de la différence qu'elle introduit dans l'esprit. Si nous considérons seulement l'objet qui se répète, il n'y a pas répétition, il faut pour la trouver, la chercher au niveau du changement qu'elle produit dans le sujet. Et ce qui va nous permettre de retrouver cette répétition dans la clinique, c'est que le refoulement va en faire une véritable compulsions, une véritable contrainte, le refoulement va libidinaliser la répétition,

et c'est bien le pourquoi de l'amour de transfert de Monsieur H. car l'amour de transfert est différent du transfert, puisqu'il est formulé, (l'amour de transfert a toujours une relation avec un aspect érotisé de la pulsion de mort) et c'est bien parce que la répétition est érotisée que Monsieur H. peut parler de son amour.

Dans cette observation, par rapport à l'amour de transfert, le "mauvais œil" joue un rôle différent. Rôle érotisé aussi, mais sa relation à la pulsion de mort est beaucoup plus apparente.

Ce "mauvais œil" est un œil unique or, lors de la découverte de Monsieur H. qu'il pouvait lui aussi en être le porteur, il ne dit pas "j'ai le mauvais œil", il dit "mais ce sont mes yeux". Donc à l'instant même de la surprise le "un" masquait un "deux", il retrouve les deux yeux. Avant, les deux yeux étaient perçus en un seul. Le dédoublement venant ici à la place de l'unicité fournit l'écart qui permet une insertion possible du sujet au niveau d'une différence qui avait été télescopée et en même temps, il retrouve le regard, fonction perdue au niveau du "mauvais œil", car le "mauvais œil" ne lui permettait plus l'échange du regard. C'était de l'ordre de la fascination, situation dans laquelle le regard ne peut que s'engouffrer, se perdre à l'infini.

Là, nous sommes en prise directe sur une des manifestations de la pulsion de mort, car le "mauvais

œil " n'est pas de l'ordre du refoulé, il est de l'ordre de la croyance, comme le dit O. MANNONI "il n'y a pas de croyance inconsciente, la croyance suppose le support de la parole d'autrui".

La mère de Monsieur H. faisait référence au "mauvais œil" lorsqu'arrivait un événement néfaste ou lorsque s'approchait la maladie. Cet œil était anonyme, absolument autonome, sans pensée, sans lien avec la loi, "œil" qui détient une toute-puissance de mort. La mère a donc substitué cette toute-puissance invisible, mais visualisable du "mauvais œil " à la toute-puissance du père, laissant Monsieur H. à la merci d'un destin implacable. Mère castratrice, puisqu'elle castre de la castration, le laissant alors sous l'emprise de l'angoisse de mort, et l'on voit là combien le phantasme de castration vient assurer le triomphe de l'instinct de vie sur la pulsion de mort et combien il est indispensable dans l'accession au symbolique, à la loi et à la fonction vitale humaine.

Mais le "mauvais œil" avait un autre versant, Il venait combler une place vacante. La mère avait aidé à la constitution du "mauvais œil " et elle l'avait maintenu, tout ce qui séparait la mère de l'enfant était comblé par ce "mauvais œil", il niait la séparation, il était là pour réduire l'angoisse de séparation. Ce "mauvais œil " compense un manque dans la relation d'être à la mère, la mère n'est pas toute-puissante, puisqu'elle fait référence à la parole du père, qu'il

y a dévalorisation, sous-estimation de la fonction paternelle, il y a détournement de la loi.

La séparation d'avec la mère était éprouvée comme un danger réel bien plus grand que la castration, car la castration n'avait pas été phantasmée.

Le "mauvais œil" persécuteur, rejeton extériorisé de la pulsion de mort, était cependant ce qui était échangé avec la mère, comme objet d'amour. Donc ce qui était échangé avec la mère était de même nature, il y avait là relation de réciprocité entre la mère et l'enfant, c'était un effet de miroir, dont il ne pouvait résulter qu'une annulation de l'un des deux.

Effet d'annulation et effet de miroir, qui dans la vie de Monsieur H. a joué un rôle tout à fait particulier au niveau du signifiant.

Lorsque Monsieur H. était tout petit, il avait été très malade. "J'étais presque mort" dit-il. Le médecin le considérant perdu avait conseillé la "prière". Abandonnée par le corps médical et livrée aux mains de Dieu, la famille s'était alors repliée sur une vieille coutume du pays : lorsqu'un enfant est mourant, on le vend. Monsieur H. avait donc été vendu à un homme au cœur pur et généreux, le grand-oncle dont il a été question au début; c'est une vente réelle, aussi minime que soit la somme d'argent, de toute façon il faut qu'il y ait troc. A la suite de cette vente, celui qui

achète doit changer le prénom de l'enfant. Il fut alors appelé VIVIAN "qu'il vive". Les années passent, petit à petit, on l'appelle à nouveau JACQUES, son vrai prénom. Il retombe malade, plus gravement encore, il est revendu au même oncle et de nouveau appelé VIVIAN. Sa mère fait alors le vœu de l'appeler VIVIAN jusqu'à sa mort. Lorsqu'il quitte son pays, pour venir en France, vers 14 ans, il se fait appeler JACQUES. Seule sa mère continue à l'appeler VIVIAN. Pendant la séance où il racontait cette anecdote, il signale avec un petit rire angoissé que sa femme s'appelle VIVIANE.

Ceci donne à penser. Et la compulsion de répétition a vraiment une face démoniaque, non seulement Monsieur H. avait épousé une orpheline, alliance qui le situait dans la lignée paternelle, ce dont, il n'avait pas pris conscience avant l'analyse, mais encore il avait épousé une femme qui s'appelait VIVIANE. Prénom qui, dans ce contexte, prenait, le sens du "qu'elle vive".

Le rôle du prénom est bien significatif, l'individu reçoit dans l'énoncé de son prénom l'assurance qu'il n'est qu'un attribut de l'être de sa mère, comme sa mère est un attribut de son "je" à lui. Nous pouvons encore dire qu'il est attribué à sa mère comme sa mère lui est attribuée, dans le même sens où en mathématique on dirait que c'est une fonction d'égalité et non une copule. Le prénom souligne donc une relation dans le domaine de l'être.

Pour Monsieur H. l'opposition au niveau du prénom était très nette, puisqu'il avait un prénom mortel, ou plutôt mortifère : JACQUES et un prénom vivant, revitalisant "VIVIAN" (puisque c'est l'approche réelle de la mort qui avait nécessité ce changement de prénom.)

Or, "VIVIANE" ce prénom nous révèle aussi deux aspects :

- d'une part, l'aspect vivifiant, revitalisant : cette femme, objet d'amour narcissique, satisfaisant à tout point de vue, puisqu'elle était orpheline comme la mère et que le signifiant venait soutenir cet aspect narcissique dans le nom même de "VIVIANE" ,son double féminin.

Dans la relation sexuelle avec sa femme, le "mauvais oeil" disparaissait, car Monsieur H. fermait les yeux et se trouvait alors dans une relation d'être tout à fait satisfaisante.

Ce n'est d'ailleurs que tardivement, vers trente ans, que Monsieur H. avait été persécuté par le "mauvais œil", le jour où il avait eu un désir pour une femme qui n'était pas la sienne mais celle de son ami, c'est-à-dire le jour où il a fait un choix d'objet non narcissique.

- quand à l'aspect mortifère du prénom de VIVIANE, nous pourrions l'entendre ainsi :

Dans la première relation d'être à la mère, la relation d'identité avait eu un aspect mortel et d'ail-

leurs son amour de transfert révélait bien cet aspect puisque c'était jusqu'à l'endormissement, jusqu'au nirvana, jusqu'à ce que mort s'ensuive, qu'il voulait s'endormir sur ma poitrine, mais nous avons vu aussi combien cet amour répétait la relation à la mère et combien il avait souhaité alors qu'elle disparaisse, mais ne pouvant vivre avec ce souhait, il l'avait reporté sur lui. Et il avait épousé une VIVIANE. Ce "qu'elle vive" n'était pas pour lui adressé à sa femme, mais à sa mère. Il a d'ailleurs dit un jour "ce n'est pas ma mère que je cherchais à travers ma femme, mais la femme que je cherchais à travers ma mère."

"Qu'il vive". "Qu'elle vive", voilà les deux pôles de la différence masculin-féminin que VIVIAN et VIVIANE masquaient. C'était donc bien la différence des sexes que le "mauvais œil" et l'amour de transfert camouflaient.

Je voudrais revenir maintenant sur un petit détail de l'observation qui m'offre la possibilité d'une petite fantaisie. Monsieur H. avait bien signalé que le porteur du "mauvais œil" était enviant et non envieux.

L'envie est un mot qui résonne pour moi dans le sens opposé à en-mort, en cela je serais tout à fait d'accord avec KLEIN, qui considère l'envie comme la plus ancienne extériorisation de la pulsion de mort. Or Monsieur H. nous précise "en-viant" qui nous fait penser

à VI-VIAN, qu'il vive, ce porteur de la mort avec son "mauvais œil ". Qu'il soit en-viant et non en-vieux car ce vieux de en-vieux serait alors la marque du temps, de l'âge, de la mort. Qu'il soit en-viant comme je l'ai été, mais qu'il m'en meure pas, car en cela je suis assuré qu'étant semblable à lui je n'en mourrais pas, et que je n'ai pas moi désiré sa mort.

Cette croyance au "mauvais œil" me semble suggérer par beaucoup d'aspects le fétiche, et pourtant combien il en est différent. Mais cette étape de croyance est probablement une des étapes que franchit le fétichiste.

Lorsque j'émets un rapprochement possible avec le fétiche, c'est bien plutôt à celui des ethnologues dont POUILLON nous dit "c'est le culte étranger qu'on fait sien sans le comprendre, il n'y a rien derrière l'objet, la force qui l'habite le pénètre entièrement" et plus loin "l'animiste projette sa dualité dans la nature, alors que le fétichiste est fondamentalement moniste, car il projette sa propre unité dans la nature".

Avec le "mauvais œil", nous nous trouvons à une étape encore antérieure: l'étape de la croyance. Le fétichisme concède un certain pouvoir au fétiche, il protège. Tandis que notre "mauvais œil " est toute- puissance maléfique.

On ne peut le conjurer :

- qu'en se cachant (puisqu'il faut mettre sa main devant

les yeux),
 - qu'en le trompant (puisqu'il ne faut pas dire certains mots) et enfin
 - qu'en coupant son effet (par le lancement du couteau). C'est peut-être ce dernier acte qui orientera le plus la suite des processus vers le phantasme de castration.

Monsieur H. avait reconnu la différence anatomique des sexes comme une loi de la nature, il le spécifiait d'ailleurs, disant : "Pour moi, le sexe ne fait aucun problème, d'autant plus que comme je suis circoncis, il ne peut y avoir aucun doute possible à ce sujet". Il l'avait reconnue cette différence, bien sûr, mais comme sujet, il n'avait pas essayé de se situer par rapport à elle, ou plutôt son essai avait été malheureux, car la toute-puissance était du côté de la mère, mais du côté d'une mère sans pénis, d'une mère qui avait un manque fondamental pour le soutien possible de l'image narcissique et c'est là où se situe le conflit le plus extrême entre l'être et l'avoir. Et le "mauvais œil" venait quand même masquer ce manque. Pour Monsieur H., la castration était réelle et elle était due à une puissance invisible, maléfique, extra-terrestre, démoniaque et non humaine (le "mauvais œil" peut d'ailleurs évoquer par sa forme le sexe féminin, la fente en était oblique, il y aurait eu simplement changement d'axe).

La mère phallique est donc le premier soutien de l'accession au phantasme de castration, elle protège

le sujet d'une relation narcissique directe à une mère sans penis, car cette relation ne permet pas la constitution d'une identité, elle laisse le sujet sous la seule emprise de la pulsion de mort.

Mais revenons à Monsieur K., il se désaliène de son double mortel en tant que je le supporte et que je n'en meure pas. Pour lui, il y a eu remise en jeu imaginaire de la différence des sexes.

Comment va-t-il passer à la période suivante ? Si la représentation avait bloqué le sujet au niveau du phantasme, l'amour de transfert le bloque au niveau du comportement, au niveau de l'agir. Ce qui se répète ne se répète qu'à force de ne pas comprendre, de ne pas savoir, de ne pas se souvenir, le répété ne peut passer par une représentation, la répétition se déguise, se masque dans un comportement d'éléments identiques derrière lesquels le sujet se répète. Et cette identité de situation semble être en elle-même une source de plaisir.

Que répète-t-il dans l'amour de transfert ? La situation traumatisante, une situation déjà vécue avec la mère, mais elle se déguise, elle se masque, il la revit inversée. C'est lui qui joue le rôle de la mère et moi le rôle du fils. Si l'on considère les deux scènes, l'infantile (lui et sa mère) et la scène présente adulte (moi et lui) dans leur réalité séparée par le temps,

Il y a deux séries réelles présentes, coexistantes, où il apparaît des transformations de termes et des modifications imaginaires et la répétition se constitue entre les deux séries. Mais qu'est-ce qui va permettre à Monsieur H. la remémoration de cette scène : c'est mon refus d'accepter de participer dans l'agir à cette répétition, mon refus de situer la différence où il veut la poser : entre sa femme et sa fille, c'est-à-dire entre mère et enfant de sa génération. La réintroduction de cette situation dans son phantasme l'entraîne à une régression et c'est la situation traumatisante avec la mère qui ressurgit, il est désenchaîné de cette étape identificatoire à la mère qui lui barrait l'accès à la remise en jeu symbolique (cette fois) de la différence des sexes.

Donc quatre étapes ont été nécessaires pour la remise en jeu symbolique de cette différence des sexes :

1 - de l'œil unique, il passe aux deux yeux : ce qui entraîne la désintrication : pulsion de mort, pulsion de vie et il retrouve une fonction perdue : le regard.

2 - changement du signe algébrique du double (le "mauvais œil " et moi) lorsque Monsieur H. devient le sujet de son phantasme au lieu d'en être l'objet, ce signe avant-coureur de la mort devient un signe de survie, puis régression entraînant la répétition et

3 - passage de l'amour de transfert à une possibilité de relation imaginaire de type masculin - féminin, puis régression entraînant

4 - La remémoration qui lui permet d'accéder au plan symbolique de la différence des sexes.

- Troisième période

Cette période semble assez claire en elle-même. C'est par suite de son annulation par le "mauvais œil" que monsieur H. n'avait pu voir que par l'alliance, il y avait une similitude de comportement entre lui et son père.

Il y avait d'ailleurs un lien entre le "mauvais œil" et la bague, lorsqu'il était parti de son pays, son père lui avait offert une bague, une chevalière sur laquelle était gravé un symbole de franc-maçonnerie (nous nous rappelons, au départ, l'arrivée dans les associations du certificat de franc-maçonnerie sur lequel était dessiné un œil bordé de rouge). Son père tenait beaucoup à cette bague; le cadeau était donc de valeur, d'autant plus que les paroles qui l'accompagnaient lui conféraient une valeur symbolique. Le père de Monsieur H. lui avait offert cette bague en disant qu'elle lui servirait à conjurer le "mauvais œil". Or, Monsieur H. ne tenait pas tellement à cette bague et il ne la portait pas. Mais par contre, il avait une vraie passion pour les bagues et en rapportait toujours à sa femme lors de ses voyages; cette femme se trouvait en possession d'une multitude de bagues. Et nous avons vu que lors de son amour de transfert, il désirait énormément m'en offrir.

Nous comprenons assez bien le peu d'importance que Monsieur H. attachait à cette bague offerte par son père, car pour lui, si une bague devait conjurer le "mauvais œil", ce n'était que dans le sens où cette

bague rétablissait la fonction perdue au niveau du regard, c'est-à-dire le lien à la mère. La bague est pour lui un symbole d'alliance de type fusionnel, ne pouvant être offerte que par lui à une femme de choix narcissique. Donc la bague offerte par son père ne pouvait le mettre que dans une relation fusionnelle de type homosexuel. Ce qu'il refusait, car c'était aussi admettre que le père venait se substituer à la toute-puissance maléfique du "mauvais œil".

Car il n'avait pas encore eu accès au père symbolique et c'est dans les associations après un rêve qu'il le retrouve. Le rêve ne vient pas jouer ici par son contenu mais par les associations qu'il provoque, il semble bien qu'il vienne dans le seul but de participer au dialogue. Ce rêve semble être en accord avec le jeu du transfert, il souligne l'antagonisme, la dualité et curieusement, sur la photo conne dans le rêve, c'est le frère qui apparaît.

Il semble que dans les deux cas, le sujet cherche à se situer par rapport au couple mère-frère: sur la photo : par rapport au désir de la mère pour le frère, et dans le rêve : par rapport au désir du frère pour la mère. En effet, dans le rêve, Monsieur H. assiste au mariage de son frère, il regarde la modalité du désir de ce frère, il regarde le type de l'alliance. Il n'y a donc pas encore de référence à une relation de type triangulaire (trinaire) introduisant le père, mais deux couples d'opposition de type binaire :

- l'un formé par sa mère et lui,
- l'autre formé par sa mère et son frère,

et c'est à partir de ces deux couples d'opposition que, dans l'association, il va y avoir référence au troisième terme : le père.

"Par le fratricide", dit le Talmud, "l'homme a inventé la mort, car même après la malédiction et le récit de la chute, personne ne meurt avant le meurtre d'Abel par Caïn". (E. Amado-Lévy Valensi, Rêve et tradition juive).

En conclusion, je vais essayer de récapituler mon cheminement, car mon écrit me semble un peu confus, un peu rapiécé. Il est vrai que ma démarche n'était pas très cartésienne et que je ne savais pas trop où mon point de départ allait m'entraîner.

Je n'ai pas pris un concept freudien avec l'intention d'y faire adhérer un cas clinique : j'ai pris un cas clinique et j'ai essayé à travers les concepts d'y retrouver le sujet.

Fidèle à mon point de départ, me reconnaissant comme sujet divisé dans ma pensée, j'ai choisi la différence, car elle a deux pôles, deux centres possibles.

A la recherche du sujet et de toutes les différences entre lesquelles il doit se faufiler, j'ai trouvé bien des embûches, les différences ne se superposent pas les unes aux autres, car elles ne sont ni de même valeur, ni de même nature et elles s'entrecroisent sur des axes différents. De toute façon, nous avons vu qu'aucune différence ne permettra jamais au sujet de se

différencier. Ce qui va le différencier, c'est son ombilication par la pulsion de mort, car la pulsion de mort est individualisante.

Cette idée de la différence, je ne l'ai pas adoptée comme une évidence, mais comme une perspective et elle m'a aidée à résoudre un certain nombre de difficultés, dont celle-ci : que si nous nous référons à la théorie de la dualité des instincts, instinct de vie et pulsion de mort, il nous est possible de nous en servir comme d'un moyen de compréhension dans la clinique.

Après le besoin, seul le désir peut nous donner la notion de notre continuation d'être, et l'identification, indispensable à la constitution du sujet, vient là soutenir ce désir. Mais dans ce dilemme d'être à la fois identique à soi et identique à l'autre vient s'infiltrer le double, le double sur lequel la pulsion de mort va marquer son sceau, son dévolu. Double qui va, nous suivant comme notre ombre, nous précédant, nous dédoublant, nous persécutant ou nous faisant persécuter l'autre, se faisant couronner d'érotisme pour se faire reconnaître, et surtout faisant vaciller l'autre comme support spéculaire lors de la différence des sexes.

Or ce double est le seul qui permet de vraiment se différencier de ses pareils et, le seul repère identificatoire dont nous n'avons pas besoin, c'est celui de notre propre mort. Notre mort, le seul bien qui nous soit propre, le seul "être" où nous soyons enfin seuls,

le seul instant d'accord entre l'être et l'avoir.
"S'il n'y avait qu'une alternative entre la vie et la mort, comme tout serait facile" disait dernièrement un de mes patients.

Monsieur H. nous révèle avec le "mauvais œil" que lors de l'apparition du double, lors de la première confrontation à l'espace, il va y avoir un effet rétroactif de la découverte de ce double sur la phase vécue antérieurement comme fusion d'être à la mère, le sujet va se vivre comme ayant perdu la moitié de son être. Et cet objet perdu, qu'il va chercher inlassablement, il ne le retrouvera jamais plus, car c'est un "être perdu"; et nous connaissons bien la série des objets qui vont se substituer les uns aux autres pour venir combler ce manque à être, qui va prendre la forme d'un manque à avoir.

Ce qui m'a le plus étonnée au fur et à mesure de ma recherche, c'est l'extraordinaire combinatoire de l'inconscient, combinatoire qui ne peut être découverte dans sa plénitude, qu'à envisager les choses sous l'aspect de la pulsion de mort, combinatoire devant laquelle tout auteur de science-fiction doit être bien "enviant".⁽¹⁾

Christiane Guillemet

(1) Conférence faite à l'A.P.F., à Paris, les 28 février 1972.

R.J. Stoller

- LE TRANSEXUALISME MALE EN TANT QU'"EXPERIMENTATION"⁽¹⁾

Introduction

L'an dernier, comme vous aviez bien voulu me demander de participer à vos travaux sur l'illusion, j'ai fait un exposé sur les premiers facteurs du développement du transsexualisme mâle (Stoller, 1971). Je poursuivrai aujourd'hui cette étude en examinant l'incidence du transsexualisme sur la théorie des premiers stades du développement. J'insisterai plus particulièrement sur le rôle des influences parentales non-conflictuelles en l'opposant à celui que peut jouer un conflit intra psychique dans la perversion, par exemple.

Nous commencerons par la description clinique du transsexualisme. Le transsexuel mâle adulte a été féminin dès sa plus tendre enfance. Adulte, "elle" passe facilement pour une femme sans être jamais reconnue comme un homme. Sa féminité ("à elle") est naturelle, non théâtralisée. (Bien que le terme "transsexuel" soit couramment utilisé pour désigner quiconque désire "changer de sexe", un nombre restreint d'individus - les plus féminins- répondent au critère de ce que

(1) - Titre original "The Male Transsexual as "Experiment".

j'appelle le transsexualisme).

Je ne reviendrai pas en détail sur mon précédent article; je me contenterai de vous rappeler les circonstances exceptionnelles qui produisent ces hommes, les plus féminins de tous. Une femme bisexuelle, chroniquement déprimée, ne se croyant aucune valeur, épouse un homme distant et passif. En donnant naissance à un fils d'une grande beauté, elle dispose d'un remède à son continuel manque d'espoir. Le mari n'étant pas là pour s'interposer ou servir de modèle à la masculinité du garçon, elle enlace son fils - cette perfection - dans une étreinte ininterrompue. Cette attitude a pour conséquence que le fils ignore où finit son propre corps et où commence celui de sa mère, du moins en ce qui concerne le sentiment d'appartenance au sexe masculin (maleness) et au sexe féminin (femaleness).

Vous vous souvenez du dessin fait par un garçon transsexuel qui l'avait intitulé "Mère et Fils". Dans ce dessin, il n'y avait pas de ligne de démarcation entre le corps de la mère et celui du fils qui ne présentait aucun détail anatomique, à l'exception des yeux. L'enfant n'est rien d'autre que le bras de sa mère. Les deux visages sont de face, ne se regardant pas l'un l'autre, mais les deux regards fixent le monde comme s'ils ne faisaient qu'un.

En encourageant toutes les manifestations de gentillesse, de délicatesse, de non-agressivité, de sensibilité artistique, tout signe d'intérêt à l'égard des tendances féminines, la mère favorise, dans

une atmosphère empreinte de sérénité, la progression de son fils vers la féminité.

Le transsexualisme peut-il enrichir notre connaissance du développement normal ? Pour la plupart des gens, c'est un état intéressant, plutôt bizarre, une sorte de divertissement de mauvais goût et l'on se laisserait facilement distraire par des détails frivoles. En adoptant cette attitude, on pourrait passer à côté d'une "étude expérimentale" que nous n'oserions jamais mettre en route et qui peut nous aider à étudier l'installation progressive de la masculinité et de la féminité.

Dans cet exposé, mon but est de montrer, selon une nouvelle perspective, ce qui est évident chez le transsexuel : à savoir que les forces non conflictuelles qui s'exercent sur le corps et le psychisme du petit enfant sont essentielles pour le développement de la personnalité et aussi que nous devrions utiliser plus largement les découvertes des chercheurs non analystes qui vont au-delà de celles sanctionnées par Rapaport (1960) et Hartmann (1958). Je ferai également remarquer que les toute premières "structures" d'identité n'ont nul besoin d'être d'abord justifiées par une théorie de l'instinct et ensuite seulement par une théorie de la relation d'objet (apprentissage social : social learning) ainsi que Freud a tenté de le montrer, car c'est l'inverse qui est vrai. L'un des effets positifs de cette démonstration, et non le moindre, serait de relier toute une série de découvertes faites par des psychologues aux données apportées

par la théorie de l'apprentissage (learning theory). De plus, en séparant les origines conflictuelles des origines non-conflictuelles de la masculinité et de la féminité (identité du genre), nous comprendrons mieux l'intérêt qu'il y a à séparer les mécanismes de la perversion des mécanismes de l'aberration sexuelle non perverse.

- I -

Influences parentales et noyau de l'identité du genre.

Je reviendrai aux conclusions brièvement esquissées à la fin de mon article précédent. Une aberration importante dans la structure caractérielle peut-elle se produire sans traumatisme ? Cette aberration peut-elle résulter des mêmes forces qui président au développement normal ? Existe-t-il une relation quelconque entre les processus qui aboutissent à ces deux extrêmes : la féminité chez le transsexuel mâle et la masculinité chez le mâle normal ? Dans cet article, j'écrivais :

"Le fait important est que les influences non biologiques qui déterminent la masculinité chez les mâles sont sélectionnées, à partir des personnalités et des comportements du père et de la mère du garçon, aussi arbitrairement que celles dont découle le transsexualisme. Ce n'est pas du fait de quelque force innée que le bébé saura qu'il est du sexe mâle et qu'il deviendra masculin. Les parents le lui apprennent et

ils pourraient tout aussi facilement lui apprendre autre chose. Dès le moment où ils savent qu'ils ont un garçon, ils entreprennent un processus qui, en fonction de ce qu'ils considèrent être la masculinité, les fera encourager certains comportements tandis que d'autres seront découragés. Choix du nom, couleur et style des vêtements, façon de porter l'enfant, proximité ou distance, genre de jeux - tout ceci et bien d'autres choses encore, commencent presque dès la naissance. Ces expériences qui constituent la majeure partie de la "formation" (training) du petit enfant pour le développement de son identité de genre, ne soulèvent pas ou peu de conflits. Il est certain que, dans une famille heureuse, le développement des premiers noyaux de ce que notre société considère être la masculinité, est accueilli avec plaisir et se voit encouragé jusqu'à ce que, vers la fin de la première année, ces traces aient commencé à fusionner, donnant alors à la conduite du petit garçon un caractère nettement masculin. Un des aspects de cette situation - je ne fais ici qu'une hypothèse qui aurait besoin d'être confirmée plus rigoureusement - est que les mères (sauf quelques cas pathologiques) manipulent, caressent, nourrissent ou portent différemment les garçons ou les filles; en temps ordinaire, il y a davantage de contacts physiques tendres entre elles et les petites filles. Dès la naissance donc, des expériences d'apprentissage non traumatisantes, non conflictuelles commencent à créer la masculinité chez les garçons ... et malheureusement la féminité aussi, comme chez les transsexuels"⁽¹⁾.

(1) Nouvelle Revue de Psychanalyse, 1971, n° 4, p. 68-69.

Abandonnons un instant le transsexualisme pour en venir à des règles plus générales, qui devront être confirmées par "l'expérimentation" transsexuelle, lesquelles, selon moi, président aux premiers stades du développement de l'identité du genre chez des sujets plus normaux.

Le mot "sexualité" englobe toute une gamme de comportements parmi lesquels se trouvent, entre autres, deux notions : l'une biologique - le sexe masculin et le sexe féminin - l'autre psychologique - la masculinité et la féminité. Pour qualifier la deuxième notion, aucun mot n'étant encore en usage, j'ai choisi le terme d'"identité du genre" (gender identity : Stoller, 1964). Le sexe et l'identité du genre ne se recouvrent pas nécessairement. Par exemple, un mâle biologiquement normal (sexe) peut être aussi féminin (identité du genre) qu'une femme féminine et ce, dès sa plus tendre enfance. Sa vie durant, il vivra comme une femme, sans être repéré. C'est là ce qu'on appelle un transsexuel. Le mot "genre" n'est pas très satisfaisant, car il est généralement synonyme de "sexe". Aussi, non sans difficulté, lui ai-je adjoint le terme "identité" qui implique l'organisation de tous les thèmes pouvant apparaître au cours de l'existence et qui contribuent à la formation du self.

Par conséquent, l'identité du genre est cette partie de soi-même - un ensemble de convictions - qui se rapporte à la masculinité et à la féminité. Au cœur de cette identité, la partie qui se développe la

première est cette conviction qui va de soi, celle que l'on a d'être masculin ou féminin, c'est-à-dire que l'affectation au sexe masculin ou féminin s'est accomplie correctement, tant du point de vue anatomique que psychologique. Je pense que ce noyau de l'identité du genre - la conviction d'être un homme ou une femme - (qui n'englobe pas l'identité du genre dans sa totalité, mais n'en est que le début) se développe selon le schème suivant :

1 - Facteurs biologiques.

- a) Anatomie et physiologie embryologiques.
- b) Endocrinologie.
- c) Système nerveux central.

Toutefois, chez les humains, l'apprentissage peut inverser ces facteurs. Nous utiliserons l'exemple du transsexuel pour montrer la labilité des facteurs biologiques quand ils doivent s'opposer aux effets de l'environnement parental.

2 - L'anatomie de l'appareil génital qui agit en tant que point de repère pour les parents (ou toute autre personne, par exemple l'accoucheur qui donne à l'enfant sa première désignation officielle) ainsi qu'en tant que source de sensations ("le moi corporel") qui confirme la détermination du sexe.

- La détermination du sexe et l'"élevage" (rearing).

- a) Personnalité des parents.
- b) Attitude des parents à l'égard du sexe et du

genre de cet enfant.

c) Attitude des autres personnes (de la société).

4.- L'"apprentissage" (learning) : le conditionnement classique et agissant; la structuration; l'"empreinte"; l'accoutumance; les conséquences résultant du fait d'avoir été, depuis la naissance, élevé par une femme (la mère); l'encouragement à une identification au parent du même sexe ou du sexe opposé.

Tous ces facteurs contribuent, à divers degrés, à la création du noyau de l'identité du genre, qui sera entièrement formé vers l'âge de trois ans (Money et coll. 1957 ; Sears, 1965). Cette identité est pratiquement irréversible vers cinq ou six ans, quelles que soient les tentatives faites dans ce sens⁽¹⁾. (Des recherches seraient nécessaires pour préciser la notion d'âge, car il ne s'agit, pour le moment, que d'une impression rapportée par notre équipe de recherche lors du travail accompli avec des enfants). Je pense que le noyau d'identité du genre est déterminé par les facteurs mentionnés

(1) Je crois que plusieurs des facteurs que les analystes considèrent comme "biologiques" résultent en fait des premières influence post-natales extérieures (Stoller, 1972). Il n'est pas exclu que la modification du caractère par l'analyse connaisse des limitations en raison de ces modèles fixes du comportement. Le traitement qui réussit par la prise de conscience (insight) agit parce qu'il supprime le besoin d'une "solution" conflictuelle qui est en lui-même un symptôme. Quand ce symptôme n'est plus nécessaire, le noyau pré conflictuel de l'individu (l'essence, l'être) apparaît que seul peut modifier un réapprentissage actif (du comportement), ce qui ne présente pas beaucoup de difficultés avec les enfants, beaucoup plus avec les adultes.

ci-dessus et non par des défenses issues d'une partie du soi (du surmoi ou du moi) dirigées contre le désir "instinctuel" (le ça). Des conflits de ce type contribuent au développement de l'identité du genre, mais plus tard seulement. Je ne dis pas que pendant les premiers mois de la vie, il n'existe ni traumatismes, ni douleurs, ni que - s'ils existent - ils ne contribuent à déterminer le noyau de l'identité du genre. Les exigences douloureuses structurent effectivement le comportement d'un jeune enfant, mais ces exigences sont des forces qui proviennent en premier lieu de personnalités extérieures à l'enfant, et non de conflits intrapsychiques, tels qu'une idée (intérieure), un fantasme ou un objet qu'on lui opposerait. Le conditionnement (ou tout autre processus d'apprentissage analogue) est plus précoce. Puis le fantasme en vient progressivement à jouer un rôle prédominant alors que le conditionnement proprement dit ne modifiera le comportement que dans des circonstances exceptionnelles (par exemple, dans les névroses traumatiques). Que la virtualité d'un tel changement persiste dans la vie adulte, les expériences de laboratoire et certaines "behavior therapies" (thérapies du comportement) nous en apportent la preuve.

En chacun de nous, les premiers éléments psychiques (le noyau de l'identité du genre) ne sont pas touchés par l'expérience de la vie, ni par un traitement intensif comme l'analyse. Quels que soient les autres facteurs intervenant dans le sens de la masculinité et de la féminité, même sous le choc d'une psychose

démentielle ou de troubles mentaux organiques, le sentiment que l'on a d'être homme ou femme est fixé, une fois pour toutes, dès la petite enfance. Toutefois, ce sentiment sera bisexuel dès le début de la vie si les parents favorisent une trop grande intimité avec le parent du sexe opposé⁽¹⁾, autorisent un comportement semblable à celui de ce parent, ou encore s'ils agissent comme s'ils étaient incertains du sexe de leur enfant (tel le cas de certains hermaphrodites auxquels les parents ne savent pas, à la naissance, quel sexe assigner) (Mone et coll., 1955; Stoller, 1968).

Exemple : l'hyperadrénalisme est l'une des causes les plus communes de l'hermaphrodisme génital chez les femmes. Celles-ci, en dehors de cette anomalie, sont du point de vue chromosomique et anatomique des femmes normales, si ce n'est que leurs glandes surrénales produisent in utero un excès d'hormones androgènes entraînant une virilisation de l'appareil génital. Quand celui-ci

(1) Je me demande si les hommes ne sont pas plus incertains de leur virilité et de leur masculinité que les femmes de leur appartenance au sexe féminin et de leur féminité. La quantité d'hallucinations et de délires homosexuels rencontrés chez les psychotiques paranoïaques du sexe masculin (Klaf, 1961.) paraît confirmer cette impression. Peut-être est-ce là une preuve que, chez les hommes, le noyau de l'identité est plus menacé que chez les femmes. Les femmes n'éprouvent pas le besoin, et les hommes en sont tout d'abord incapables, d'échapper à la nécessité de s'identifier dès la naissance à une femme (la mère) (Greenson, 1968).

est assez nettement féminin et que la détermination du sexe faite par l'accoucheur est féminine sans ambiguïté, la petite fille grandit avec le sentiment net d'appartenir au sexe féminin. De même, si l'appareil génital externe de cette petite fille présente des caractères masculins, elle sera considérée comme un garçon, il n'y aura aucun doute à ce sujet.

Mais si les parents constatent que la morphologie des organes génitaux est ambiguë, ils réagissent à leur enfant comme si elle était à la fois mâle et femelle, ou ni mâle, ni femelle. Une identité hermaphrodite se développera d'où résultera une incertitude qui apparaîtra non seulement dans le comportement manifeste de l'enfant, mais aussi dans sa vie fantasmatique, ses rêves diurnes ou ses productions artistiques (Newman et Stoller, 1968).

Toujours à la recherche de règles générales s'appliquant au tout premier développement de l'identité, j'insisterai maintenant sur une question majeure relative aux origines de la masculinité et de la féminité. Jusqu'à quel point sommes-nous les produits des fantasmes (conscients et inconscients) de nos parents ?

Si nous le sommes, nous pouvons ne pas le savoir. L'analyse du transfert ne peut révéler avec certitude comment les parents ressentaient leur nourrisson, ni comment ils le traitaient, et encore moins pourquoi. Si l'on désire mieux connaître les influences non biologiques qui s'exercent sur le développement infantile, il faudrait observer (si cela était

possible) dans leurs plus infimes détails, les interactions parent-enfant, même là où se font sentir les processus inconscients (l'amour s'exprime plus par la température de la peau, la manière de respirer et bien d'autres manifestations psychophysiologiques que par des mots). Il faudrait aussi analyser les deux parents, faire une étude "longitudinale" de la famille et du petit-enfant-devenant-adulte, puis psychanalyser l'enfant-devenu-adulte. Ce serait une tâche immense, mais quel matériel elle nous apporterait!

Certains analystes connaissent bien l'impossibilité d'analyser des zones non-conflictuelles du moi syntone, car l'analyse est stimulée par les tensions que provoquent les conflits (Freud, 1937). Comment l'analyse pourrait-elle dès lors être l'instrument permettant de découvrir les origines de ces traits de caractère qui ne résultent pas d'un conflit ou qui, ayant commencé par un conflit, sont devenus égodynamiques et contribuent, sans qu'on s'en aperçoive, à rendre la vie tolérable ou plaisante (Hartmann, 1958). Considérons, par exemple, la personnalité du sabra israélien. C'est un être vigoureux, orienté vers la réalité, remarquablement bien adapté à l'environnement qui l'a produit. Certains traits de cette personnalité - l'entêtement, le manque de politesse, la rude franchise - apparaissent à l'observateur comme une "dureté" défensive (formation réactionnelle) qui, dans notre culture, est considérée comme une tentative de résoudre une tension intrapsychique. Mais telle n'est pas l'étiologie de ces traits chez le sabra. Chez lui, ils proviennent effectivement d'un conflit qui n'est pas le sien, mais celui

de ses aïeux et de leurs fantasmes reconstitutifs, bien qu'il soit le dernier à le savoir. Le sabra a le sentiment d'être issu de son sol par génération spontanée et ne peut comprendre le caractère craintif de ses parents ou de ses grands-parents qui vivaient dans les ghettos. Il est ce qu'ils n'osaient pas être dans leur Europe Centrale. Ceci nous rappelle, une fois de plus, que les forces historiques n'agissent pas toutes sous la forme de mécanismes névrotiques.

Revenons à notre transsexuel qui a le sentiment d'être une femme et souhaite que son corps devienne féminin. Sa féminité provient de la manière dont sa mère lui a prodigué ses soins, sa mère qui désirait qu'il soit son beau, son précieux phallus, idéalisé et féminisé. C'est effectivement ce qu'il est devenu dès son premier comportement qui peut être considéré comme un comportement du genre. Si la mère utilise son fils de la sorte, c'est que dans sa névrose, elle souffre d'une angoisse infinie et que ce phallus merveilleux doit lui servir de remède. Mais sa féminité (à lui) qui est la conséquence du comportement maternel, ne le fait pas souffrir (à moins que la société ne l'en punisse s'il l'exhibe). (Newman et Stoller, 1971).

Les conséquences des fantasmes parentaux n'appartiennent souvent pas en propre aux enfants. Certains parents souhaitent détruire leurs enfants, et ce souhait peut devenir réalité s'il est transmis aux enfants (c'est peut-être l'origine commune des pulsions

suicidaires (Rosenbaum et Richman, 1970)) : ils se soumettent ainsi au désir des parents de les voir disparaître. Certains fantasmes parentaux produisent un enfant qui, vivant en dehors d'eux, se trouvera en conflit avec lui-même et avec la société. Il en va ainsi soit parce que le porteur de fantasmes est combattu par la société, soit parce que le fantasme comporte des éléments ambivalents. Dans la situation la plus favorable - celle probablement où la majeure partie de la culture s'est transmise de génération en génération - les fantasmes parentaux produisent des enfants en accord avec eux-mêmes et avec la société qui est la leur.

Il me semble que ces fantasmes parentaux peuvent s'implanter grâce à deux processus. Le premier est celui du conditionnement ou de l'"empreinte" au cours duquel le système nerveux central subit une modification sans que des processus psychiques s'interposent chez le jeune enfant. Ce que la mère du transsexuel fait de son propre corps quand elle tient son bébé est un exemple de la communication qui s'établit entre le psychisme (l'action motivée de la mère) et une neurophysiologie qui n'offre aucune résistance (le cerveau du bébé)⁽¹⁾. Et, comme tout autre mode de communication - bien que les messages transmis diffèrent - elle s'établit chez toutes les mères qui tiennent leur enfant.

(1) On pourrait peut-être trouver là une voie d'accès au problème de la relation entre la "pensée" et le cerveau (mind-brain).

Le second processus qui, cette fois, fait partie de la sphère cognitive du petit enfant, est si familier aux analystes que nous ignorons trop souvent le processus plus précoce, silencieux et non cognitif. Le second processus est le seul qui nous permette d'avoir des souvenirs et des fantasmes : le petit enfant sent que sa mère empiète sur ses tissus et il fait quelque chose de cette sensation. Ce qui signifie qu'il est alors suffisamment avancé pour avoir la capacité de percevoir cet empiètement, de le juger, de l'interpréter et de croire qu'il a une signification pour sa mère et pour lui.

La psychanalyse ayant laissé de côté les modèles mécaniques utilisés par les psychologues, elle l'a payé, car elle a hésité à réintroduire tout mécanisme (tout comportement non motivé) dans sa théorie : dans les organismes vivants, ce qui n'est pas motivé (c'est-à-dire ce qui n'est pas "instinctuel", pulsionnel, dirigé vers un but) n'existe pas; ou bien les êtres sont poussés par le désir de vivre (Eros) ou par celui de la paix absolue, de l'inanimé (Thanatos) ⁽¹⁾. Mais les

(1) La psychanalyse, telle que Freud l'a élaborée, est une théorie du désir. Mais quand il a reconnu l'existence d'un comportement au-delà du désir au sens libidinal, il a dû inventer un autre désir : l'instinct de mort. Pourtant, les travaux des éthologues, des théoriciens de l'apprentissage et des neurophysiologistes ont mis l'accent sur les mécanismes du fonctionnement et du comportement qui se développent tout en n'étant pas touchés par l'"énergie" du désir.

analystes ont constaté l'intervention d'autres processus d'apprentissage. Ainsi, les insuffisances théoriques ont été progressivement colmatées par des concepts tels que "la sphère non conflictuelle du moi" (Hartmann, 1958), le "défaut fondamental" (basic fault) (Balint, 1968) et des "lacunes" (Johnson et Szurek, 1952). En dehors de la psychanalyse, des schèmes théoriques totalement différents ont pu s'incorporer à l'analyse, ceux de Piaget, par exemple, ceux des théoriciens de systèmes généraux, des cybernéticiens, des éthologues, des neurophysiologistes, et même des psychologues classiques avec leurs travaux sur le conditionnement, le renforcement, la structuration, la récompense et la punition.

Parfois, les fantasmes parentaux créent un enfant heureux; mais un tel résultat exige généralement des parents qu'ils soient eux-mêmes heureux, et c'est bien regrettable. Souvent, par contre, l'enfant est l'objet de fantasmes de vengeance ou de haine. Pour un enfant qui s'intègre au self d'un parent, il est particulièrement poignant d'être formé par la haine de soi que se porte ce parent. On peut constater cet état de choses chez ces homosexuels efféminés; ces garçons ont fréquemment subi le contrecoup de la haine que portait leur mère à la virilité et à la masculinité, sentiment ayant pour origine la haine qu'elle se portait à elle-même parce qu'elle n'était pas un garçon. Objet de la malveillance maternelle qui alterne avec une position surprotectrice, ces garçons sont obligés de se conformer à une image non virile et de dissimuler

leur agressivité⁽¹⁾ pour pouvoir rester proches de leur mère.

Les exemples sont innombrables avec des issues heureuses ou malheureuses. Je pense, en effet, qu'une activité parentale de ce type préside au développement de tous les enfants. Nos croyances au sujet de nos rejetons pourraient bien être des prophéties qui s'accomplissent d'elles-mêmes.

Parfois, la tâche assignée par les parents dépasse simplement les capacités de l'enfant, peut-être même biologiquement incapable de satisfaire leurs demandes, si son quotient intellectuel est trop bas, par exemple, ou si son apparence physique ou une pulsion biologique l'empêche de réaliser le fantasme parental. Parfois, la tâche ne peut être accomplie, car elle émane des fantasmes conflictuels d'un des parents. L'enfant doit répondre à tous les ordres, sélectionner ceux qui deviendront les thèmes dominants et conscients et ceux qui seront cachés ou inconscients. Dans cette catégorie, les conflits avec le surmoi, ou à l'intérieur de celui-ci, seront les plus importants.

En 1967, Greene écrit "Le surmoi du "psychotique" est l'internalisation de l'agressivité effective des parents contre l'enfant, même réfractée au travers

(1) L'agressivité est cachée dans le comportement efféminé, mot qui implique une caricature absente du mot féminité.

du fantasme de l'enfant." Cette observation pourrait-elle s'appliquer de manière plus générale à toutes les catégories et non seulement aux psychotiques ? Ne s'appliquerait-elle pas à divers aspects du comportement qui, jusqu'ici, dans la littérature analytique, ont été attribués au fantasme infantile plutôt qu'incorporés à la réalité ?

Pour qu'il n'y ait pas de malentendu, il faut souligner que tout n'est pas dû, dès le début, aux influences parentales directes. Après tout, chacun est bien capable de créer sa propre névrose. Nous ne pouvons pas nous contenter d'une explication basée uniquement sur des théories, des concepts éthologiques, ou sur une théorie des influences parentales pour expliquer le refoulement, le clivage, la majeure partie de la psychopathologie avec les phobies, les réactions de conversion, les hallucinations, les obsessions, les perversions, les psychoses, les manies, les dépressions, les paniques, les troubles psycho-somatiques, les personnalités multiples, ou la variété infinie des mécanismes de défense. Notre exposé pourrait faire croire que l'enfant est incapable de résister à la force des désirs de ses parents. Ce n'est pas là exactement ce que je pense, bien que cela soit plus vrai, me semble-t-il, pour le bébé que pour l'enfant. En premier lieu, un fond biologique existe, qui peut permettre au jeune enfant (ou l'obliger) de résister à de telles pressions. Deuxièmement, quand il sera un peu plus grand, son propre développement (en particulier, l'enrichissement de sa vie fantasmatique consciente et inconsciente)

lui permettra de refaçonner les demandes parentales. Troisièmement, les parents changent, peut-être même sous l'influence de leur enfant. Les messages des parents peuvent arriver atténués, disparaître ou être inversés. En dernier lieu, l'enfant interprète mal les désirs de ses parents : il voit des monstres là où il n'y en a peut-être pas.

- II -

Le concept du noyau de l'identité du genre présente un avantage en ce qu'il autorise une ordonnance nouvelle des données cliniques. En déterminant les comportements du genre qui se développent de manière conflictuelle lors de la première enfance, on pourra constater que ce sont là des parties inaltérables de l'identité appartenant au vrai self (Winnicott, 1967). Ces parties seront inchangées par la psychanalyse, car l'analyse a une action sur les lignes de clivage qui séparent ce que l'on est et les défenses que l'on doit édifier et qui recouvrent le vrai self. Envisagé sous cet angle, le transsexualisme, tel que je l'ai décrit, n'est pas le produit d'une névrose, c'est-à-dire d'un conflit et d'un compromis, pas plus que ne l'est le noyau de la masculinité chez l'homme normal ou celui de la féminité chez la femme normale. Cependant, nous connaissons bien les perturbations de l'identité du genre qui proviennent de conflits ou de défenses : ce sont

les perversions. (Plutôt que de voir, ainsi que le dit Freud, la perversion comme le négatif de la névrose, il vaudrait mieux la considérer comme une névrose qui s'est emparée, pour agir, de l'appareil sexuel. Dans la perversion - comme dans toutes les névroses - le traumatisme et la guérison sont simultanément présents). Le transsexualisme peut être comparé et opposé à la fois à une perturbation du genre qui lui est apparentée, le transvestisme, qui contient des éléments pervers de "croisement" du genre - des compromis névrotiques dans le domaine du comportement génital.

Dans cet exposé, le "transvestisme" renvoie uniquement à un échange fétichiste de vêtements féminins, échange entraînant une érection. Cette particularité différencie fortement cet état du transsexualisme d'où l'excitation sexuelle fétichiste est toujours absente.

L'apparence physique du transsexuel et du travesti nous permet généralement de les différencier très rapidement, et toujours après un certain temps. Le trans-sexuel est féminin, rien dans son comportement ou dans ses vêtements n'éveille la suspicion. Par contre, le travesti ne peut cacher longtemps son excitation qui vient de ce qu'il est un homme habillé en femme. Il a du mal à se retenir de dévoiler son secret, ce qu'il finit par faire soit ouvertement, soit par quelque extravagance.

Le transvestisme est une perversion du fait qu'un substitut, et non une relation humaine totale,

est utilisé pour obtenir une satisfaction sexuelle maximale. L'acte sexuel, dans lequel le déguisement est capital, en focalisant sur les organes génitaux et le pénis, est le dispensateur de plaisir le plus prisé qui se révèle indispensable. Il s'ensuit que si un homme éprouve, grâce à son pénis, son plaisir le plus intense et qu'il passe la majeure partie de son temps à rechercher des méthodes pour gratifier ses besoins sexuels, cela signifie - bien que cela paraisse être le contraire - qu'il prise sa virilité. Tel est le cas du travesti, aussi paradoxal que cela puisse sembler, puisqu'il adore s'habiller en femme. Il ne se considère pas comme une femme piégée dans le corps d'un homme, mais comme un homme et entend le rester. Même quand il est habillé en femme, son plus grand plaisir est de sentir son pénis caché sous les vêtements. Ces hommes ont presque toujours une apparence et un comportement masculins, sauf quand leurs pulsions sexuelles s'emparent d'eux. Ils exercent des professions viriles; ils sont mariés, le corps féminin les attire. Ils sont hétérosexuels dans leur comportement manifeste. Le fait de changer de vêtements est un acte intermittent, et non un état permanent.

Les manifestations de travestisme apparaissent généralement à la puberté, ou peu après, quand le jeune homme éprouve pour la première fois une excitation sexuelle en mettant des vêtements de femme (l'épisode initial survient très rarement dans l'enfance ou à l'âge adulte). Généralement, il suffit d'un seul accessoire vestimentaire, chaussure ou lingerie, pour

susciter la masturbation. Dans d'autres cas, le désir provoqué par l'échange de vêtements devient de plus en plus vif et c'est quand le sujet est complètement habillé en femme que l'excitation est la plus intense. Les hommes appartenant à ce groupe aiment, pendant des heures, à passer pour des femmes, au vu et au su de tous. Cependant, contrairement à celle du transsexuel, l'excitation du travesti provient de ce qu'il sait qu'il est un homme qui a pris le risque de passer pour une femme et y a réussi. Les travestis qui jouissent de cet état passager ont généralement des fantasmes transsexuels. Ils se demandent parfois ce qu'ils éprouveraient s'ils avaient un corps de femme. Mais la durée, la profondeur et l'étendue de ces fantasmes ne sont pas comparables à ce qui se passe chez les transsexuels, pas plus qu'on ne rencontre chez eux la demande de devenir femmes, quels que soient les risques encourus.

Il est plus difficile de comprendre l'étiologie du transvestisme que celle du transsexualisme masculin, peut-être parce que nous ne disposons pas d'études approfondies sur les parents des travestis. On peut rencontrer des transsexuels enfants, ce qui nous permet d'étudier leur petite enfance vue par leurs parents. Ce n'est jamais le cas avec les travestis que l'on ne rencontre que plus tard, déjà adolescents ou adultes. C'est la raison pour laquelle nous n'avons pas une idée très précise de cette étiologie.

Les travestis, pas plus d'ailleurs que les

quelques mères de travestis étudiées jusqu'ici, ne nous rapportent l'histoire d'une étroite relation symbiotique mère-fils. Ils ne racontent pas l'histoire d'une féminité très précoce mais, au contraire (ce qui est confirmé par les photos de l'album de famille), plusieurs années de développement masculin. Puis un événement typique est rapporté : une femme habille de vêtements féminins ce petit garçon masculin. Cette expérience imposée de force à un garçon déjà masculin et capable de ressentir l'humiliation qu'on veut lui infliger, n'est pas excitante du point de vue sexuel. Mais j'ai dit précédemment que l'expérience originelle traumatisante se transforme en triomphe : ce qui a été humiliant au départ devient sexuellement excitant, et devient aussi une victoire. Cette théorie tendrait à prouver que les travestis sont masculins, qu'ils désirent conserver leur pénis, non le détruire, ni être transformés en femmes (Stoller, 1971).

L'histoire qui va suivre confirme ces différents facteurs. Un petit garçon, normal du point de vue biologique, se développe de manière masculine pendant les trois premières années de sa vie. Puis, sa mère, étant atteinte d'une maladie chronique, fut hospitalisée de façon permanente. L'enfant fut confié à une tante qui haïssait les hommes. Elle lui confectionna immédiatement de ses propres mains des vêtements dont le style fut jugé efféminé par l'entourage ; elle dénigrait tout signe de masculinité qui se développait chez son neveu. Pour les quatre ans de

son fils, la mère revint à la maison, mais en visite seulement; elle devait bientôt mourir. Pour fêter cet anniversaire, la tante habilla l'enfant de vêtements féminins, le présenta à la mère comme une petite fille du voisinage et photographia la scène.

Le garçon ne garde aucun souvenir de cet épisode. Il fait remonter l'origine de son échange fétichiste de vêtements à l'âge de six ans. A cette époque, une autre femme que sa tante l'avait contraint, en guise de punition, à endosser ses vêtements à elle. A cette occasion, il connut une très vive excitation sexuelle, ce qui se passe encore chaque fois qu'il s'habille en femme. En dépit de ce besoin de se travestir, le sentiment de virilité qui s'est établi en lui durant les premiers mois de sa vie persiste, ainsi que sa masculinité. C'est un homme vigoureux qui fait un travail exigeant de grandes qualités masculines, son comportement et son apparence sont toujours masculins, sans ambiguïté. Sa vie sexuelle manifeste a été exclusivement hétérosexuelle; il est marié, il a des enfants. Le fétichisme - ce qui n'est pas surprenant - envahit sa vie sexuelle de sorte qu'il a des problèmes relatifs à sa puissance sexuelle quand il n'est pas habillé en femme. Il est extrêmement important que son épouse l'habille en femme et le traite, à ces moments d'intimité, comme s'il était une femme avec un pénis.

On trouve confirmation de la dynamique psychique de cet homme dans ses lectures pornographiques

préférées. Dans ces histoires, un homme viril, au nom masculin, est capturé par des femmes belles et dangereuses qui l'obligent, contre sa volonté, à mettre des vêtements féminins. Les circonstances sont extrêmement humiliantes, il les supplie de ne pas agir ainsi. Toutefois, elles persistent (ce qui, bien entendu, accroît l'excitation sexuelle du lecteur qui est un travesti) jusqu'à ce que le héros finisse par reconnaître qu'il éprouve du plaisir à ce qu'on l'habillement de la sorte. A ce stade, il se sent très proche de ces femmes, il devient leur ami et participe à leurs joies féminines. Elles l'acceptent comme "l'une des leurs". Il est donc libre de rester viril et masculin, sauf quand il leur rend visite et, dans des circonstances toujours agréables, il se déguise avec elles et participe à leurs activités féminines, allant, par exemple, faire des achats en leur compagnie. La description de ce fantasme, comme vous pouvez le constater, révèle la dynamique décrite plus haut (Stoller, 1970).

Le rôle du père est moins clair dans le transvestisme que dans le transsexualisme. Les descriptions et les observations dont nous disposons concernant ces pères ne nous autorisent pas à parler d'une classe d'hommes présentant des traits communs. Certains sont distants, passifs, d'autres bruyants, de mauvais humeur ou cruels. Par contre, je n'ai pas rencontré de pères aimants et respectés; ces qualités leur font défaut et c'est bien là tout ce qu'ils ont en commun.

On peut constater quelque chose de comparable dans l'étiologie des homosexuels efféminés. La mère de l'homosexuel efféminé a été longtemps définie comme une mère "surprotectrice". En l'observant, on se rend compte que le terme "surprotectrice" ne correspond pas à son comportement effectif. Si nous étudions la situation dans laquelle elle se montre "surprotectrice", nous constatons que sa conduite est comparable à celle qu'on adopte pour dresser les phoques. Si son fils n'agit pas selon ses désirs, elle lui fait du mal. Le style du châtiment dépend de sa personnalité. Elle peut l'infliger en douceur ou avec bruit. Il consistera en des menaces, un châtiment corporel ou par un départ. De quelque manière qu'elle agisse, elle fait en sorte que son fils éprouve une crainte assez forte pour modifier son comportement. Mais, s'il agit conformément à ses désirs, il a droit à une récompense. Cette "surprotection" revêt donc deux formes distinctes. La première est l'interdiction d'un comportement qui fait horreur, la seconde, la récompense excessive d'un comportement approuvé. Comme nous le savons, le comportement interdit est celui que la mère ressent comme masculin, brutal, direct, dégoûtant, hétérosexuel et témoignant d'une assurance physique. Mais, quand le fils est l'enfant chéri de sa mère, il montre bien clairement qu'il ne mérite aucun des qualificatifs énumérés ci-dessus.

Il faut noter ici la différence intervenant dans la chronologie du développement du genre : le transsexuel ne témoignera jamais d'un comportement

masculin, pas même dans sa plus tendre enfance, alors que chez l'homosexuel efféminé, une masculinité s'est développée, suffisante pour inciter la mère à la détruire. En résumé, une mère de ce type, incapable de tolérer l'envie qu'elle porte aux hommes a, grâce à la vulnérabilité de son fils, une bonne occasion de porter atteinte à la masculinité. Elle s'attaque donc violemment à l'identité de son fils qui ne manque pas, comme n'importe quel enfant, de se défendre. Mais comme tous les enfants chez qui l'édification de la structure de caractère est une défense contre les influences parentales, il doit accomplir cette tâche avec un soin infini qui s'ajuste exactement à l'attaque, qu'à tout moment, sa mère peut tenter.⁽¹⁾

Nous n'ignorons pas qu'une apparence faible, passive, non virile et efféminée est, en partie, une façade. La mère a pu porter atteinte à l'agressivité de son fils, mais non la réduire à néant. La masculinité de celui-ci subsiste, bien qu'en piteux état; elle n'apparaîtra plus dès lors que furtivement, sous une forme caricaturale. Une fois encore, comme dans le transvestisme, le traumatisme se convertit en triomphe. Bak (1965) dit : "Le déni théâtralisé de la castration est commun à toutes les perversions". J'ajouterai que la peur de se voir châtrer symbolise une

(1) La contribution des pères à la structure efféminée de leurs fils est importante, mais elle est plus variable. Comme mes connaissances dans ce domaine sont limitées, je n'étudierai pas ici ce problème.

peur plus grande encore, celle de la destruction du self :
 "Je ne serai plus moi, je ne serai plus un mâ-le, ni un
 garçon".

J'ai souligné le fait que le transsexuel est féminin. Le comportement dont "elle" témoigne est naturel, sans affectation, semblable au comportement des femmes féminines. Il est aussi continu, sans intermittences, comme est continue chez les femmes normales la féminité. Cette conduite contraste avec celle de l'homosexuel efféminé dont le comportement n'est pas pareil à celui des femmes. C'est une imitation par laquelle il souligne son dégoût (et son envie) des qualités féminines. Il se comporte à peu près à l'égard de la féminité comme sa mère à l'égard de la masculinité. Partout où il la voit, il la dénigre. Même un portrait éblouissant qui suscite des louanges sur la beauté et la grâce du modèle, il le ressent comme une représentation. Du commencement à la fin, il ne cesse, en effet, de proclamer qu'il est un homme.

- III -

Le test déterminant : le conflit œdipien.

Examinons maintenant le concept de perversion à la lumière de ce que nous savons d'une part de la différence entre la psychodynamique de la féminité du transsexuel et, d'autre part, de l'excitation fétichiste du travesti ou de l'imitation hostile de l'homosexuel

efféminé. Tous les analystes s'accordent probablement pour dire avec Freud que la perversion est une défense. Mais je crois que notre logique est en défaut du fait que la majorité des analystes estiment que toutes les déviations sexuelles sont des perversions, et ce postulat étant posé, ils admettent que toutes les déviations sexuelles sont, par nature, défensives. Je ne suis pas de cet avis, car j'ai le sentiment qu'un comportement sexuel aberrant est statistiquement anormal, mais qu'il n'est pas forcément le résultat d'un conflit et d'une défense, par conséquent, je ne l'appellerai pas perversion. Le transsexualisme en est un exemple⁽¹⁾.

Le conflit œdipien pourra nous servir de guide. Avec Freud, je pense qu'il représente un moment dynamique crucial dans la production de la perversion, bien que je partage aussi l'avis de ceux qui affirment que le moment du choix intervient avant cinq, six ou sept ans, quand le conflit atteint son point culminant chez l'enfant normal. Pour nous repérer, nous rappellerons

(1) Pour confirmer ce que j'avance, il conviendrait peut-être de noter, qu'exception faite de la déviation d'identité (la féminité avec un choix d'objet approprié à cette identité, mais anatomiquement "homosexuel"), je n'ai jamais rencontré aucune des perversions connues (le fétichisme, le sado-masochisme, l'exhibitionnisme, le voyeurisme, la bestialité) chez un transsexuel. Par contre, on les voit assez fréquemment chez nombre de ceux qui réclament une "transformation du sexe" mais, comme je l'ai dit, parmi eux ne se trouve qu'un très petit nombre de transsexuels.

que le conflit œdipien est indispensable à l'établissement d'une masculinité normale. Dans cette situation, un garçon déjà masculin, qui s'est séparé du corps et du psychisme de sa mère, perçoit alors celle-ci pleinement en tant qu'objet extérieur sexuellement désiré. Dans ces circonstances, il découvre que son père est un rival invincible et il remet ses espoirs à plus tard (Freud, 1909).

Dans les perversions, une partie de ce processus ne paraît pas particulièrement pathologique. La première phase de la situation œdipienne s'en tient plus ou moins au programme connu : 1) le développement d'un sentiment de virilité (noyau masculin de l'identité du genre); 2) le développement d'une masculinité (apparence, comportement, fantasmes) qui s'accorde - manifestement - avec le sentiment de la virilité; 3) cette masculinité se développe et prend une part active au processus de séparation d'avec la mère et d'individualisation. Mais à partir de ce moment-là ⁽¹⁾, la mère, ou

(1) Il ne faudrait pas prendre trop à la lettre ce qui précède. Il est peu probable, en effet, que ce premier stade de la situation oedipienne survienne sans complications, puis soit brusquement perturbé. Il se produit vraisemblablement dès la naissance des ruptures avec la mère qui interfèrent sur le développement de la masculinité. Il se produit aussi des ruptures graves lors du processus de séparation (cf. P. Greenacre, 1953, 1969; Bak, 1968) qui s'opposent de manière traumatisante à la symbiose sereine qui marque le transsexualisme. Les commentaires que j'ai faits n'impliquent pas que les phases pré-œdipiennes ne sont pas perturbées, mais simplement que le noyau de l'identité du genre se développe en restant .../

parfois un substitut - une sœur aînée, une tante, une fille du voisinage - réagit spécifiquement à cette masculinité plus ou moins bien développée et tente d'y porter atteinte. Ce n'est que lorsque le garçon a quelque chose d'essentiel à perdre - un fragment de son être réel, son identité - qu'il peut éprouver une angoisse de castration. Je n'ai vu nulle trace de cette angoisse chez des garçons transsexuels (avant le traitement).

Vous avez probablement remarqué que j'attribue aux femmes, plutôt qu'au père, le rôle principal dans l'angoisse de castration. Je pense que c'est souvent le cas dans les perversions, mais que dans le développement de la masculinité normale, c'est peut-être le père plus que la mère qui constitue une menace. Un père menaçant est généralement, s'il ne se montre pas trop cruel⁽¹⁾ une force saine qui favorise le développement de la masculinité car, du fait même de la menace qu'il incarne, il fournit au garçon un modèle de masculinité à imiter (l'identification à l'agresseur peut être essentielle dans un développement normal). Dans les cas de perversions chez les mâles, cependant, on constate bien souvent (sinon toujours ?)

.../ suffisamment intact pour que l'enfant sache qu'il a quelque chose de vital à perdre si sa masculinité est attaquée. Je pense que, quoi qu'elle ait fait jusque-là, la mère ne peut empêcher le développement d'un certain sentiment de virilité et de masculinité.

(1) Une trop grande cruauté de la part du père peut également inciter à la perversion.

au cœur de la dynamique, la haine et la crainte des femmes. Revenons à ces perversions exclusivement masculines telles que l'exhibitionnisme, le voyeurisme, la pédophilie, le viol ou le déguisement fétichiste (transvestisme). Dans chacun de ces cas, on constate une attaque fantasmée qui permet de triompher des femmes considérées autrefois comme toutes-puissantes et qu'on imaginait avoir infligé le premier traumatisme. Bak (1968) dit quelque chose d'analogue quand il suggère que c'est le fantasme de la femme phallique qui se trouve derrière les perversions chez l'homme. La perversion peut être considérée comme un traumatisme qui a été surmonté et la perfection d'un orgasme gratifiant comme un triomphe remporté sur un désastre menaçant. L'acte pervers peut être la reproduction d'une menace dirigée contre la vie lors de la petite enfance. Dans l'acte pervers, il y a une reviviscence du désastre historique réel, cette fois-ci avec la fin la plus heureuse possible (Stoller, 1970).

Dans le développement masculin normal comme dans la perversion, et contrairement au transsexualisme, la masculinité apparaît lors des premières années de la vie. Chez l'individu le plus normal, c'est le résultat de deux processus. Le premier est l'encouragement de tout comportement considéré par les parents comme masculin; le second est l'encouragement à la séparation et à l'individualisation. Alors que ces deux processus subissent une distorsion dans les perversions, surtout en raison de la régression face au danger, les traumatismes qui provoquent la distorsion

n'arrêtent pas le développement d'une certaine masculinité et ne détruisent pas complètement ce qui peut déjà en exister. Dans ces deux types de développement œdipien (normalité et perversion)⁽¹⁾, la mère est sans nul doute une personne distincte et un objet hétérosexuel désiré. Elle n'est pas vue originellement comme une personne à laquelle il faut être semblable, mais plutôt comme une personne qu'il faut avoir (Greenson, 1966, 1968). Le père est présent, nettement défini par sa virilité et sa masculinité, représentant une menace très réelle. Rien de cela n'est vrai pour le garçon transsexuel. Nous insisterons une fois encore sur la différence, qu'il y a entre le complexe d'Oedipe du transsexuel et celui du garçon qui devient masculin.

Tout d'abord, en raison de la faille qui a empêché le garçon de se séparer nettement du corps de sa mère, le garçon transsexuel n'éprouvera jamais le désir ardent de posséder une personne du sexe opposé. Au contraire, la béance que l'enfant désire combler se situe entre lui et son père si distant.

Ensuite, le sentiment de la virilité et, plus tard, de la masculinité, ne se développe pas comme une partie permanente et autonome du sentiment de soi, qui

(1) En réalité, ce ne sont pas vraiment deux types différents. Comme nous le savons, la normalité et la perversion sont, de diverses manières, les degrés différents d'un continuum.

doit être valorisé et protégé. C'est pourquoi la castration génitale ne peut être une menace, les organes génitaux n'étant pas "reliés" au noyau de l'identité du genre comme chez les autres individus de sexe masculin.

Enfin, il manque un père terrifiant, mais admiré qui pourrait infléchir le développement du garçon et lui servir de modèle : le père n'est pas là, il n'est pas effrayant, il n'est pas admirable - et son fils n'éprouve nullement le désir de devenir masculin.

Ainsi, comme il ne désire pas sa mère en tant qu'objet sexuel, ni son père comme objet d'identification et qu'aucune barrière ne l'empêche de posséder sa mère - être comme elle, c'est la posséder encore davantage que la conquérir - il n'y a pas de conflit œdipien, pas d'angoisse de castration, ce qui ne se rencontre guère dans le cas d'un développement normal ou d'une perversion (Newman et Stoller, 1971).

Ces remarques n'ont pas uniquement une valeur théorique, comme on peut le constater quand on traite ces garçons. Avec la séparation d'avec la mère, ainsi que l'exige notre méthode thérapeutique (Stoller, 1971) et l'accroissement de la masculinité dans le comportement, apparaissent pour la première fois les manifestations bien connues du conflit œdipien : l'anxiété, les phobies, un comportement agressif, l'intérêt pour l'appareil génital mâle, la masturbation, les identifications masculines, l'apparition du sujet dans

des fantasmes en tant qu'être masculin, la curiosité sexuelle à l'égard des femmes et des tentatives d'avoir un contact sexuel avec la mère (Greenson, 1966; Newman et Stoller, 1971).

Il existe des hommes qui recherchent la transformation de leurs organes génitaux en raison de leurs conflits œdipiens et de l'angoisse de castration. Ainsi, certains haïssent leur appareil génital ou les demandes qu'entraîne l'érection et, dans une ferveur toute religieuse, ils s'attaquent à leur propre corps pour en extirper la culpabilité (Socarides, 1970). L'élucidation du motif ne pose aucun problème chez ces sujets. Il n'en est pas de même pour les transsexuels. Bien qu'ils désirent, eux aussi, être débarrassés de leurs organes génitaux en raison de leurs érections, la motivation exprimée n'est pas la culpabilité mais la honte, car ils ont l'impression que leur apparence physique est grotesque.

La thèse affirmant que c'est la culpabilité oedipienne et l'angoisse de castration qui provoquent transsexualisme (comme dans le transvestisme et l'homosexualité efféminée), cette thèse devrait non seulement être soutenue par une théorie cohérente, mais s'appuyer sur des données. Nous ne pouvons pas considérer comme une donnée l'assertion selon laquelle les observations seraient évidentes si elles n'étaient pas inconscientes car, même des forces inconscientes peuvent produire des manifestations apparentes (surface derivatives).

Il m'apparaît donc que le transsexualisme peut nous servir d'expérimentation et nous permettre d'en savoir davantage à la fois sur le développement normal et sur le développement pervers. Non seulement nous sommes incapables d'y découvrir des traumatismes surmontés comme dans la perversion, mais nous n'y rencontrons pas davantage les divers types traumatisants de conflits œdipiens que l'on trouve également dans la perversion.

- IV -

Le fétichisme : une déshumanisation

C'est là le dernier trait clinique que nous mentionnerons et qui différencie le transsexualisme de la perversion. A l'affirmation que la perversion est un traumatisme surmonté, je voudrais ajouter que, dans la perversion, la fétichisation est toujours présente⁽¹⁾, alors qu'elle est absente du transsexualisme.

Je considérerai donc la perversion comme un versant du continuum de la fétichisation des objets. L'individu dit normal utilise peu ce procédé et nous qualifions de pervers le comportement de ceux qui y ont plus fréquemment recours. Certains pervers l'utilisent moins volontiers (dans le cas d'une liaison homosexuelle permanente) que d'autres (le fétichisme). Il s'agit là d'une déshumanisation des objets pratique en raison de la peur qu'ils inspirent, soit par une distorsion

(1) Cette remarque rejoint la conviction de Bak (1968) pour qui le fétichisme est la perversion type

totale, soit par une distorsion de certains de leurs attributs. Ayant été réinventés, ces objets pourront servir à annuler le traumatisme que leur présence dans la perversion perpétue. Je ne connais aucune perversion dans laquelle ce procédé ne joue un rôle primordial.

C'est chez les hommes que se rencontrent la plupart des perversions et ce, parce que leur masculinité est menacée dès la petite enfance par les liens étroits qui les unissent à la mère et parce que les garçons, pour devenir masculins, doivent se séparer ("se désidentifier" comme dit Greenson) de la féminité de la mère. Je pense que ceci favorise la potentialité perverse chez les hommes bien que, si le traumatisme est moins intense, il devienne un facteur essentiel dans le développement d'une sexualité non perverse. Je me demande seulement s'il existe quelque chose chez les hommes qui soit une "sexualité non perverse" ou si l'on ne trouve pas toujours chez eux quelque trace d'hostilité en raison du traumatisme infligé par la mère quand elle pousse son fils vers la masculinité et celui infligé par le père qui frustre cette masculinité maintenant développée. Une mère féminine qui apprécie l'hétérosexualité et la virilité (chez les hommes), un père masculin qui apprécie l'hétérosexualité et la féminité (chez les femmes), ces parents-là permettent à un homme normal de n'avoir en lui que d'infimes traces de perversion car ils favorisent, chez leur fils, la résolution du conflit œdipien dans les sens d'une réussite.

R.J. Stoller

Traduit de l'anglais par C. Monod

Bibliographie

- Bak, R.C. (1956). Aggression and Perversion. In Perversions : Psychodynamics and Therapy, ed.S. Lorand, New York, Random House.
- Bak, R.C. (1968). The Phallic Woman: The Ubiquitous Fantasy in Perversions. Psychoanal. Study Child, 23.
- Balint, M.(1968). The Basic Fault: Therapeutic Aspects of Regression London, Tavistock.
- Freud, S. (1909) : Analysis of a Phobia in a Five-Year-Old Boy. S.E. 10.
- Freud, S. (1937) : Psychoanalysis Terminable and Interminable. S.E. 23.
- Greenacre, P. (1953). Certain Relationships Between Fetishism and the Faulty Development of the Body Image. In Psychoanal. Study Child, 8.
- Greenacre, P. (1969). The Fetish and the Transitional Object. In Psychoanal. Study Child, 24.
- Greene, J.G. (1967). Thought Disorder. Int.J.Psa,48.
- Greenson, R.R.(1966). A Transvestite Boy and a Hypothesis. Int. J. Psa. 47.
- Greenson, R.R.(1968). Disidentifying from Mother. Int. J. Psa, 49.
- Hartmann, H. (1958). Ego Psychology and the Problem of Adaptation. New York : Int.Univ.Press.
- Johnson, A.M. and Szurek, S.A. (1952). The Genesis of Antisocial Acting Out in Children and Adults, Psa. Q. 21.
- Klaf, F.S. (1961). Female Homosexuality and Paranoid Schizophrenia. Arch. Gen. Psychiat. 4.
- Money, J., Hampson, J.G., and Hampson, J.L. (1955). Hermaphroditism : Recommendations Concerning Assignment of Sex, Change of Sex and Psychologic Management. Bull. John Hopkins Hosp. 97.
- Money, J., Hampson, J.G., and Hampson, J.L. (1957). Imprinting and the establishment of Gender Role, Arch. Neurol. Psychiat. 77.
- Newman, L.E, and Stoller, R.J. (1971). The Oedipal Situation in Male Transsexualism. BJMP 44.

- Newman, L.E. and Stoller, R.J. (1968). Gender Identity Disturbances in Intersexed Patients. Am.J.Psychiat. 124
- Rapaport, D. (1960). The Structure of Psychoanalytic Theory. Psychol. Issues, Monogr.6.New-York : Int.Univ.Press.
- Rosenbaum, M. and Richman, J.(1970).Suicide : The Role of Hostility and Death Wishes from the Family and Significant Others. Am. J.Psychiat.126
- Sears, R.R. (1965). Development of Gender Role, in Sex and Behavior, ed. F.A. Beach, New York : Wiley.
- Socarides, C.W.(1970). A Psychoanalytic Study of the Desire for Sexual Transformation("Transsexualism"): The Plater-of-Paris Man. Int.J.Psa. 51.
- Stoller, R.J. (1964). A Contribution to the Study of Gender Identity. Int.J.Psa.45.
- Stoller, R.J. (1968). Sex and Gender. New York : Science House.
- Stoller, R.J. (1970a). Pornography and Perversion. Arch.Gen.Psychiat. 22.
- Stoller, R.J. (1971a). Psychotherapy of Extremely Feminine Boys. Int J. Psychiat. 9.
- Stoller, R.J. (1971b). Transsexualism and Transvestism. Psychiat. Annals. 1.
- Stoller, R.J. (1971c). Création d'une illusion : l'extrême féminité chez les garçons, Nouvelle Revue de Psychanalyse, 2.
- Stoller, R.J. (1972). The "Bedrick" of Masculinity and Feminity : Bisexuality, Arch.Gen.Psychiat.26.
- Winnicott, D.W. (1967). The Maturational Process and the Facilitating Environment. London : International Psycho-Analytic Library.

Guy Rosolato

NOTE

La conférence, si positive et si pratique, que R.J. Stoller a faite à l'Association en mai dernier, nous a montré l'étendue des problèmes posés par la transsexualité, surtout quand on constate qu'aux Etats-Unis, comme en France, les psychanalystes n'ont guère pu, ou jugé bon, de suivre, en cure, des cas de ce genre.

Dans cet état de choses, il convenait d'être attentif aux observations d'ordre général, aux descriptions de l'individu et du milieu familial, que Stoller a bâties à partir d'une solide expérience, et de recueillir aussi des notations cliniques prises dans une relation et une perspective analytiques.

Celles de M.-C. Kamouh permettent ainsi des confrontations à propos des origines infantiles du transsexualisme.

La discussion se trouve donc reprise en tenant compte des vues mêmes de Stoller et des points acquis qu'il établit fermement. A savoir : l'importance de l'identité de genre, distincte du fonds biologique; les traits caractéristiques du transsexuel, dans la conviction d'être de l'autre sexe, dans l'exigence d'un changement corporel génital, même chez l'enfant, précocement; le rôle des conflits entre parents (le père exclu par la mère; le comportement alterné particulier de la mère dans la séquence récompense(menace); la distinction nosologique entre le

travestisme, le transsexualisme, l'homosexualité de l'homme efféminé et l'homosexualité non efféminée; enfin l'importance, soulignée déjà par les auteurs, tant en France qu'aux Etats-Unis, du fétichisme dans les perversions.

Mais pour nombre d'entre nous certaines affirmations paraissent hasardeuses : principalement l'état aconflictuel du transsexuel, alors que des conflits se dessinent à travers le texte même de Stoller, comme s'ils étaient soumis chez l'enfant plutôt à une méconnaissance massive. De même le diagnostic de psychose ne saurait être écarté devant une demande, poussée jusqu'à la réalisation, de castration réelle (testicules et pénis, avec appoint hormonal).

Il est probable que ce délire organisé, de type hypocondriaque, centré sur le sexe, nécessite pour "flamber" le recours à un "père" castrateur, la rencontre avec le chirurgien à partir de quoi s'organisent les revendications ultérieures.

Enfin il y aurait beaucoup à dire sur la notion d'"expérimentations" et sur l'usage des "data" pratico-cliniques qui orientent la pensée de Stoller jusque dans la thérapeutique active de castration qu'il préconise dans son livre (Sex and Gender).

L'observation de M.-C. Kamouh nous trace les particularités familiales, les types de demandes du jeune garçon qu'elle a traité, mais surtout les possibilités de

changement qui apparaissent assez facilement dans la cure, donnant même l'impression d'une certaine malléabilité mentale. Serait-ce à mettre au compte des antécédents infantiles du transsexuel ? Cette constatation optimiste mériterait confirmation.

Guy Rosolato

M.C. Kamouh

UN ENFANT TRANSSEXUEL

En octobre 1971, un confrère me demanda de prendre en psychothérapie un enfant qu'il recevait avec sa mère, depuis un mois environ, dans le cadre d'une institution où je travaille également.

Une jeune femme s'était présentée avec son fils de sept ans et demi, Guillaume. Motif de la consultation : "L'enfant désire changer de sexe. Il n'accepte pas du tout son sexe, il se déguise constamment en fille, et ceci depuis toujours. Il demande à sa mère de le faire opérer et la questionne à ce sujet."

Mon confrère avait demandé à la mère ce qu'elle répondait. Elle ne savait trop que faire et disait : "Seulement quand tu seras plus grand". Elle semblait vaguement culpabilisée par la demande de l'enfant, mais ne s'était néanmoins décidée à consulter un spécialiste que sur la sollicitation de l'instituteur. Elle avait dit à Guillaume qu'"ils allaient voir le médecin qui déciderait de l'opération."

Au cours des entretiens qui suivirent, la mère sembla prendre conscience du caractère surprenant de ses propos et de l'ensemble de la situation. Elle envisagea pour elle l'éventualité d'une psychanalyse et se montra, au début, enthousiaste à cette perspective.

Puis elle devint plus réticente.

Mon confrère décida de proposer pour l'enfant un autre thérapeute, ce qui laissait le champ libre à la mère et préservait la poursuite de la psychothérapie de Guillaume.

Il avait également reçu le père de l'enfant. Celui-ci estimait que tout allait très bien, que si son fils devait être homosexuel, éventualité qu'il évoqua spontanément, il n'y verrait aucun inconvénient. Lui-même avait eu des tendances homosexuelles. Il dit aussi qu'il n'avait jamais souhaité avoir d'enfant. C'était sa femme qui en avait voulu.

Personnellement, je ne l'ai jamais rencontré. il semble qu'il ait exprimé à sa femme le désir d'avoir un entretien avec moi, mais il se trouva que les différents horaires que j'avais proposés ne convenaient jamais et il n'a finalement fait savoir qu'il n'avait rien à me dire.

* *

*

Guillaume est le dernier d'une famille de trois enfants qui se compose :

- d'un frère aîné de 15 ans, "très garçon", note la mère sur la fiche de renseignement familial. Mais elle dira plus tard qu'il a des difficultés scolaires,

"il faut que je le porte", qu'il est aboulique et qu'il a un complexe d'échec.

- d'une fille de 13 ans ½ dont la mère dit seulement qu'elle est "très fille".

Le développement de Guillaume a été normal : (grossesse normale, aucune difficulté de sevrage (dernier biberon à 15 mois), premiers mots : tôt, premiers pas : 14 mois, énurésie jusqu'à 4 ans, aucune ambiguïté sexuelle pas de phimosis).

Il est grand, assez potelé. Morphologiquement, il n'a aucun caractère spécifiquement féminin. La féminité est dans les gestes et les vêtements. Mon confrère me dit qu'il était couvert de bagues et de bijoux. Il était habillé de dentelles (chemise à jabot, poignets en dentelle) et portait ces parures avec naturel et aisance. A le voir, dit-il, on ne peut confondre un transsexuel et un homosexuel.

Sur l'imprimé rempli par la mère, on lit enfant docile, sensible, affectueux. Plutôt lent dans son comportement physique, mais vif d'esprit. Déteste la violence, les jeux de garçons, les batailles. A peur de monter à bicyclette. Désire ardemment être une fille pour s'habiller et jouer comme elles. Se déguise sans cesse, aime les voiles, joue à la poupée.

L'instituteur écrit : "Bon travail, quelque lenteur. Il jouit de la considération et de l'estime de ses camarades et de ses maîtres. Mais parfois, on se

moque de ses attitudes de fille. IL est tout à fait féminin et ne joue qu'avec les filles, il cherche à s'identifier à elles. Il note aussi : "N'a pas acquis correctement les mécanismes de l'écriture, présente par ailleurs une maturité et un jugement exceptionnels pour son âge. Recherche la compagnie des adultes et aime converser avec eux."

On peut constater que, comme l'a noté Stoller, la féminité du transsexuel n'est pas ressentie comme une provocation, contrairement à celle de l'homosexuel, mais comme une bizarrerie. L'entourage ne manifeste que peu d'agressivité à l'égard de Guillaume, ne le rejette pas et lui conserve son estime.

Les notes du premier analyste apportent quelques informations supplémentaires : Guillaume me confirme son désir d'être une fille comme maman et ajoute " Maman n'a pas envie que j'aie envie d'être une fille. D'abord, je ne sais pas pourquoi, peut-être les robes. Les garçons, c'est plus sévère".

Guillaume trouve que son père et lui se ressemblent et il lui reproche constamment cette ressemblance : "Tu es gros comme moi, tu es lent comme moi etc..." Il raconte un cauchemar : "Une dame complètement folle elle me disait que j'étais son fils, parce qu'elle avait perdu le sien".

Premier entretien : comment se présente la mère de
Guillaume

Guillaume et sa mère entrèrent dans mon bureau d'un même pas⁽¹⁾. Manifestement, ils n'avaient pas de secret l'un pour l'autre et étaient heureux d'être ensemble. Ils n'avaient apparemment pas de conflits. Ils me parlèrent en se regardant l'un l'autre. L'expression de "symbiose sereine" employée par Stoller décrit remarquablement ce que me sembla être leur relation.

Guillaume était habillé d'une manière neutre : quelque chose avait changé à la suite des entretiens avec le premier analyste.

C'était un bel enfant, avec un beau regard très expressif. Il jouait avec ses cheveux qu'il avait mi-longs, d'une manière toute féminine.

La mère dit que Guillaume voulait être une fille. Guillaume approuva en la regardant et dit aussi que les garçons étaient laids. Elle dit que tout cela venait sans doute d'elle, qu'elle était trop attachée à Guillaume. Manifestement, à la suite des entretiens avec le premier analyste, de la culpabilité et de l'angoisse étaient apparues en elle.

Depuis qu'elle avait eu ces entretiens, elle avait pris une décision : elle allait se séparer de Guillaume, ainsi que de son fils aîné, qui accompagnerait Guillaume. Elle garderait seulement sa fille auprès d'elle.

(1) Il est évident que la mère désirait également se protéger d'un entretien seule avec moi.

Elle allait "donner" Guillaume à sa propre mère, en remplacement de son frère (l'oncle maternel de Guillaume), qui venait de se marier à l'âge de 40 ans, après avoir toujours vécu avec sa mère. Ce mariage fait contre le gré de celle-ci, la laissa complètement désemparée.

La mère de Guillaume n'avait pas eu de bonnes relations avec sa mère qui ne l'aime guère. Sa mère adorait son frère, l'oncle maternel de Guillaume. Seuls comptaient pour elle les garçons. La mère de Guillaume s'entendait mieux avec son père. Elle avait eu beaucoup de peine à accepter sa propre féminité. Mais elle ne peut absolument pas laisser sa mère dans ce désarroi et c'est ainsi que, donnant son fils à sa mère, elle entend régler deux problèmes à la fois.

Pourtant, cet enfant est le sien plus que les autres qui, eux, ont été confiés à sa mère quand ils étaient petits. Elle s'est arrêtée de travailler à la naissance de Guillaume. Elle était infirmière chef en chirurgie.

Elle va faire de transformations dans l'appartement et quitte cette chambre où elle a dormi avec Guillaume si longtemps dans le même lit. Elle l'a pris dans son lit quand il est né. Maintenant, il y vient encore. Le matin, elle dit non, il vient quand même. C'est devenu une habitude. II s'en va quand elle l'en prie.

Son mari a quitté la chambre conjugale à la naissance de Guillaume. Elle était très déprimée et s'était sentie délaissée. Elle laissa entendre que son

mari avait eu une liaison à cette époque.

Elle était très déprimée et s'était rabattue sur Guillaume. Elle était encore et toujours déprimée. Qu'allait-elle faire ? Elle songeait, sinon à reprendre son travail, du moins à reprendre des études. Son mari ne semblait être d'aucune utilité dans ce désarroi.

Elle dit qu'elle se sentait vide, qu'elle avait beaucoup de difficulté à trouver un contact avec les autres. Elle restait dans sa coquille. Cette femme était féminine et jolie. Elle parlait avec un zozotement très prononcé, ce que je lui fis remarquer, dans un moment de silence. Elle me dit qu'elle avait "un défaut de langue" qui serait facile à corriger. Elle y avait pensé, mais son mari ne voulait pas. Il aimait ça : alors !... caprice dérisoire accordé à quelqu'un qui ne pouvait rien pour elle. Il me parut que les relations qu'elle avait avec son mari n'étaient sans doute pas explicitement agressives. Elles étaient plutôt sans valeur et insignifiantes - ou perverses. Elle avait dit au cours des entretiens avec mon confrère, que ses relations sexuelles avec son mari étaient tout à fait satisfaisantes.

Elle dit, en réponse à ma question, que Guillaume avait toujours été féminin. Non, il n'y avait pas eu de changement. Il avait toujours voulu être habillé en fille et se paraît de tout ce qui lui tombait sous la main. Oui, elle avait désiré un garçon. Elle a été heureuse à sa naissance et elle est heureuse de l'avoir.

On doit noter ici le prénom de Guillaume, prénom guerrier et même conquérant, tout à fait conforme ce qui a été remarqué par Stoller.

Elle se demandait si elle faisait bien d'amener Guillaume ici, parce que, à part cela, il n'y avait vraiment pas de problème; ils s'entendaient bien, d'ailleurs, c'était un enfant que tout le monde aimait. Etait-ce bien nécessaire ? Ce n'était peut-être pas si grave. Elle-même n'avait à se plaindre de rien et elle semblait craindre le mal que j'allais lui faire pour une question, somme toute insignifiante. N'allais-je pas lui dire des choses peu convenables ?

Je sus par Guillaume, resté seul quelques instants avec moi "qu'ils devaient aller acheter quelque chose ensemble : le nouveau lit de maman." Je dis : "Et ton père?" "Oh, il ne me gêne pas du tout, je l'aime bien. Quelquefois, il me donne de l'argent."

Je reçus dès lors Guillaume une fois par semaine, pendant les périodes scolaires, j'ai revu sa mère deux fois depuis. Souvent, je sus qu'elle l'attendait non loin.

o o

o

Ce dossier correspond point pour point à la grille, à la sorte de protocole empiriste du phénomène transsexuel tel que Stoller l'avait énoncé devant nous.

Mère : - dans un état de dépression chronique;
 - dont la propre mère ne valorisait pas le
 féminité qui est vécue comme un moins être;
 - enfant souhaité garçon - prénom phallique;
 - symbiose sereine entre la mère et l'enfant.
 Pas d'érotisation de la relation.

Père : - passif et distant.

Chez l'enfant : - naturel de la féminité établie
 depuis toujours.

o o

o

Je n'ai pas pris de notes au cours des trois premiers mois de la psychothérapie de Guillaume. Ce que je vais rapporter pour cette période, ce sont surtout mes impressions et mon vécu contre-transférentiel. Puis je parlerai des dessins de Guillaume.

Je pensais que les troubles dont souffrait Guillaume se situaient très probablement dans le registre psychose.

Force m'était pourtant de constater qu'au niveau du comportement, rien de tel n'était perceptible. Ce qui frappait chez Guillaume, outre sa féminité, c'était sa gaieté, sa spontanéité, sa fantaisie. Avec moi, il était très à l'aise, au niveau musculaire même, il était particulièrement souple et relaxé.

Ce qu'il disait manifestait aussi de l'aisance dans son encourage familial et social, dans le monde même. Il avait des connaissances surprenantes en géographie. Le monde était son univers.

J'éprouvais un certain malaise devant cet enfant et je n'arrivais pas à concilier ces deux aspects qui me paraissaient incompatibles : sa féminité et ce que j'appellerai provisoirement un "bon self".

Ce qui me frappait surtout, c'était quelque chose de très particulier dans le transfert. Guillaume s'intéressait beaucoup à moi, me racontait mille choses. Il me parlait en me regardant bien en face avec de beaux yeux qui ne se baissaient jamais devant mon regard. Il manifestait une sorte de témérité dans cette relation, dont toute ambivalence semblait absente. Il était dans une proximité psychique que je supportais difficilement.

Cette relation était assurément la même que celle qu'il vivait avec sa mère (la "symbiose sereine" de Stoller).

Je pensais alors que sommé, en quelque, sorte, par la nudité insistante de sa mère, de choisir entre son pénis et son désir pour elle, il avait choisi de sacrifier son pénis. Ceci expliquait peut-être cette très grande liberté dans la relation, cette spontanéité joyeuse où la dimension du désir était assurément présente.

Il était évident que Guillaume était attiré par

les femmes et les fillettes. Je ne sais comment il en va du désir du transsexuel adulte. Il est difficile de concevoir qu'un changement structural survienne à cet égard. Mais peut-être, dans cette configuration du désir n'est-"elle" pas différente de beaucoup d'autres femmes.

J'apercevais là une combinatoire qu'il ne m'avait jamais été donné d'observer. Ce qui était étonnant, c'était cela, une telle présence de désir, une telle absence d'érotisation. Ces deux aspects étaient intimement liés l'un à l'autre.

Guillaume était en somme un spécialiste du désir, mais pas un tenant du sexe. Antinomie certaine qui était exprimée là d'une manière extrême.

Deux mois après le début de la psychothérapie, j'ai éprouvé le besoin de rompre le face à face avec Guillaume, de ne pas le regarder. Je souhaitais me présenter à lui comme "occupée". En fait, je prenais des notes pendant les séances, sans le dissimuler aucunement, ce que je fais rarement avec les autres enfants. Je n'avais aucune idée d'une utilisation de ces notes. J'avais besoin de cela pour établir une situation analytique, une situation différente de celle qu'il vivait avec sa mère, qui était uniquement occupée de lui. Il est vrai qu'écrivant, j'étais encore occupée par lui. Je trouvais sans doute là un compromis entre la séduction qu'il exerçait sur moi et une défense contre cette séduction.

Je me demandais parfois ce que Guillaume pensait de cela. Allait-il me poser une question ? J'avais alors le fantasme que je lui répondrais en disant que "je préparais une réunion avec des confrères." Il me semble évident que j'établissais là une triangulation

Guillaume, moi et quelqu'un d'autre. Sans doute, est-ce à cette nécessité intérieure à la cure que cette observation doit d'être rédigée, plutôt qu'une autre.

o o
o

Des deux premiers mois de la psychothérapie de Guillaume restent donc surtout des dessins. Guillaume les commentait volontiers mais se montrait tout à fait impuissant à expliquer leur surgissement qui était en rupture avec son bavardage.

II dessinait des filles, des "bonnes sœurs". Sur leur tête, tout un échafaudage, un voile, une couronne, une croix. Des croix aussi dans chaque main. Il y avait des croix noires et des croix rouges. Les visages avaient des yeux, pas de bouche, ni de nez.

Il me revient à l'esprit que la mère de Guillaume était infirmière avant sa naissance, ce que je dis. Guillaume se montra un peu surpris de ce rapprochement mais ajouta qu'elle travaillait avec des "bonnes sœurs."

Il n'y avait pas d'homme sur ces dessins. Une fois, cependant, un minuscule marchand de tapis.

Guillaume dessinait des églises qui étaient aussi des maisons. Les aménagements intérieurs étaient toujours très difficiles à établir, les chambres difficiles à situer les unes par rapport aux autres. Il devait toujours ajouter des escaliers ou des échelles pour établir des passages.

A la 5^{ème} séance, Guillaume dessina sa maison et l'école en flammes. Un pompier allait venir éteindre. De l'autre côté de la feuille, il fit un volcan en éruption. Il dit : "Ca doit être terrible d'être dans le ventre d'un volcan en éruption". Ce fantôme réapparut sous diverses formes.

Vers Noël, Guillaume dessina des crèches et l'enfant Jésus, née par immaculée conception, précisa-t-il

Puis apparut une phobie des loups et des histoires de fées. Guillaume était devenu très anxieux. Son aisance et sa gaieté avaient disparu. Il ne dessinait plus, parfois, il faisait des modelages. Il racontait plusieurs rêves à chaque séance. C'est alors que j'ai commencé à prendre des notes.

Rêve : "Un berger affreux et plein de loups. Il m'a amené chez un bossu. La police est arrivée parce que, ma maman, elle me trouvait plus. Le berger, c'était un sorcier. Le bossu, il me donnait des coups de corne, de bosses, partout, partout."

Guillaume modèle le bossu avec cornes et barbe.

"Et puis, j'ai rêvé que j'étais en retenue à l'école. Il y avait la fée, elle avait son corbeau. Elle avait un corbeau gigantesque, c'était pas un vrai corbeau, un faux corbeau. Alors elle descend, elle me prend et elle me met sur les ailes du corbeau. Et elle m'a amené au paradis des enfants. Une fée japonaise".

Les dernières phrases du rêve sont dites d'une voix particulièrement suave et affectée qui n'est pas coutumière à Guillaume. Pour souligner ce que lui-même semble trouver de mièvre à l'évocation du paradis des enfants, je dis sur le même ton que lui, quelque chose comme : "na, na, na! "

Long silence.

Je dis : "Dans le premier rêve, tu as peur de ...".
"Non, dit Guillaume, c'est le bossu. Il y en a dans la ville. Quand je le vois, j'ai une de ces peurs ... Il est fou et il est alcoolique. Je ne comprends pas comment le père le laisse sortir comme cela. "

" Il y avait un garçon qui me suivait en sortant d'ici la semaine dernière. Je n'ose plus venir, je ne sais pas si je pourrais venir. Il me regarde toujours et moi aussi, je ne peux m'empêcher de le regarder. Et justement, c'est ce qui est la cause qu'on a des embêtements à la fin. Il y a aussi des vieilles

dames qui me regardent parfois.

"Ma grand-mère est presque noble. Si mon arrière-grand-mère ne s'était pas mariée avec le gendarme et si elle avait eu une fille sans se marier, ma grand-mère aurait été noble. Je m'appellerais Guillaume de X. Je serais Marquis de X.

Moi : - Je comprends pourquoi tu voulais être une fille.

G: - Non, je crois que c'est parce qu'on m'a toujours dit ton arrière-grand-mère est Marquise de X.

Moi : - Elle tenait le titre de son père, il se transmet par les hommes.

G. : - Ça alors! On m'a mal dit ! Et même, si j'avais été une fille, on m'aurait appelé Laurence. Il n'y avait presque que des gens riches dans la famille et moi, je suis tout petit et je suis pauvre.

Moi : - Sans doute, ta grand-mère n'est pas contente de ne pas être Marquise, à cause de son père. Peut-être qu'elle n'aime pas les hommes.

G. : - Alors là, tu te trompes complètement, elle n'aime que les militaires. Est ce que tu trouves que mon père fait de belles ... (1)

Moi : - Oui, pas mal.

La séance est terminée. Guillaume se lève en disant qu'il voudrait me faire un beau dessin, un comme

(1) Le père de Guillaume est connu sur un plan artistique. Il est normal que je connaisse ses productions.

ceux qui ornent mon bureau et qui sont exécutés sur de grandes feuilles à dessin, avec un matériel plus important que le matériel très pauvre qui est mis à sa disposition. Il dit : "Ce n'est pas moi, par hasard, qui aurais fait celui-là", ce qui est tout à fait invraisemblable, puisque le matériel est différent. Le dessin est au fond de la pièce. Il se lève et va le voir, je le suis. Il éprouve en même temps que moi une sorte de sidération en découvrant une petite signature au crayon. Le dessin est signé "Laurence". Je lui dis alors : "Viens, je t'emmène voir un Monsieur. Tu pourras aller chez lui me faire un dessin". Je l'emmène, à l'intérieur de l'établissement, chez le peintre dans l'atelier duquel sont exécutés les grands dessins.

Guillaume est ravi.

Séance suivante - extraits.

Guillaume me questionne avec la plus grande insistance : "C'est des enfants qui viennent chez vous qui font ces dessins, avec vous ? Comment ça se fait qu'on ne paie pas ici ? ... Les gens, ils ne gagnent pas d'argent ? Vous avez un autre métier alors ? (Je dis que je suis payée pour le recevoir, par ses parents, ou plus exactement par son père, par le détour de la Sécurité Sociale).

C'est parce que je vois les filles qui s'amuse et j'aime pas les jeux brutaux. J'ai vu un film à la TV., Sissi Impératrice. J'ai vu toutes ces robes-là, alors elles me faisaient envie. Moi, je

prends toujours les noblesses les plus hautes, duchesse, marquise...

Ma grand-mère, elle ne m'aime pas tellement, c'est rare, ça, c'est mon frère qu'elle aime.

... Il y a une fille que j'aime. Quand elle joue avec une autre fille, j'ai envie d'être une fil-le. Tout le monde est amoureusee d'elle.

On en a déjà trouvé des choses en si peu de temps, beaucoup de choses de moi, on en a trouvé deux bouts.

... Et puis, c'est les films que je regarde avec les belles robes. J'aime les femmes noires, les négresses. Na grand-mère était servie par des Sénégalaises. Elle me dit ça, toujours. Alors j'ai envie d'être une de ces femmes.

Séance suivante

Un rêve : "Je suis dans une ferme à Pau. Je suis malade. Je suis en nourrice chez une femme docteur. Il y a un âne. J'ai guéri tout seul".

La séance suivante me paraît marquer un tournant décisif dans la cure de Guillaume.

" J'ai fait un poème. Je vais te l'écrire et te faire le dessin".

Le ruisseau

Le ruisseau coule
 à Pau
 à côté du bateau
 Le ruisseau coule
 en forme de couteau Le
 ruisseau coule
 dans le tricot de Mario
 Mais tout le monde le sait
 les flots de mon ruisseau lancent
 de clairs signaux.

Le poème est signé de l'initiale de son patronyme.

Guillaume dessine le ruisseau "en forme de couteau tout raide" et la ville de Pau. "Il y a des montagnes, les Pyrénées. Le couteau dans le ruisseau et le bateau, la plage. Mario, il est dans le ruisseau, on dirait une sirène. Et puis, il y a des signaux".

"J'ai déjà pris ma signature, moi, tandis que les femmes, elles ne peuvent pas la prendre si tôt."

"Papa, il fait sa signature comme ça, mais je n'arrive pas à imiter". Guillaume prend une autre feuille et fait des signatures pendant tout le reste de la séance.

Séance suivante.

Guillaume est accompagné de sa mère que je

n'avais pas revue depuis le premier entretien. Je la reçois seule quelques minutes. Elle dit que Guillaume lui a récité le poème qu'il a composé. C'est manifestement ce fait qui l'a poussée à venir me voir. Elle est étonnée : "C'est surprenant". Elle a pris, dit-elle, une décision hâtive en "donnant" Guillaume à sa mère. Il est très difficile de contenter sa mère et son mari; quant à elle, c'est plus difficile encore ... Enfin, elle a repris des études.

Elle serait très désireuse de parler plus longtemps.

Guillaume, ce jour-là, me dit : "J'ai fait quelque chose de pas joli". Il ne peut vraiment pas en parler, il est très embarrassé. Il semble évident qu'il s'agit de masturbation. Je dis à Guillaume que je comprends qu'il puisse avoir des secrets.

Il a fait un rêve : une sorcière affreuse.

Séance suivante

Guillaume dessine une ferme "où on allait chercher du lait". Et puis un cheval qui devient un loup qui vient manger les moutons pendant la nuit. Des moutons ou des poules.

"J'aimerais mieux qu'il ait une queue".

Papa bélier, pas de maman bélier, elle est morte. Et puis un renard. Les petits moutons ont peur. "Je vais faire sortir une langue du renard et je vais lui mettre une poule ou plutôt un petit oiseau."

Mon papa, il ne veut pas acheter de maison pour nous. Il ne veut pas bricoler. C'est ça qu'il ne veut pas, mon père, payer tout à la fois.

Je vais tout barrer, je vais faire un mur.
Le noir, ça peut tout effacer, je vais faire une échelle.

Séance suivante

Guillaume dessine le château d'un seigneur, peut-être Godefroy de Bouillon. En haut, en bleu, la chambre du seigneur et au-dessous, celle de son fils ou de sa fille (et de sa femme ?) "Et bien, avec lui, tiens. Ma mère, elle ne couche pas avec mon père."

(- jamais ?) "Si, quelquefois, mon père vient dans son lit."

Je vais aller voir Versailles.

Les Indiens, ils vivent une famille dans une tente, Les hommes préhistoriques, non. Toute la tribu dans la grotte.

Je mets une échelle.

Du temps des châteaux, les paysans vivaient dans de petites chaumières, je vais en faire. Si c'était maintenant. On habiterait des chaumières à moins qu'on ne soit nobles. Sissi Impératrice, elle avait des nobles pour la servir. La noblesse, ça n'existe plus tellement. C'est mieux ce qu'on fait par soi-même, comme d'être ... (le métier de son père).

Je vais faire un croisé. Saint-Louis est mort à la croisade. Ce n'était pas lui le chef, mais il devait

être grand.

Guillaume est parti pour les vacances de Pâques dans une collectivité d'enfants. C'était la première fois. A son retour, il me dit qu'il s'était beaucoup amusé dans cette "colonie", qu'il voudrait bien y retourner.

Ce séjour avait manifestement été un succès. Pour la première fois, il avait des amis garçons, il en parlait constamment.

La cure se trouva mise en péril d'une manière inattendue. Pendant deux séances, Guillaume ne fit que chanter, à tue-tête, les chansons qu'il avait apprises avec "les copains". Il exprimait ainsi une joie évidente. Il devenait fastidieux pour moi de prendre des notes ... Il chantait "Ne pleure pas Jeannette" et d'autres chansons de toutes les colonies de vacances.

Je fus invitée à chanter avec lui. Lorsque je connaissais la chanson, je chantais et bientôt se dessina un jeu : Guillaume se montra particulièrement heureux que je ne connaisse pas les mêmes paroles que lui.

Il chercha à ce que cela se reproduisit et il me dit : "Vous voyez, ma grand-mère sait une version, vous, une autre et moi, j'en sais une troisième que ni elle, ni vous ne savez. Oh ! les temps ont bien changé, ce n'est plus pareil maintenant. "

A la fin de la séance, Guillaume dit que

le lendemain, il rencontrerait "ses copains de la colonie". Je demandai à quoi il jouerait. Il dit : "Eh bien, peut-être quand même à la corde à sauter, ça me servira toujours pour mon service militaire... "

A la fin de la séance suivante, le jeu se modifia. Guillaume dessinait au tableau des objets simples : maisons, barrières, figures géométriques. Une initiale était cachée dans le dessin, je devais la trouver. Le plus grand plaisir de Guillaume était que je ne la trouve pas. C'était l'initiale des prénoms des co-pains, de son amie Anne ou de ses parents.

Il était clair que Guillaume ne voulait plus être pour moi un livre ouvert et prenait beaucoup de plaisir à me cacher ce qu'il pensait et faisait en dehors des séances.

Ces jeux, ce sont aussi des jeux de signes : transcription différente de texte, jeu d'initiales. Tout cela avait pris naissance avec "les signaux" du ruisseau, la signature.

Guillaume dessine un cow-boy sur un cheval, en Amérique. Il me dit qu'il a trouvé sa profession, il sera... comme son père. Pour les temps modernes, c'est une belle profession. Il dit qu'il ne peut me cacher qu'il a un peu tendance à s'"en vanter" auprès de ses "copains". Après tout, comme son père, il n'y a que le sien qui exerce cette profession-là, c'est une profession rare...

Au cours de la même séance, il dit qu'il est gaucher du pied et que c'est ennuyeux pour le football. Cela fait, dit-il, que les trajectoires du ballon sont croisées.

Comme je remarque que non, au contraire, la trajectoire est droite entre son pied gauche et le pied droit d'un partenaire en face, il ne peut comprendre et passe le reste de la séance à dessiner des trajectoires au tableau, avec acharnement.

"Vous êtes psychanalyste, vous, qu'est-ce que c'est la différence entre un psychologue et un psychanalyste?" (Je dis : un psychologue veut savoir, il veut savoir quelque chose. Moi, je ne veux rien.) "C'est vrai, ça ?"

Il y a sur mon bureau, par hasard, un matériel inhabituel : des petits animaux en plastique, de toutes sortes, animaux domestiques et animaux sauvages.

"Je vais faire une maison en Afrique. C'est là que ma grand-mère est née. Ma mère aussi. Je vais aller dans une maison comme ça avec ma mère au Club Méditerranée. Un petit Africain, je vais faire la mère à côté, avec des gazelles. C'est les chèvres d'Afrique.

"J'aime bien dessiner de profil".

Moi : - Qu'est-ce qu'on voit mieux ?

G. : - De profil, on ne voit rien. On voit le nez, ajoutez-il après un silence.

Guillaume se tourne et se présente de profil : "il est bien, mon profil ? Ma mère dit que j'ai un profil affreux".

"C'est pas bien en France, parce qu'il n'y a pas de gazon anglais. En France, il y a des taureaux."

Il prend sur le bureau une vache qui a de très grosses mamelles roses : "Cette vache, c'est pas un taureau ? Ce qu'elle est laide, ce qu'elle peut être laide!"

Guillaume prend un gorille noir.

"Le singe, il est poilu. Presque autant que mon père."

Moi : - Il est poilu, ton père ?

G. : - Oh, la la !

Moi : - Et toi?

G. : - Regarde, j'ai des poils blonds, qu'est-ce que c'est laid.

Moi : - Peut-être que quand tu grandiras, ils vont devenir noirs.

G. : - Oui, ça ne peut pas rester toujours comme ça, enfin, ils ne peuvent pas rester toujours blonds, ce n'est pas de ma faute, vraiment pas de ma faute !

Guillaume parle en criant presque. Il est au bord des larmes.

Moi : - Tu penses que ta mère ne veut pas que tu grandisses.

Guillaume ne dit rien. Il installe subrepticement le gorille sur une chèvre et court au tableau où il fait des quantités de conjugaisons et de multiplications.

Séance suivante

Guillaume : " C'est une vieille histoire ou un rêve dont je ne me souviens plus. Dans une maison, il y avait un rocher. C'était la maison du Diable, elle était construite dans une caverne, le Diable est venu . . . "

"Je me vante, je dis que mon père travaille à... Je suis quand même le seul garçon qui ait un père qui fasse ça."

Guillaume joue au jeu des initiales. L'initiale de son nom (patronyme) dans un carré.

Guillaume m'apporte son carnet scolaire : travail satisfaisant. Il ne "paresse" plus.

G. : - Maintenant, je crois que ce n'est plus la peine que je vienne chez vous. Je vais dire à ma mère de venir vous voir. Le petit nain ne me fait plus peur du tout. Et puis, je n'ai plus envie d'être une fille, parce que c'est embêtant, les filles.

Moi: - Même Anne elle est embêtante.

G. : - Non, pas elle, mais enfin, j'aime mieux les copains.

Moi : - Oui, d'accord, mais est-ce que tu as envie d'être un garçon ?

G. : - Ce n'est pas du tout ça, du tout, mais pas du tout, ce n'est pas que j'aie envie, j'en suis un, alors

Moi : - Tu as raison.

G. : - Maintenant, comme je sais que je suis un garçon... je me suis rendu compte en venant ici que je ne pouvais pas changer.

Maman, elle connaît une fille qui s'est fait opérer pour être un garçon. On n'a pas le droit, on n'a pas le droit de faire ça. Avant, je me disais, je vais faire comme elle, enfin, le contraire.

A la maternelle, on faisait ce qu'on voulait. Il y a des fourmilières en Afrique. Quand on tombe dans le gros trou, et bien, on meurt.

Je vais vous faire un animal, non un bonhomme. Peut-être que c'est Pinocchio. Il marche, il s'assied. Oh, il fait caca. Il joue à la marelle, le ciel, l'enfer. Il va à l'école, il va à la maison. Il retourne à l'école. Tiens, il s'est acheté un paquet de bonbons.

Vous voyez, je n'ai plus de choses à vous dire. Ce n'est plus comme du temps où je dessinais mes rêves.

Moi : - Du temps où tu me parlais de Pau ?

G. : - Je vous ai parlé de Pau ? Quel Pau ? Je ne connais pas Pau. J'en aurais encore à dire si j'ai autre chose, si j'étais malade d'autre chose, je veux dire d'une autre maladie.. Mais je ne crois pas, parce que maintenant...

C'est embêtant, ma mère ne va pas pouvoir venir la semaine prochaine. Je crois qu'elle a ses examens".

Moi : - Eh bien, dans quinze jours.

G. : - Alors, je viens la semaine prochaine ou dans quinze jours ?

Moi : - Comment préfères-tu ?

G. : - Je veux bien dans quinze jours.

Moi : - Entendu.

Quinze jours après, Guillaume vient avec sa mère que je reçois.

Elle dit que Guillaume est complètement changé, transformé, comme j'ai dû m'en apercevoir. C'est vraiment un garçon. Mais quant à elle, elle a bien peur d'être toujours "dans sa coquille".

Elle a très peur des vacances; elle part seule dans un bungalow avec Guillaume. Son mari n'a jamais pris de vacances avec sa famille. D'ailleurs, il déteste les vacances, "je ne voudrais pas vous ramener Guillaume. Complètement régressé, mais je ne savais pas comment passer mes vacances".

Elle dit que pourtant, elle devrait être contente; elle a réussi son examen avec une mention très bien, c'est un examen d'art. Il était temps que l'année scolaire se termine, parce que sa mère ne pouvait plus supporter cela. Sa mère trouve qu'elle ferait mieux de rester chez elle et de s'occuper de ses enfants, "ce qu'elle fait n'a aucun intérêt". Elle a sans doute raison,

surtout que ça ne mène pas à grand-chose. Son mari ne dit rien, mais peut-être, dans le fond, n'est-il pas non plus content. Elle est un peu étonnée de cette réaction.

Son mari préférerait sans doute qu'elle se consacre entièrement aux enfants. Ainsi, l'an prochain, leur fils aîné entre en 2^{ème}. Il ne travaille pas très bien. Son mari voudrait qu'elle se fasse inscrire dans le même lycée que lui, en seconde, qu'elle travaille au même pupitre pour pouvoir l'aider, ce serait mieux. Elle dit tout cela sans prendre position, amusée en somme par ces caprices anodins.

Que va-t-elle faire l'an prochain ? Elle ne sait pas. Elle se sent vide, vieille et complètement dépendante. C'est sûrement trop tard.

o o
o

Je rappellerai en quelques mots la théorisation de Stoller.

Je ne pense pas forcer beaucoup sa pensée en disant que pour lui le transsexualisme ne ressort pas, à proprement parler, de la psychopathologie. Ce serait plutôt une déviation ou, comme il le dit, une aberration sexuelle.

Ce n'est en effet, dit-il, ni une psychose, ni une névrose, ni une perversion, lesquelles sont décrites en termes de conflit intrapsychique et de défenses.

Le transsexualisme serait une perturbation de " l'identité de genre", dont le noyau est entièrement formé à l'âge de 3 ans (avant l'Oedipe, dans lequel il s'intègre à titre de composante) et qui devient irréversible à 5-6 ans.

L'identité de genre, qui est le sentiment d'être un homme ou une femme, ne sera pas touché par les différents conflits qui peuvent survenir et restera inchangée même sous le choc d'une psychose démentielle ou de troubles mentaux organiques. Le conflit intrapsychique pourra toutefois s'emparer de l'identité du genre comme c'est le cas dans la perversion ou plus particulièrement dans le transvestisme. Nais par son affublement dérisoire, le travesti proclame qu'il est un homme et reconnaît son appartenance sexuelle masculine.

Comment se développe le noyau de l'identité de genre ?

Sous l'influence des fantasmes parentaux qui s'exercent en tant que forces non conflictuelles sur le psychisme et le corps du petit enfant - selon deux processus - ou plutôt deux temps successifs.

- le premier est celui du conditionnement ou de l'empreinte au cours duquel le système nerveux central subirait une modification sans que des processus psychiques s'interposent chez le jeune enfant (exemple la manière dont la mère porte l'enfant).

- le deuxième processus "qui cette fois fait

partie de la sphère cognitive du petit enfant est familier aux analystes ... il est le seul qui nous permette d'avoir des souvenirs et des fantasmes: le petit enfant sent que sa mère empiète sur ses tissus et il fait quelque chose de cette sensation." (Une idée du fantasme comme défense).

Vous connaissez la suite. Puisque dans le processus 1, l'empreinte, ce sont les fantasmes parentaux qui sont en œuvre, l'analysé ne pourrait rien en connaître, même dans le transfert.

Le domaine de l'analyse est le processus 2. L'analyse suit les lignes de conflit et de clivage et ne peut agir que s'il y a tension. Pour les troubles qui concernent les zones conflictuelles, il convient de faire appel à la théorie de l'apprentissage élaborée par les psychologues et, puisqu'il y a eu conditionnement, d'opérer un déconditionnement. Ceci serait possible avec les très jeunes enfants.

Je retiendrai de ce que dit Stoller, que le transsexualisme se laisse en effet difficilement réduire à une réponse à la culpabilité oedipienne et au complexe de castration.

Que les fantasmes parentaux aient ici une importance primordiale, voilà ce qu'on ne saurait contester. N'est-ce pas d'ailleurs aussi le cas dans la psychose sans parler de la névrose ... c'est bien d'ailleurs ce que dit Stoller lui-même dans certains passages.

Ce qui surprend ici, c'est plutôt le sentiment de découverte.

Mais là où Stoller voit un conditionnement, une empreinte, nous avons tendance à voir une certaine constellation signifiante qui déploie ses effets et dont le repérage est intéressant dans la cure de Guillaume.

Guillaume s'est montré sensible à l'analyse et qui plus est, avec une femme, chose impossible selon Stoller pour lequel l'identification à un analyste serait le seul moteur de l'analyse du transsexuel.

L'utilisation conceptuelle de ce que la clinique établit - et Stoller lui-même - à savoir que l'enfant transsexuel est le phallus maternel permet le dégagement d'une équation symbolique sous-jacente et l'avènement de permutations sans qu'il soit besoin d'un désapprentissage. Guillaume s'est montré parfaitement capable de retrouver dans sa généalogie l'image de la Marquise, femme à particule, qui semble avoir marqué le destin de quatre générations.

En quoi la proximité corporelle entre la mère et l'enfant signifierait-elle au transsexuel qu'il est une fille si ce n'est parce que sa mère dévoile par là toute sa relation au phallus et la manière dont elle y situe l'enfant : nous sommes un tout, ta sexualité n'est pas séparée de la mienne, il n'y a pas de danger sexuel entre toi et moi. Tu es mon phallus, le fait de l'avoir ou pas est tout à fait insignifiant. Alors

que la mère du futur garçon masculin, par une certaine distance, reconnaît l'existence de sa sexualité et de celle de l'enfant, la virtualité d'une rencontre sexuel-le, qu'elle refuse.

Aussi bien, je pense qu'au delà des critiques qu'on peut lui faire, les textes de Stoller ne manquent pas de donner des jalons pour une autre théorisation. Le transsexuel est le phallus idéalisé de la mère, voilà qui pourrait ouvrir des perspectives sur la féminité.

Je m'étonne d'ailleurs que Stoller n'ait tiré de ces recherches aucune conclusion sur la féminité - des femmes.

Il m'a semblé que Guillaume avait à pallier un danger essentiel, unique : être dans le ventre d'un volcan, tomber dans le gros trou d'une fourmilière, autrement dit être réincorporé par sa mère.

Il y a qu'un moyen de parer à cela, être soi-même un être désirant, garçon ou fille.

La mère de Guillaume voulait essentiellement ceci : qu'il la complète et pour cela, un garçon était évidemment bien mieux. Mais Guillaume, reprenant la question pour son compte, se déclare fille : "Je suis ton serviteur, je réponds à tes désirs, je ne suis que cela, je n'ai rien d'autre". N'y a-t-il pas là, d'ailleurs, une sorte d'agressivité de Guillaume à l'égard de sa mère qui, en effet, ressent bien sa demande d'être une fille comme quelque chose qui la dérange un peu.

N.C. Kamouh

INTRODUCTION

En vue de la préparation du prochain Congrès International (Paris, juillet 1973), les analystes en formation de la S.P.P. ont constitué un secrétariat et établi une liste de responsables de groupes de travail. Ils nous ont proposé de discuter avec quelques-uns d'entre eux de ces problèmes et nous ont invités à nous réunir entre nous sur ce thème. Quelques réunions ont eu lieu. Des difficultés au niveau du secrétariat ont contribué entre autres causes, à limiter le nombre de participants à ces réunions.

On trouvera plus loin le compte rendu de ces réunions ou des remarques à leur propos et la liste communiquée par nos collègues de la S.P.P.

- I -

COMPTE RENDUDE LA REUNION D' "ELEVES" DE L'INSTITUT DE FORMATIONDE L'A.P.F. DU 11.10.1972, 24, PLACE DAUPHINE, PARIS

Etaient présents :

- Mmes F. OPPENOT
H. THANASSECOS
- MM. G. BARBIER
C. BARROIS
F. GANTHERET
B. GIBELLO

- Au début de la réunion fut d'abord soulignée la très faible représentativité des élèves présents, ce fait étant évidemment en partie attribuable aux délais très courts impartis à la préparation de cette réunion (seuls les "Parisiens" avaient reçu des convocations). Remarques liminaires : on ne sait pas exactement le thème du prochain congrès (le Rêve ?).

- Ensuite, F. OPPENOT retrace l'histoire des contacts entre étudiants des divers groupements français et étrangers, notamment depuis le "pré-congrès" étudiant de Vienne. Elle situe la présente réunion et la tâche qui lui est impartie : apporter (ou non) une réponse au groupe britannique qui se montre très pressant, et avancer (ou non) dans le dialogue avec les analystes en formation de la S.P.P.

- Dans un premier temps, la discussion se centre sur la notion de "pré-congrès".
- F. OPPENOT en esquisse l'historique.
- GANTHERET soulève, à propos du glissement vers la récente constitution d'un pré-congrès le problème de la spécificité de telles réunions et trouve aberrant de distinguer des groupes de travail "des étudiants", qui s'opposeraient à d'autres groupes de travail. Pour lui, c'est la pertinence de l'ensemble "étudiants" au regard d'un travail en congrès qui semble critiquable.
- Une partie du groupe se range à cet abord critique préalable de la question qui nous est soumise dans ces termes. On ne veut pas être enfermé dans cette catégorie dont l'utilité en l'occurrence apparaît mal.
- F. OPPENOT évoque le souci des élèves de la S.P.P. de ne pas paraître inorganisés devant les étrangers. Ceux-ci, de plus, ne seraient pas favorables à un "pré-congrès" étudiant proprement dit. Après une remarque de BARBIER se développe un échange assez amer sur le problème de l'organisation de l'enseignement à l'A.P.F. en évoquant notamment le dernier colloque de Vaucresson. Les tentatives de désinstitutionnaliser" l'enseignement, de ne pas tomber dans l'ornière du clivage excessif enseignés-enseignants, aboutissant souvent à des échecs. Par ailleurs, nous pensons que les élèves ne sont pas les mieux placés pour fixer eux-mêmes le contenu de l'enseignement.

- GIBELLO fait remarquer que l'on sort du sujet et que, pour lui, l'intérêt d'un congrès est de favoriser des rencontres, des contacts personnels entre collègues. Il estime souhaitable une organisation technique de telles rencontres entre élèves (les non-élèves étant plus faciles, à son avis, à contacter).

- H. THANASSECOS évoque des souvenirs de Bruxelles et F. OPPENOT des souvenirs de Londres.

- On revient ensuite à la pertinence de la notion de "groupe d'étudiants", et aux tâches qui incomberaient à un tel groupe.

- Le groupe, soucieux de répondre aux questions posées, se partage entre deux tendances :
 - L'une (représentée par GANTHERET) affirme qu'il n'est pas possible de répondre à la question posée comme elle l'est, c'est-à-dire centrée sur les "groupes d'étudiants". Par ailleurs, tout à fait d'accord pour des groupes de travail commun et des rencontres.

 - L'autre (représentée par GIBELLO) ne fait pas les mêmes réserves et se trouve d'accord avec l'ensemble des propositions. GIBELLO évoque de plus la question de l'hospitalité, et de la présence concrète des Français et de la langue française dans les échanges internationaux.

- En conclusion, tout le monde (les six) est unanime :

- pour ne pas laisser la demande sans réponse,
- pour considérer que notre groupe ne peut se dire représentatif des élèves de l'A.P.F.
- pour accepter une réunion avec des élève de la S.P.P.

C. Barrois

- II -

- REUNION IMPROVISEE APRES LA SOIREE SCIENTIFIQUE DU 23.10.72.

(Quinze personnes environ étaient présentes)

Je ne peux rapporter de mémoire les interventions de nos collègues lors de la réunion du 23.10.72, mais en les écoutant, j'éprouvais le sentiment extrêmement précis de n'être guère concerné par l'entité institutionnelle d'"Elève". Se réunir entre "élèves" comme instance institutionnelle à l'exclusion des autres instances, pour parler d'analyse ou de son enseignement ne me semble pas avoir beaucoup de sens ni d'intérêt.

J'ai eu l'impression que les participants de cette réunion partageaient ces sentiments. Reste à savoir ce que chacun y met.

G. Barbier

-III-

- A PROPOS D'UN "PRE-CONGRES" DES ETUDIANTS

(Remarques à propos d'une réunion chez Danièle DONNET le 16.11.72).

Si pour certains, il ne semble y avoir là qu'occasion bénéfique de rencontre et d'échanges, qu'il convient d'aménager le mieux possible, pour un grand nombre d'entre nous, un tel "pré-congrès", ou toute rencontre spécifiée du terme "étudiants" ou "analystes en formation", à cette occasion, pose de nombreux problèmes.

- La raison d'une telle spécification n'apparaît en effet pas nettement. S'il s'agit d'un travail scientifique lié au congrès, pourquoi ne pas l'intégrer au travail commun ? S'agit-il de problèmes qui seraient plus particuliers aux étudiants ? Ceux de la formation et de l'enseignement donc ; mais nous ne voyons pas là qu'il y ait lieu de différencier analystes en formation et analystes tout court, voire analystes formateurs. S'il y a lieu de se poser des questions sur la finalité et la forme de l'enseignement et de la formation, c'est bien là notre problème à tous, et nous avons à tenter de l'élucider en commun. Même si l'on peut penser que les analystes formateurs aient, quant à eux, des problèmes spécifiques à traiter - et c'est là la fonction la plus courante du pré-congrès - il semble abusif d'établir une symétrie qui conférerait une position

analogue aux étudiants. C'est là passer d'une problématique de la formation à une dichotomie formateurs-formés, support de l'illusion que le savoir analytique est une propriété, possédable et cessible.

- Une position médiane consiste à proposer que cette réunion, affectée du signe "à l'initiative des étudiants", soit cependant ouverte à tous ceux qui voudront y débattre des problèmes qu'elle envisagera. C'est la position de nos interlocuteurs de la S.P.P. Il ne nous a pas semblé que nous pouvions nous y rallier, tant il est clair que la forme même, marquée du terme étudiants, ne peut qu'oblitérer le contenu qui prétend la mettre en question. La seule parole audible que nous puissions prononcer est donc au niveau de cette forme elle-même, c'est-à-dire de l'existence même d'une telle réunion.

- Aussi bien, nous semblent révélateurs les thèmes qui ont été envisagés pour un tel débat :

- 1 - Pré-congrès et organisation étudiante
- 2 - Discussion sur le cursus analytique
- 3 - Arrière-plan idéologique de la psychanalyse

ramenés plus tard dans la soirée à deux thèmes :

1. Pré-congrès et organisation étudiante
2. Les effets de l'idéologie sur la formation analytique.

(Ces thèmes proposés aux candidats anglais à la conférence de Londres ont, paraît-il, été acceptés avec enthousiasme).

Pour nous, ce sont des problèmes touchant à l'institution analytique dans son existence, ses formes et ses significations, et dont le congrès, préservant sa pureté scientifique, se débarrasserait en les reléguant dans une ex-territorialité : le pré-congrès.

- Il nous a semblé également que nous étions peut-être plus sensibles que nos interlocuteurs à ces aspects du problème parce que le fonctionnement de notre Association - et c'est à son crédit - permettait de ne pas les ignorer, même si nous n'avons pu leur donner de solution. Nous sommes, semble-t-il, particulièrement alertés sur cette question d'un travail d'élaboration commune, qui est à entreprendre, mais dont il apparaît qu'elle ne saurait s'inscrire dans le cadre d'une dichotomie instituée formateurs-formés. Nous avons été plusieurs à évoquer la réaction des étudiants de l'A.P.F., lors des Entretiens de printemps, à la rituelle question du secrétaire de l'Institut de formation : "Alors, les étudiants, de quoi avez-vous envie ?". A quoi l'immédiate réponse était : Pardon, qu'avons-nous envie de faire ensemble ?".

Peut-être en effet - et c'est là la conviction de certains d'entre nous - rejetons-nous sur ce terrain commode de l'enseignement et de la formation ce problème, de plus en plus difficile à poser dans l'histoire du mouvement analytique - Nous avons envie, nous tous

qui sommes intéressés par (qui investissons dans) la psychanalyse, de travailler, d'élaborer en commun - quoi, et comment ?

F. GANTHERET
G. BARBIER
R. MOURY
F. OPPENOT

Désignation par les responsables de la S.P.P. d'un secrétariat et de groupes de travail en vue de la préparation du prochain Congrès International

(Réunion du mercredi 14 juin 1972)

I - SECRETARIAT :

L. Leites, F. Sacco, R. Estin, F. Wulf, H. Goutal-Valière, M. Vincent, D. Donnet.

II - GROUPES DE TRAVAIL :

J. Violette, C. Rabenou, D. Weill, N. Cor-Mordret, A. LLoyd, J-P. Bourgeron, J-J. Moscovitz.

RAPPORT FINANCIER DU 1.5.1971 au 30.4.1972

Mes chers collègues,

Je dois tout d'abord vous prier d'excuser le retard avec lequel paraît ce bilan : retard dû au fait que les calculs de fin d'exercice ont coïncidé avec notre emménagement place Dauphine et la défection de notre secrétaire pendant ce même temps.

- Recettes :

Elles résultent uniquement, vous le savez, des cotisations et des participations aux frais. Cette somme est un peu plus élevée que celle de l'an dernier. En effet, je me suis permis de rappeler à un certain nombre d'entre nous, leur négligence quant au versement de leur cotisation. Les paiements en retard ont donc fait remonter un peu le niveau des rentrées de fonds (70 256 Frs).

Les inscriptions aux Entretiens ont été un peu moins nombreuses que l'an dernier, soit 11 000 Frs.

Quelques personnes ont déjà bien voulu, dès cette époque de l'année, participer aux frais du prochain Congrès International de 1973 (2 250 Frs).

Enfin, quelques anciens "Bulletins" ont été vendus.

2 - Dépenses

Comme prévu, elles ont été moins importantes que l'an dernier où l'achat d'un duplicateur avait été fort coûteux.

Le tirage de DOCUMENTS ET DEBATS a procuré quelques frais nouveaux au fonctionnement du secrétariat (papier-bibliothèque).

Nous avons réglé une année de cotisation à l'IPA afin de rattraper notre retard (Frs 7.556,39 au lieu de Frs 3.208,75).

Un plus grand nombre de réunions, en particulier celles réunissant librement titulaires et associés, a fait que la location de la Domus Medica a été plus fréquente (Frs 2.290,80 au lieu de Frs 1.403,60).

Quoi qu'il en soit, le solde 70/71 et 71/72 est de : Frs 38.767,17.

3 - Les prévisions pour 1972/73 sont les suivantes :

- Entretiens	14.000.-
- Cotisations	40.800.-
- Participation aux frais	32.400.-

Frs 87.200.-

Les rentrées relatives au Congrès International de 1973 ne peuvent être utilisées à autre chose qu'à la participation de notre association à ce Congrès. Elles seront réservées intégralement. Peut-être même ne seront-elles pas suffisantes à couvrir les frais de cette participation.

Par ailleurs, quelques frais seront provoqués par l'aménagement du local, même si nous réduisons au minimum le matériel nécessaire.

Ce local nous engage au paiement d'un loyer régulier et des charges, à vrai dire très réduites (1.040 Frs par mois) Nous espérons cependant faire quelques économies sur le secrétariat que nous prévoyons moins coûteux qu'à l'avenir.

En résumé

Etant donné l'actif actuel au 30.4.1972, et si tous nos collègues veulent bien régler régulièrement leur cotisation, les changements matériels introduits -dans la situation de L'A.P.F. sont très supportables par notre budget. Nous pouvons dire que, s'il est difficile de donner des chiffres précis, les frais nouveaux équilibreront les recettes. Ce n'est qu'à cette condition, bien entendu, que nous avons engagé la location du nouveau local de L'.A.P.F. qui constitue, dans l'avenir, la nouvelle charge la plus importante pour notre Association.

ETAT DES COMPTES 1/5/71 - 1/5/72

RECETTES

-	Cotisations.....	33 800,00
-	Participation aux frais	24 570,00
-	Entretiens	11 000,00
-	Congrès International.....	2 250,00
-	Divers	<u>196,00</u>
	TOTAL	71 816,00

DEPENSES

-	Secrétariat (salaire + charges).....	30 638,82
-	Fonctionnement du secrétariat	
	Papeterie	2 809,37
	Timbres	2 836,00
	Divers	899,11
-	Bibliothèque	1 586,69
-	Cotisations	7 556,39
-	Location Salles + services	2 290,80
-	Entretiens + Réceptions	7 386,53
-	Divers	1 210,88

TOTAL

RECETTES

DEPENSES

SOLDE DE L'EXERCICE

Solde au 30.4.1971

Solde de l'exercice

Solde au 30.4.1972

Annie Anzieu Trésorier